

Y Les Fungi de **YUGGOT** **H**

Journal de Campagne de Moses Squinting



Note de l'auteur et remerciements

Ce recueil reprend mes comptes rendus de parties de la campagne des *Fungi de Yuggoth* pour l'*Appel de Cthulhu*. La plupart du temps rédigé le lendemain de chaque séance, le contenu en a été très peu modifié par la suite, si ce n'est les quelques imperfections formelles qui avaient pu subsister. Nous avons joué sur deux étés, 2006 et 2007, sur une vingtaine de séances, le groupe oscillant, outre le Gardien des Arcanes, entre deux joueurs, pour aller jusqu'à quatre. D'après les propos du Gardien, que je suis bien obligé de croire, n'ayant pas lu la campagne, nous avons eu un parcours assez fidèle à la lettre du texte. Par rapport à l'édition française, nous avons cependant joué l'excellent scénario supplémentaire d'introduction, *Souffrez Petits Enfants*, extrait de *Day of the Beast*, la dernière version de la campagne. Certaines modifications mineures semblent par ailleurs avoir été apportées par le Gardien au chapitre bostonien (trop simple à son goût). Il a enfin mêlé les deux chapitres californiens.

A ces détails près, ce journal de campagne constitue une base assez orthodoxe de la façon dont un groupe de joueurs pourrait réagir au scénario. Il pourrait ainsi être utile à un Gardien envisageant de faire jouer les *Fungi*. Son ambition serait réussie si ces quelques pages parvenaient à faire sourire quelques nostalgiques qui, l'ayant déjà jouée, prendraient du plaisir à se remémorer leurs hauts faits en confrontant leurs souvenirs aux agissements de notre petit groupe.

Cette campagne n'aurait tout simplement pas été jouée sans notre Gardien des Arcanes, Renaud, qui mérite la part léonine au sein de mes remerciements. Son prêtre moldave et son étudiant chinois resteront classiques. Benoît (le Pr. Costing), David (Dr. Badstuff), Alexandre (Mr. Nose), ainsi qu'Anne (Señora de Loyola), et François (Mr. Speçes), ont constitué le brillant groupe d'investigateurs. La traduction de *Souffrez Petits Enfants* est celle de manur, premier lecteur et Gardien des Arcanes adulé. Lyu, en me demandant depuis le Japon d'autres extraits du journal, a donné l'impulsion finale pour mettre en forme ce texte. C'est enfin sur TOC que j'ai découvert pour la première fois cet exercice littéraire passionnant – le compte rendu de partie – à travers un hilarant résumé de *Terreur sur l'Orient Express*. Il revenait aux poulpes de recevoir ce modeste hommage à leurs efforts.

Malgré l'attention que j'y ai portée, il se peut que des coquilles aient survécu dans ce texte : je serais heureux de toute retour à ce sujet, comme de tout commentaire par ailleurs.



Moses Squinting
1885 – 1929

Note de l'éditeur

Les pages qui suivent sont composées d'un ensemble de deux textes.

Le premier, et le plus important, reprend les pages les plus significatives, courant sur période d'un peu plus de deux ans, de juin 1927 à juillet 1929, du journal intime que l'écrivain Moses Squinting tint, jusque au jour de sa mort. Il y décrit comment il fut amené à lutter, selon lui, contre ce qu'il nomme dans ses écrits la Confrérie.

Le second, plus modeste, est la suite que son neveu, Lester Loensen, donna à son journal après la mort de son oncle, dont il fut l'exécuteur testamentaire et l'héritier, et, selon lui, le continuateur dans la lutte contre la Confrérie.

C'est à la mort de ce dernier, en août 2007, qu'on retrouva dans ses divers papiers un projet d'édition, jamais porté sous presse, qui réunissait l'un et l'autre textes dans une forme que l'on a cru bon de laisser inchangée. Pour invraisemblable que soit l'histoire qui s'y trouve narrée, il ne nous appartient pas de trancher sur sa véracité ; il nous semblait seulement que les lecteurs devaient être laissés juges de se forger leur propre opinion.

Les Fungi de Yuggoth

Extraits du journal de Moses Squinting

Note de l'auteur et remerciements

Note de l'éditeur

Sommaire

Ch. 1 : Le mystère de la maison Tannerhill

Première Séance

Deuxième séance

Troisième séance

Ch. 2 : L'étrange disparition de Paul Le Mond

Quatrième séance

Ch. 3 : « *Les enfants mourront dans la traînée de la Bête* »

Cinquième séance

Sixième séance

Septième séance

Ch. 4 : Vacances roumaines

Huitième séance

Neuvième séance

Ch. 5 : Le tombeau de Nophru-ka

Dixième séance

Onzième séance

Ch. 6 : *El terremoto*

Douzième séance

Treizième séance

Ch. 7 : L'abbé de San Francisco

Quinzième séance

Seizième séance

Dix-septième séance

Dix-huitième séance

Ch.8 : Retour à Gizeh

Dix-neuvième séance

Dramatis Personae

(Première Séance) Mardi 11 juillet 2006

Mercredi 15 juin 1927, New-York, NY.

Je tombe à l'instant même, et par le plus grand hasard sur une annonce extravagante du *New York Enquirer*, qui me propose – je ne peux m'empêcher de relever ses expressions – de vivre *le surnaturel* en rejoignant un prétendument célèbre spirite new-yorkais, Paul Le Mond, dont le nom m'est certes vaguement familier, mais dont je doute que le prestige ait jamais dépassé celui de quelques *happy few*. L'encart est d'une rédaction si emphatique – l'expérience est vivement *déconseillée aux pleutres!* – que s'en est irrésistiblement comique. J'avoue que je suis néanmoins, et bien malgré moi, intrigué : je ne suis pas retourné à Chelsea depuis quelques mois déjà, et la perspective d'affronter la touffeur de l'été new-yorkais est bien rebutante : pourquoi ne pas tenter l'expérience spirite dans ce qu'on nous annonce comme un *manoir de caractère de la Nouvelle Angleterre?* Le projet a tout d'une farce, mais cela pourrait faire un excellent sujet de roman, et je gagnerai peut-être un peu de fraîcheur en allant vers le nord... Qu'à cela ne tienne, je vais demander un complément d'information à la boîte postale indiquée par l'annonce...

Vendredi 18 juin 1927, New-York, NY.

Viens de recevoir une réponse de l'organisateur de la visite spirite, un dénommé Herbert Whitefield, lequel m'écrit vraisemblablement, alors qu'il utilise un assez beau papier à en-tête, sur une machine plus qu'usée – ses *e* sont tous cabossés – et avec une compétence en dactylographie très évidemment balbutiante – la lettre pâtit de plusieurs ratures fort inélégantes. Ce Mr Whitefield se présente comme *impresario & agent artistique* de Le Mond, dont j'ai retrouvé hier mention dans le *New York Enquirer*. Le spirite, assez bien introduit dans la Grosse Pomme, aurait déjà été sollicité pour contacter les défunts de riches et importantes familles de notre communauté.

J'avoue que je balance entre un scepticisme amusé, face à autant de grandiloquence et d'assurance à provoquer quelque apparition surnaturelle, et l'agacement devant le dilettantisme dont semble empreinte toute cette opération... Sous couvert du secret, Whitefield se refuse même à m'écrire le lieu de notre destination. Bah, je vais quand même envoyer les 50\$: au pire, pour la somme dépensée, je me serais rapproché de Chelsea, et j'aurais quelques spécimens humains supplémentaires à croquer dans mes notes...

Vendredi 1^{er} juillet 1927, New-York, NY – Corbiswood, MA.

Quelle journée ! Il est déjà plus de minuit quand je commence ces lignes, à la lumière d'une vieille lampe

à pétrole crachotante, et en tâchant d'importuner aussi peu que possible mon compagnon de chambrée, le Pr Costing, qui dort dans le lit de camp installé face au mien dans l'une des chambres d'amis de la maison Tannerhill. Je vais tâcher de rendre compte par le détail de cette riche journée, qui a tenu plus encore qu'Herbert Whitefield (« Du fantôme ! Du fantôme ! ») ne nous avait promis.

Je quittai mon appartement ce matin peu après neuf heures pour la gare routière de New-York, où rendez-vous avait été donné aux participants pour dix heures. J'avais emporté mon appareil photo avec moi : je ne suis guère expert en la matière, mais je m'en serais voulu, si quelque ectoplasme se présentait, de rater une telle aubaine de l'immortaliser sur la pellicule. Je pris également sur moi 50\$ en liquide : si vraiment l'opération du sieur Whitefield s'était révélée le fiasco que l'on pouvait craindre, j'en eusse profité pour rallier Chelsea dès ce week-end. Mais puisque ce ne fut pas le cas, nous sommes censés regagner New York dimanche, mais je tâcherai de m'épargner le voyage de retour par le bus.

A la gare, une charmante hôtesse, imperturbablement souriante malgré les quolibets que lui valait la pancarte qu'elle brandissait, et sur laquelle on pouvait lire « Expédition Spiritisme », m'indiqua la salle d'attente 23A, où je retrouvai les autres membres du projet. A ce moment, j'avoue que le ridicule de la situation a bien failli me faire rebrousser chemin, et j'ai hésité quelques instants, mon sac de voyage à la main, à prolonger mes pas jusqu'à la gare ferroviaire pour n'avoir plus à me voir associé à ces fort déplaisantes moqueries. C'est sans doute la vision clownesque de celui dont je m'assurai quelques instants après que, conformément à mon intuition, c'était bien Herbert Whitefield, qui a poussé mon indéclinable goût pour le pittoresque à pousser la porte de la salle d'attente. L'impresario, en effet, associait dans un patchwork de couleurs et de motifs parfaitement irréel, une veste à carreau, un pantalon à rayure, une cravate bariolée, le tout se détachant par-dessus une chemise saumon, accoutrement qui faisait à lui seul de ...Herb, comme il m'invitait immédiatement à l'appeler, un spectacle si désopilant que je lui pardonnais immédiatement les 50\$ que j'avais investis dans l'affaire. Ai-je signalé plus haut que la panoplie de cirque de cet incomparable homme de goût était rehaussée d'une sculpture capillaire fuselée, ses cheveux épais inextricablement enchevêtrés au-dessus de son crâne en quelque toupet d'auguste ?...

L'enthousiasme dégoulinant du promoteur, son exubérance vulgaire, formait un étonnant contraste avec la discrétion de son jeune protégé, Paul Le Monde, lequel, âgé tout au plus de vingt-cinq ans, semble son cadet d'une bonne dizaine d'années. Grand et dégingandé, ses yeux pétillants d'intelligence ne parviennent guère à chasser de l'ovale étroit et allongé de son visage l'expression d'une tristesse constante, pas

plus que l'impression générale d'être un garçon souffreteux, sa maigre cage thoracique le prédisposant sans doute à la mélancolie.

Outre Whitefield et Le Mond, je remarquai la présence d'une femme entre deux âges, petite et très brune, dont je compris bien vite qu'il s'agissait de la femme de charge, Martha Figueroa, qui semblait compléter la modeste équipe organisatrice. Bien que n'ayant pas cherché à communiquer avec elle – pourquoi l'aurais-je fait ? Cela nous aurait l'un comme l'autre placés dans l'embarras – il m'a semblé néanmoins percevoir dans ses maugréments étouffés, au cours de la matinée, les chuintements caractéristiques du portugais.

Je prenais alors connaissance des autres personnes déjà présentes dans la pièce, ou qui continuaient à arriver.

- Un homme d'une trentaine d'années, habillé d'un costume de bonne coupe, l'industriel de la conserve Robert Carrington, dont je découvrais plus tard qu'il était à l'origine involontaire du projet – mais j'y reviendrai.
- Une belle et élégante jeune femme d'une vingtaine d'années, Velma Peters, d'un blasé et d'une indifférence assez horripilants, une sempiternelle cigarette au bec – je ne comprendrai décidément jamais ces dégoûtantes habitudes de garçonne. Notons toutefois que cette façade hautaine a semblé se craqueler en une occurrence, quand l'un des membres de l'expédition, le Pr Costing, évoqua sa fille en sa présence, sans pour autant que nous en apprissions davantage à cet égard...
- Ai-je besoin de le rappeler ici, le Pr Costing est un éminent égyptologue de la *Columbia*, aimable et enjoué, dont le crédit me rassure quelque peu quant à ma présence ici : je craignais de m'être puérilement laissé embarquer dans quelque canular grotesque, mais la présence de l'universitaire distingué laisse au moins augurer de discussions dignes d'intérêt pendant mon excursion.
- Un autre membre est le Dr Badstuff, un jeune aliéniste du *Presbyterian Hospital* au sourire avenant, quoiqu'à la fixité quelque peu inquiétante. J'avoue avoir été par ailleurs surpris par la discussion passionnée qu'il a immédiatement engagée avec moi sur son goût immodéré pour les fléchettes, sport qu'il semble pratiquer dans une étrange variante, consistant pour tout dire à substituer aux dards de métal des seringues hypodermiques... Une autre source d'étonnement fut les nombreuses œillades lubriques et appuyées qu'il me lança pour me signifier la teneur de ses intentions du

week-end. Je ne serai pas surpris s'il devenait très vite entreprenant auprès de Miss Peters...

- Enfin, complétait notre groupe un jeune et discret ingénieur mécanicien, José Nose, dont je compris mal ce qui le poussa à se préoccuper du confort de la domestique, Martha, au point de lui apporter un sandwich depuis le buffet de la gare. C'est néanmoins à cette occasion que nous pûmes entendre les curieux borborygmes aux intonations lointainement lusophones qui semblèrent chez elle tenir lieu de remerciement.

Nous partîmes à l'heure prévue, pour un trajet dont Whitefield voulut bien enfin nous dévoiler quelques uns des mystères qui le balisaient. Notre destination était en effet Corbiswood, une bourgade du Massachusetts fondée il y a environ 300 ans, et plus précisément la maison Tannerhill, construite en 1680 pour un dénommé Quinton, mort en 1700. Herb ne manqua pas de nous vanter la façade du manoir, typique selon lui de la maison hantée. Mais nous apprîmes également que Robert Carrington, bien loin que d'être à mon instar un simple curieux attiré par l'annonce, était bien en revanche à l'origine de celle-ci. En effet, c'est, prétendit-il, après y avoir vu le fantôme d'une femme, habillée de façon démodée, que terrifié, il en vint à demander l'expertise de Paul Le Mond.

Herb nous fit signer une décharge au cours du trajet, de telle façon à ce qu'il fût couvert en cas de problème. Si vraiment la maison était hantée, il est certain que, alors que nous n'avons même pas subi d'examen médical avant notre départ, l'apparition pouvait profondément choquer les plus sensibles. Cependant, la présence du Dr. Badstuff est une sécurité dont chacun se réjouit dans notre petit groupe.

Alors que l'impresario accaparait l'attention du chauffeur du bus, Mr. Carrington nous fit quelques confidences en aparté. Il semble qu'il ait hérité de la maison après la mort de son père. Alors qu'il la visitait, pour la première fois depuis bien des années d'après ce que j'ai compris, le fantôme lui serait apparu. Carrington semblait tout à la fois, et d'étrange façon, désireux de s'épancher, et en grande difficulté pour évoquer ses souvenirs d'enfance, manifestement profondément enfouis. Selon lui, il n'a pas habité la maison depuis l'âge de neuf ans, soit un quart de siècle environ si l'on en juge par son âge apparent. Le manoir est resté inoccupé depuis. Il nous confiait que la demeure pâtissait déjà, à l'époque où son père s'en portait acquéreur, de rumeurs de « présences » inexplicables. Nous n'insistâmes pas davantage auprès de Mr Carrington, pour qui ses évocations semblaient manifestement douloureuses et difficiles. Peut-être le Dr Badstuff parviendrait-il à en savoir davantage, mais surtout à soulager l'industriel de ce passé manifestement pénible, en utilisant l'hypnose,

comme il me le suggéra quelques temps après, à mes côtés dans le bus ?...

Nous arrivâmes à l'heure prévue, en fin d'après-midi, à Corbiswood. La chaleur était très heureusement atténuée par l'épais bosquet de chênes auquel le village doit sans doute son nom, et nous avisâmes bien vite la maison, elle aussi grâce à sa toponymie : au sommet d'une colline rocailleuse surplombant les quelques habitations regroupées autour du *general store* et de l'église de construction récente, elle se dressait, seule et hautaine, empourprée d'un halo par le soleil déclinant. Nous y accédâmes par le sentier sinueux serpentant autour de la colline, sentier aux ornières assassines pour notre bus aux suspensions fatiguées, et pûmes enfin apprécier notre destination dans tout ce qu'elle avait de typiquement sinistre : la maison, avec sa façade coloniale délabrée, son jardin laissé à l'abandon, envahi par les ronces, ses volets branlants évoquant des yeux clos et chassieux, avait en effet tout du manoir hanté tel que la superstition la plus populaire peut se le représenter.

A l'intérieur, l'épaisse couche de poussière omniprésente, les meubles recouverts de draps jaunis comme autant de linceuls, l'entêtant parfum de moisissure, finissaient de nous convaincre qu'à tout le moins, si Tannerhill n'était pas le siège de l'apparition de quelque ectoplasme, elle avait un passé riche d'histoires et de secrets qu'elle n'avait pas encore dévoilés...

(Deuxième séance) Jeudi 13 juillet 2006

Alors que Martha prenait possession de la cuisine pour nous préparer un dîner dont Herb nous assura qu'il serait évidemment roboratif, l'impresario se proposa de nous faire visiter la demeure afin de patienter jusque là, et de régler dès maintenant le problème du couchage. Nous commençâmes le plus naturellement du monde par le rez-de-chaussée de la bâtisse, qui comporte un étage et un grenier, ainsi, comme nous le découvrîmes par la suite, qu'une cave.

Immédiatement sur notre gauche, un salon, où se trouvent encore quelques meubles, dont un piano, recouvert d'un drap, ainsi qu'une table basse bancale ; sur notre droite, une vaste salle à manger couverte de poussière, au milieu de laquelle trône une grande table en chêne, qui semble avoir mieux résisté aux outrages du temps que beaucoup des autres meubles vermoulus de la maison ; au fond du couloir à gauche, séparée du salon par un vestibule, une bibliothèque aux rayonnages quasi vides, à l'exception de quelques rares livres jaunis, et d'une pile de journaux moisissés ; enfin, au fond du couloir à droite, une cuisine qui commençait déjà à embaumer du repas en train d'être préparé par Martha, cuisine dans laquelle nous avisâmes une trappe menant à la cave.

Le premier étage comprend six pièces de dimension identique : immédiatement sur notre droite une salle de bain où une large baignoire en fonte occupe

presque tout l'espace, partagé seulement par un vieux baquet en bois ; puis deux chambre d'amis à la même tapisserie fanée, meublées de façon identique d'une armoire et d'armatures de lit dépourvues de matelas. J'occupe actuellement la première d'entre elle. Sur la gauche, une pièce vide, à l'antique tapisserie bleue, nous donnait une désagréable sensation de fraîcheur, sans doute le fait d'un courant d'air, ou de son exposition particulière, pensai-je alors ; une autre chambre, avec un grand lit en chêne, un petit lit d'enfant, une coiffeuse, une penderie, vraisemblablement la chambre qu'occupaient les parents de Carrington ; enfin une chambre d'enfant, aux restes de papier-peint fleuri, avec un coffre à jouet et un lit d'enfant. Nous apprîmes alors de Robert qu'il a eu une sœur, hélas aujourd'hui décédée, dont c'était la chambre. Il identifia l'ours en peluche que nous trouvâmes dans le coffre comme le sien, et la boîte à ressort, contenant un diable jaillissant, comme ayant appartenu à sa sœur Jenny. La vieille poupée cabossée qui s'y trouve également lui sembla moins familière, mais il faut se garder de fonder de sûrs jugements sur ses impressions, sa mémoire de sa petite enfance me semblant bien capricieuse.

Nous montâmes enfin au grenier poussiéreux par l'échelle vermoulue, et ainsi peu rassurante, que nous trouvâmes au bout du couloir. La pièce sous les combles est séparée en deux parties ; un dortoir pour les domestiques avec trois lits ; un grand débarras rempli d'un bric-à-brac que nous ne perdîmes pas de temps à explorer.

Une fois accompli le tour du propriétaire et désignées les chambres (le Dr Badstuff et Mr Nose, s'étant dans un premier temps décidés pour la chambre bleue, changèrent d'avis par la suite pour une raison que j'exposerai plus avant, de même que Velma Peters, qui se refusa, après les événements de la soirée, à dormir seule dans la chambre d'enfant), le Pr Costing et moi-même décidâmes de tuer les minutes qui nous séparaient du dîner dans la bibliothèque. Ce fut une déception dans la mesure où les quelques volumes survivants ne sont que de médiocres romans édifiants du siècle précédent. Quant aux journaux, se sont tous des exemplaires d'un hebdomadaire congrégationaliste, le *Oakfield County Chronicle*, qui ne nous proposaient même pas l'avantage, après le simple et rapide coup d'œil que nous leur jetâmes alors, de l'exhaustivité (nombre de numéros manquaient), ou de l'exergue d'un article qui aurait pu y être souligné, ou découpé. Comme il nous l'apprit plus tard, le Dr Badstuff entreprit lui de jeter pendant ce temps un coup d'œil à la cave, creusée dans la roche à l'exception d'une paroi de brique percée d'une massive porte en chêne, qu'il ne put ouvrir.

Nous gagnâmes à vingt heures la salle à manger, où Mr Whitefield nous apprit que le Dr Badstuff, indisposé, préférait garder sa chambre jusqu'à la soirée, crainte d'incommoder notre tablée. (Badstuff me confia plus tard que, voulant garder un coup d'œil à la chambre

bleue, il s'était inventé d'imaginaires problèmes gastriques, et avait argué auprès de Whitefield de l'inconvénient majeur d'avoir à imposer à notre tablee les effets incongrus d'irrépressibles flatulences pour s'isoler dans la pièce.) Alors que l'impresario mangeait à coups de fourchette énergiques le ragoutant repas, c'est Paul Le Mond qui assura la conversation, en se décidant enfin à nous exposer le détail du pourquoi de notre présence ici.

Alors que Robert Carrington visitait, il y a quelques semaines, et pour la première fois après vingt-cinq ans d'absence (soit depuis la mort de sa mère), la maison où il avait grandi, il reconnut très distinctement la voix de sa défunte sœur (son aînée de quatre ou cinq ans, Robert étant né en 1892) jouant à l'étage. Alors qu'il s'apprêtait à monter l'escalier, il fut effrayé par la forme fantomatique d'une femme mûre, habillée d'ancienne façon, et quitta les lieux sur le champ. A son retour à New-York, Carrington décida de faire appel à Le Mond pour expertiser la maison, avec à sa charge deux objectifs : chasser le fantôme féminin, et évoquer l'esprit de Jenny.

Au terme du dîner, et après que Le Mond nous eût détaillé le protocole spirite qu'il entendait suivre, nous passâmes au salon où nous fîmes cercle, chacun tenant son voisin par la main. Après de longues minutes au cours desquelles Le Mond se contenta, dans le silence sceptique de l'assemblée, de lents mouvements de dodelinement de la tête, le medium se figea et, regardant fixement Robert, s'adressa à lui avec ce que, sans aucun doute possible, et avec une perfection qu'aucun imitateur au monde n'aurait pu rendre, nous reconnûmes comme la voix d'une petite fille de six ou sept ans. « Bonjour Robert », lui dit-elle, « Je suis désolée pour *ce que tu sais*. Je joue avec mon ami. Nous allons bien, sauf quand *elle* arrive. » Le visage de Paul semblait nimbé d'une lumière, il avait presque rajeuni, ses rares rides d'expression gommées par quelque prodigieux retour à l'enfance ; et quant à celui de Robert, il était saisi, transporté par la reconnaissance évidente de la petite voix flûtée et chérie de sa sœur Jenny.

Mais l'expression de Paul se changea bien vite du tout au tout : il prit une expression paniquée, et lança des cris perçants avec la voix de Jenny – « Elle arrive ! Elle arrive ! » – alors que nous entendions, au même moment, des pas, dans la pièce au-dessus de nous, la chambre bleue. Conformément aux indications de Paul, craignant que la séance ne fût par trop bouleversante pour Robert, et passablement affecté moi-même, je pris la décision de briser le cercle. Les pas au-dessus s'accéléchèrent, mais la transe de Paul cessa, le laissant épuisé, à demi-conscient sur la table. Puis les pas semblèrent descendre l'escalier pour venir jusqu'à nous.

Dans un moment de terreur, nous vîmes la poignée de la porte du salon tourner, sans que la porte ne s'ouvrit. Désireux d'une seule chose, être fixé quant à l'existence du fantôme, je me dirigeai lentement en direction du couloir, et ouvrai la porte à la volée. Là, devant moi, se dressait l'ectoplasme d'une femme au visage sévère, roulant des yeux comme pour gronder un enfant capricieux. Il semble que j'aie été le seul à voir l'apparition, car je fus obligé de la raconter aux autres personnes du salon, qui eux n'avaient rien perçu. Après mon récit, dont je confesse qu'il était bien difficile à croire, le Dr Badstuff m'ausculta, prenant mon pouls et mes autres constantes, sans remarquer d'anormal que le rythme de mon cœur battant la chamade. Sans plus tarder, nous décidâmes de monter dans la chambre bleue : ses murs portaient une inexplicable couche de givre...

Nous retournâmes alors au salon pour nous concerter : tout cela relevait indubitablement du paranormal le plus angoissant, et tous nous tenions à en savoir davantage sur le passé de la demeure Tannerhill. Le Pr Costing et moi décidâmes de descendre à la cave, soupçonneux quant aux secrets que pouvaient cacher cette porte dont le Dr Badstuff nous révéla alors l'existence. Le bon docteur et Mr Nose restèrent dans le salon en compagnie de Mr Carrington et de Miss Peters, alors que Whitefield accompagnait Le Mond, épuisé, dans la chambre principale. Nous étions nous aussi bien éprouvés par la séance de spiritisme, mais le désir de savoir était plus fort, et nous étions décidés à profiter encore de quelques heures de veille pour en savoir un peu plus sur le mystère qui nous entoure. Hélas, nous eûmes beau essayer toutes les clefs de la maison, que Robert daigna très aimablement nous confier, graissant la serrure, puis tentant de la forcer à plusieurs reprises avec une hache que nous découvrîmes parmi les bûches entassées à côté de l'entrée de la pièce, rien ne put venir à bout de la solide porte en chêne, et c'est abattus et épuisés qu'à minuit nous convînmes, dépités, de regagner notre chambre pour essayer de prendre quelque repos. Chacun fit de même, et j'entrepris dès que je me trouvai dans ma chambre de relater cette bien étrange journée dans le présent journal. Puisse demain apporter quelques lumières sur le mystère Tannerhill.

Samedi 2 juillet 1927, Corbiswood, MA.

Dès l'insipide petit déjeuner, le Pr Costing et moi tîmes conseil sur la suite à donner aux événements. Whitefield ne semblait rien avoir prévu pour la journée, Le Mond était toujours très fatigué après sa performance de la veille, Carrington paraissait naviguer entre prostration et mémoire parcellaire, Miss Peters semblait sincèrement choquée et désireuse de

rester tout le temps en compagnie, fût-ce-t-elle, comme la nuit dernière, celle de Martha. Comme la soirée précédente, désireux de ne pas laisser seuls les esprits les plus fragiles, nous décidâmes que le Dr Badstuff, fort de ses compétences médicales, et le viril Mr Nose, au torse puissant et rassurant, resteraient au salon avec le reste de la maisonnée pendant que nous procéderions à notre enquête.

C'est alors que Costing et moi rivalisâmes de pertinence, et, j'ose l'écrire, dussé-je en faire irrévocablement souffrir ma modestie, de brio. Notre argumentation fut la suivante : il existait forcément une trace écrite, quelque part dans la maison, du passé manifestement tragique des Carrington. Nous ne pouvions imaginer que dans une telle maison de maître personne n'eût tenu quelque agenda, quelque journal qui, à l'instar de celui-ci quant à mes pensées intimes s'il était diffusé à mes héritiers, nous eût éclairé sur ce qu'il était advenu de Mrs Carrington et de la petite Jenny. Quand nous demandâmes à Robert si son père tenait un journal, il nous répondit par la négative, son père ayant été, c'est en tout cas le souvenir qu'il en garde, tout le contraire du diariste, lequel est par nature contemplatif et introverti. Jenny, morte vraisemblablement vers l'âge de six ou sept ans, n'était pas assez âgée pour avoir pratiqué une telle activité qui ne se pratique généralement pas avant les premiers émois adolescents. Robert lui-même n'a jamais tenu ses mémoires. Si une trace écrite existait – et nous en étions convaincus – elle ne pouvait être que le fait de Mrs Carrington, dont Robert nous apprenait qu'elle avait fini ses jours dans ce qu'il appelait pudiquement un « établissement spécialisé », euphémisme transparent pour désigner un asile. Or, où avait-elle pu ranger ce journal ? Si elle avait dormi dans la chambre principale, le seul meuble susceptible d'accueillir le précieux ouvrage était sans aucun doute la coiffeuse. Avec une assurance adamantine, nous en ouvrîmes un à un les tiroirs : le troisième était le bon. Un gros livre s'y trouvait. Pas le journal auquel nous nous attendions, mais une bible des éditions Pax Press. Mais sur sa page de garde, des annotations, portées par *trois* écritures différentes, accaparèrent immédiatement notre attention. Je les retranscrivis intégralement ici, tant elles furent décisives pour la suite de notre enquête :

(Première écriture)

A Catherine Tannerhill

(Seconde écriture)

Juin 1680. Mariage de Quinton et Catherine Tannerhill.

Février 1687. Adoption de Luther Tannerhill, né Lee.

Novembre 1692. Ai commencé la Purification.

Mars 1699. Destruction du rejeton de Satan.

(Première écriture)

Janvier 1700. Ma bien-aimée Catherine Tannerhill morte de froid.

(Troisième écriture)

Décembre 1893. Le rejeton de Satan est revenu.

Janvier 1895. Le rejeton de Satan est mort dans le sang et la honte. Mon Dieu, qu'ai-je fait ?

Dans un bouillonnement de notre imagination, portés par le succès de notre implacable, et quasi holmésienne, déduction précédente, nous expliquâmes de la façon suivante ces très étranges allusions :

Sept ans après leur mariage, en mal d'enfant, les Tannerhill adoptèrent le petit Luther, sans doute un nouveau né. Mais Catherine Tannerhill, puritaine congrégationaliste au cœur sec, que nous associons désormais au sévère fantôme féminin, commença à le brimer violemment, à travers ce qu'elle appelait *la Purification*. Tout-à-coup, nous nous dîmes que la cave fermée à clef ne pouvait révéler que de bien funestes choses : car quelle pire brimade imaginer une rigoriste du dix-septième siècle infliger à un enfant, sinon, outre les sévices corporels, celle de l'enfermer seul, sans nourriture et dans le noir, dans une cave lugubre ? En 1699, dans un accès de folie hérétique, elle tue l'enfant. Elle mourra quelques mois après, froide comme son cœur qu'aucun amour n'a jamais réchauffé. C'est sa présence glaciale qui encore aujourd'hui, en fonction de l'intensité de la manifestation de sa forme ectoplasmique, abaisse jusqu'au givre la température de la chambre bleue dans laquelle elle est morte, et qu'elle hante toujours.

La maison Tannerhill va rester inoccupée pendant près de deux siècles, jusqu'à ce que le père de Robert, ignorant des rumeurs de « présences », bien connues des villageois à la communauté autarcique, ne cède devant son pittoresque et n'en devienne propriétaire. L'esprit de Catherine va alors s'emparer peu à peu de la fragile Mrs Carrington, jusqu'à la convaincre (en décembre 1893) que Jenny est possédée par le diable. L'attachement de la petite fille au diable à ressort n'était-il pas, dans l'esprit malade de Catherine, une preuve irréfutable de la malignité de Jenny ? Les choses vont se dégrader très vite : sans doute la fillette, plus sensible que les adultes aux présences hantant la maison, s'est-elle prise d'amitié pour le pauvre Luther, la seule, en jouant avec lui, à lui avoir jamais manifesté la moindre affection, confirmant encore si besoin en était dans l'esprit de Catherine son ascendance satanique. Elle mourra atrocement, « dans le sang et la honte », en 1895. Si le sang est explicite, nous comprîmes mal, à l'instar de ce que Catherine entendait exactement par « Purification », comment se devait concevoir cette honte dont nous nous accordâmes à penser que c'était la main de Mrs Carrington, guidée par Catherine, qui l'évoquait. Mais là encore, comment ne pas penser à la cave, lieu isolé où cacher du reste de la maison ce que, honteux, l'on voulait soustraire au regard ?...

Pour étayer notre thèse, nous avons besoin de nous voir confirmer que Luther, ce pauvre petit être,

que nous imaginâmes épouvantés avoir passé l'essentiel de sa vie dans cette cave, privé de tout, dont la mort semble à l'origine de ces drames multiples, n'avait jamais reçu les derniers sacrements. Seul le fait que, n'ayant pas été enterré chrétiennement, comme l'absence d'entrée à son sujet sur la Bible après sa naissance le laisse entendre, son esprit erre depuis en quête de repos, pouvait donner un sens, même le plus improbable, à toute cette tragédie. Et où en chercher confirmation, sinon dans les registres baptismaux de l'église locale ?

Avant cela, et par acquit de conscience, nous récoltâmes un élément qui venait consolider notre thèse : en nous référant très précisément à un exemplaire de l'*Oakfield County Chronicle* de la bibliothèque en date de janvier 1895, nous ne tardâmes pas à trouver hélas, dans la rubrique nécrologique, une référence à la mort de Jennifer Carrington (1889-1895) *suicidée* à l'âge de six ans, et ensevelie au cimetière de Corbiswood en terre non consacrée.

C'est donc avec une ferme résolution que nous nous dirigeâmes vers l'église. Si le prêtre fut difficile à convaincre, ses réticences très manifestes à évoquer la petite fille, ses prières insidieuses et répétées pour que des « gens de la ville » n'interférassent pas avec les affaires relatives à la communauté, mais surtout le mensonge éhonté dont, à n'en pas douter, il se rendit coupable en prétendant ne pas se rappeler du suicide de la petite (alors que, ayant toujours vécu ici, il était inconcevable qu'il ne sût rien d'un tel drame), tout dans son attitude nous poussa à faire son siège jusqu'à ce qu'il cédât. Nous pûmes enfin accéder aux archives paroissiales, abondantes. Après concertation avec le Pr Costing, avec qui j'estimai un long moment la marche la plus judicieuse à suivre, nous décidâmes d'inspecter le registre des événements paroissiaux de l'année 1687. Nous ne tardâmes pas à trouver la mention suivante : « Quinton et Catherine Tannerhill ont adopté ce jour Luther Lee juste après l'exécution de Marion. » Nous regardant un instant, nous éclatâmes d'une même voix le Pr et moi : qui pouvait être cette Marion, femme sans patronyme dans la Nouvelle Angleterre du XVIIe siècle, sinon une pauvre malheureuse brûlée comme sorcière ? Le registre des naissances ne fit que confirmer nos craintes : nous trouvâmes à la date d'octobre 1686 ces quelques mots, « Naissance de Luther Lee, fils de Marion Lee. » *Fils de la seule Marion ?* se demanda à voix haute le Pr., poursuivant le fil d'une logique implacable. Par qui cette fille mère pouvait-elle avoir été engrossée dans l'esprit de ces puritains superstitieux, sinon par le Malin, faisant d'elle, *de facto*, la putain du diable, une sorcière... *Et pourquoi le registre ne gardait-il pas la trace de la mort de l'enfant ?* m'interrogeai-je à mon tour, sinon, conformément à nos craintes, parce qu'il n'avait jamais reçu les derniers sacrements...

(Troisième séance) Vendredi 14 juillet 2006

Satisfaits de nos recherches dans les archives paroissiales, et désireux d'honorer le rendez-vous qui nous avait été donné par Whitefield pour le déjeuner, nous regagnâmes Tannerhill peu après treize heures. Autour du repas fade, nous partageâmes avec le reste du groupe nos trouvailles, et la théorie avec laquelle nous expliquions les phénomènes étranges accablant la demeure. Paul, notamment, s'avéra très intrigué, et nous discutâmes longuement de la pertinence de nos déductions – le medium nous enjoignant à nous prémunir de la duplicité de certains esprits retors, et nous conseillant la prudence. Il fut finalement décidé que nous chercherions d'autres indices pour conforter nos explications : le grenier, avec le bric-à-brac accumulé au cours des siècles, semblait un lieu propice à y trouver d'anciens documents ayant appartenu aux Carrington, voire aux Tannerhill.

Nous montâmes, sans doute avec un luxe de précautions superflues, l'échelle vermoulue qui menait du premier étage au grenier, dont nous entamâmes la fouille avec l'aide de Robert. Vers seize heures, nous fîmes un état des lieux de nos trouvailles, arrachées à la poussière et aux vestiges du passé : une liasse contenant un ensemble de brouillons et de lettres, vraisemblablement la correspondance de la famille Carrington ; une feuille volante composant une liste, datée de 1892, des réparations à apporter à la maison, portant le nom d'Agnès Carrington ; un cahier d'écolier ayant appartenu à Jennifer Carrington ; et enfin une très ancienne lettre au sceau brisé.

Cette dernière recelait un seul et unique objet : un vieil anneau en argent terni, à l'intérieur duquel le Pr Costing parvint péniblement à deviner l'enchevêtrement des deux lettres M&Q. L'identité de « Q » était transparente, il s'agissait de Quinton. Et qui était alors « M », sinon la « sorcière » Marion ? Dès lors, un nouveau pan du mystère s'éclaira : qui était le petit Luther, sinon le bâtard de Tannerhill ? La lettre, anonyme, ne pouvait être qu'une dénonciation du péché de Quinton, à l'origine de la haine que Catherine allait nourrir pour cet enfant illégitime, vivant rappel quotidien de la faute de son époux à son égard.

Si la liste de réparations ne nous apprit rien, le Dr Badstuff trouva en revanche bien vite, dans le cahier de la petite Jenny, une courte rédaction non dénuée d'intérêt : « Mon ami et moi avons joué avec le diable à ressort. Personne que moi ne peut le voir. Il est mon meilleur ami. Il fait s'ouvrir la boîte. Maman était très fâchée. » Là encore, que dire sinon que ces quelques lignes cadraient parfaitement avec l'idée que nous nous faisons de l'enchaînement dramatique des événements : Jenny jouait avec le fantôme de Luther, leur prédilection

pour le diable à ressort ne faisant qu'enrager un peu plus une Agnès possédée par la passion haineuse de Catherine à l'égard de son enfant adopté.

Enfin, nous nous partageâmes les lettres et brouillons après nous être concertés longtemps sur la meilleure modalité de recherche à adopter : c'est dans l'une des lettres adressées par Agnès à David qu'un élément d'intérêt se détacha. Elle y faisait part de son inquiétude à l'égard des accès de colère de Jenny, et de son comportement troublant. Rien, encore une fois, qui permît de mettre en doute la solidité de notre théorie – pour extraordinaire qu'elle fût !

A ce moment de l'après-midi, vers dix-sept heures, nous tînmes un nouveau conciliabule sur la meilleure des marches à suivre. Paul, partie prenante de nos réflexions, désirait évoquer un autre esprit au cours de la soirée. Dans la mesure où nous croyions Catherine à l'origine de la malédiction de l'endroit, et terriblement chargée de haine, nous jugions préférable d'essayer de contacter l'esprit du petit Luther. Une grande difficulté était que nous n'avions aucun objet lui ayant appartenu. Ni la poupée, ni l'ours, ni la boîte à ressort ne convenaient, et – alors que nous espérions que peut-être ils recelaient quelque indice – ils ne contenaient d'ailleurs rien d'intérêt. Toutes les présomptions nous poussaient à croire que la cave cachait un secret décisif : je craignais quant à moi hélas qu'il ne se fût agi des restes de Luther, et chacun semblait se rallier à mon jugement, même si Paul ne manquait pas de nous exhorter encore une fois à beaucoup de prudence. Car en effet, après tout, qui nous disait que Luther n'était pas ce que Catherine dénonçait en lui, quelque rejeton satanique et trompeur, qui avec une malignité extrême ourdissait la trame d'une gigantesque tromperie, où coupables et innocents auraient vu leurs rôles inversés ?...

Nous descendîmes donc à la cave, où le Dr Badstuff fit céder le verrou d'un coup de hache bien ajusté. L'intérieur, taillé dans la même roche que le reste de la pièce, si ce n'est de façon plus grossière, ne comportait que de vagues éboulis, ou tas de gravats. Après que nos yeux se fussent accommodés à la pénombre, le Pr Costing remarqua néanmoins un élément troublant : d'un clou, fiché dans une poutre d'étayage, s'écoulait à intervalle régulier des gouttes d'un liquide épais et rouge, formant par terre une petite flaque de ce que nous ne pûmes considérer autrement que comme du sang. Choqués par cette hémorroïsse inexplicable – le clou ne pouvait avoir servi à une crucifixion, un corps, même celui, chétif, d'un enfant, ne pouvait y avoir été suspendu – nous essayâmes de reprendre nos esprits et de fouiller, à l'aide des outils qui se trouvaient à l'entrée de la cave, les décombres. Et nous en exhumâmes, avec cette triste satisfaction de nous voir confirmer ce que nous craignions qu'il s'y trouvât, les restes du corps d'un enfant...

Après un nouveau dîner insipide, que nous mangeâmes néanmoins de bon cœur, après l'épuisante journée que nous avons vécu, la séance spirite fut organisée. Luther ne tarda pas à se manifester, le visage de Paul, comme il l'avait fait pour Jenny, semblant rajeunir jusqu'à prendre les traits d'un enfant. Paul se contentait de hocher la tête en réponse à nos questions, nous laissant à penser qu'il s'agissait bien de l'enfant de Marion. Mais, à l'instar de la précédente, la séance fut bien vite interrompue par les bruits de pas qui, se précipitant depuis la chambre bleue, dévalèrent l'escalier. Mais alors que Catherine n'avait pu, la veille, ouvrir la porte du salon, elle la traversa cette fois dans un accès de rage, apparaissant à tous. Son visage n'était plus qu'un masque de haine. Avisant les expressions infantiles de Luther sur les traits de Paul, elle se rua sur lui, menaçante. Le Pr Costing et moi brisâmes le cercle et tentâmes de nous interposer. Paul s'effondra sur la table, inconscient, et l'ectoplasme nous traversa, nous glaçant les sangs, mais heureusement sans autre conséquence.

Nous regagnâmes nos chambres après que le Dr Badstuff se fût assuré que chacun avait recouvré ses esprits. Nos tentatives pour persuader Robert Carrington de se laisser hypnotiser par le bon docteur restèrent vaines – nous espérions ainsi provoquer chez lui un processus d'anamnèse qui nous aurait permis d'exhumer des souvenirs décisifs de son inconscient – et, épuisé par cette journée, et l'éprouvante séance médiumnique, nous nous retirâmes. Demain, Paul a prévu de mettre un terme aux présences de la maison en chassant définitivement l'esprit de Catherine, et nous quitterons Tannerhill en emportant avec nous les restes de Luther pour que le Révérend Lewis leur octroie les derniers sacrements.

Dimanche 31 juillet 1927, Massachusetts General Hospital, Boston, MA.

Si ce journal a un jour d'autres lecteurs que moi seul, ils s'étonneront qu'un tel délai sépare la présente entrée de la précédente : c'est que mon état, après les événements qui conclurent l'affaire de la maison des Tannerhill, m'a jusqu'à présent laissé dans l'incapacité de poursuivre la rédaction de ces mémoires. Mon épaule gauche est encore bandée, et mon torse me lance dès que j'esquisse le moindre geste, mais j'ai obtenu de mes médecins qu'ils diminuassent peu à peu mes doses de morphine, de façon à ce que je jouisse présentement de suffisamment de lucidité pour être à même d'écrire ces lignes. Tenir le stylo et me concentrer m'est encore pénible, mais j'ai besoin d'exorciser les événements du 3 juillet dernier en les couchant sur le papier. Voici donc le récit du dénouement du drame de Corbiswood, au cours duquel je faillis perdre la vie.

Dans la nuit du 2 au 3 juillet derniers, aux alentours de trois heures du matin, je fus réveillé par la lumière de la lampe du Pr Costing. Après les quelques instants nécessaires à m'arracher du sommeil, je lui demandai ce qui se passait. Il me fit du doigt un signe m'enjoignant au silence, et je tendis l'oreille : des bruits de gémissements, ceux d'une femme, semblaient résonner dans la maison. J'allumais à mon tour ma lampe, m'emparais de ma canne, et, le Pr Costing ayant vérifié son revolver, nous descendîmes en hâte les escaliers. Depuis la première nuit, Velma Peters ayant refusé de dormir seule, elle avait partagé la cuisine avec Martha, la domestique, et c'est là que nos pas nous portèrent. La pièce était vide, les lits de camps, défaits, inoccupés. La trappe menant à la cave, en revanche, était ouverte. Les gémissements en provenaient, indubitablement. Ma canne devant moi, je descendais prudemment les escaliers, le Pr Costing sur les talons. Alors que j'arrivais en bas des marches, je n'eus pas le temps d'éviter un puissant coup de hache qui manqua me sectionner l'épaule gauche. Je laissai immédiatement tomber ma lampe, dont, depuis le sol où, heureusement, elle ne s'éteignit pas, le faisceau me permit de distinguer, alors que je luttais pour ne pas sombrer dans l'inconscience, les traits révoltés de la femme de charge, son visage une expression de haine implacable, levant les bras au-dessus d'elle pour m'asséner un second coup fatal. Dans la semi-obscurité, le Pr Costing ne perdit pas de temps à tergiverser. Martha était très vraisemblablement possédée par le fantôme de Catherine, et s'il n'intervenait pas immédiatement elle me tuerait dans la seconde. Il tira à bout portant sur la pauvre femme, lui plaçant une balle dans le torse qui ne fut pas suffisante pour la stopper. Je tentai quant à moi de me protéger d'un coup maladroit de ma canne, mais en vain. Martha me porta un second coup, aux côtes, mais la hache sembla, heureusement, ricocher sur les os, qu'elle brisa néanmoins. Elle reçut alors une seconde balle à la gorge, et s'effondra alors sur moi, manquant de me porter un dernier coup.

Bien que j'eusse été encore conscient à ce moment là, la suite me fut racontée par le Pr Costing, car mon corps douloureux accaparait alors toutes mes pensées. Après que le Dr Badstuff eût rapidement soigné mes blessures – qui, si elles étaient importantes, s'avèrent moins dramatiques que j'aurais pu le craindre, même si ma convalescence sera encore longue – ainsi que celles de Martha, qui fut néanmoins ligotée, il força de nouveau la porte intérieure de la cave. On y trouva Velma Peters, à moitié nue, couvertes d'ecchymoses, en état de choc. Il fallut tout le doigté professionnel du Dr Badstuff pour l'arracher à sa prostration et lui faire raconter comment Martha, dominée par Catherine Tannerhill, lui avait infligé ces sévices.

Je m'endormis rapidement grâce à l'injection de morphine du Dr Badstuff, et le reste de la maisonnée essaya de reprendre tant bien que mal un peu de sommeil jusqu'à la séance spirite prévue pour le matin. J'y assistai couché sur un lit de camp, et dans les brumes de la drogue, mais je pus voir le combat que Le Mond mena contre Catherine, qui, dans une dernière tentative pour lutter face au médium, s'empara de son corps et l'obligea à se griffer lui-même violemment le visage et le torse. Avec infiniment de présence d'esprit, le Pr Costing réagit immédiatement, et parvint à immobiliser les bras de Le Mond jusqu'au terme de l'exorcisme. Catherine avait enfin quitté les lieux, et la maison fut en quelques instants comme débarrassée d'un chape, découvrant une sensation de légèreté et de soulagement telle qu'elle n'en avait pas connu depuis deux siècles.

Une tombe digne, où l'on prodigua à ses restes les derniers sacrements, fut offerte à Luther au cimetière de Corbiswood. Puisse son esprit, enfin en paix, jouer aux cieux éternellement en compagnie de celui de Jenny. Toutes mes pensées vont vers eux.

Je fus rapatrié en train jusqu'à Boston, où je garderai l'hôpital pendant encore un bon mois d'après les médecins. J'ai reçu hier une lettre charmante de Paul Le Mond, qui s'enquérât avec beaucoup de sympathie de ma santé. Il se confiait étonnamment, même s'il restait muet sur les suites de son association avec son impresario. Sa lettre m'a beaucoup touché, et j'espère qu'elle marquera le début d'une longue correspondance.

Vendredi 1^{er} juin 1928, New-York, NY.

Vers 11 heures ce matin, je tombai sur ces lignes terriblement inquiétante dans le *New York Enquirer* : « Irène Le Mond offre 2000\$ de récompense à quiconque retrouvera Paul Le Mond, qui a disparu. »

(Quatrième séance) Dimanche 16 juillet 2006

Je mobilisai immédiatement mes amis Nose, Badstuff et Costing pour les informer de la disparition de notre ami commun, dont nous n'avions en effet pas eu de nouvelle depuis un mois. La chose lui étant cependant coutumière, aucun de nous ne s'en était jusqu'à présent inquiété.

Nous fîmes avant toute chose un état des lieux des mentions antérieures à la disparition de Paul dans les tabloïds qui, seuls, s'y étaient intéressés, et dont les entrefilets nous étaient passés inaperçus. Un numéro précédent de l'*Enquirer* nous apprit que Paul avait disparu le 5 juin alors qu'il était sur le trajet d'environ huit cents mètres allant de l'appartement de sa petite amie au sien. La police travaillait sur deux hypothèses, celle d'une fuite de Paul, ou celle, à laquelle nous nous

refusions tous de croire malgré les tonalités angoissées de ses dernières lettres, d'un suicide – il se serait jeté dans les eaux de l'Hudson. Nous apprenions, ce dont Paul ne nous avait rien dit dans ses lettres, que Whitefield était toujours son impresario, et que sa petite amie n'était autre que Velma Peters, que nous avions rencontrée elle aussi lors de l'affaire de Corbiswood.

Après avoir débattu des pistes à suivre, nous décidâmes d'appeler en tout premier Mrs Le Mond, dont un numéro de téléphone, à Buffalo, NY, était mentionné au bas de l'article. Paul ne lui avait semble-t-il parlé d'aucun de nous, mais elle fut néanmoins heureuse d'entendre quelqu'un se présentant comme son ami lui proposer son aide. Hélas, elle se contenta après quelques minutes de conversation laborieuse de nous répéter inlassablement de la venir voir – elle avait *des choses* à nous montrer, mais se refusait à nous en dire davantage. Nous raccrochâmes assez déçus qu'elle n'ait pu nous en apprendre plus, et appelâmes, sans résultat, Velma.

Nous dûmes nous rendre chez elle pour pouvoir lui parler : elle mit quelques instants à nous ouvrir après nous avoir répondu, mais apparut enfin alors que nous nous apprêtions, crainte de quelque affaire louche, à forcer la porte de son appartement. Elle nous ouvrit dans un négligé très soigneusement composé, son éternel fume-cigarette pincé entre ses lèvres outrageusement maquillées. Si la peine qu'elle affichait à l'évocation de la disparition de Paul était trop démonstrative pour ne pas être feinte, Velma ne nous sembla guère susceptible d'être aucunement impliquée dans sa disparition. Elle nous apprit en revanche qu'elle et Paul avaient rompu une semaine auparavant, ce dont Paul ne semblait, selon elle, pas se consoler, et qu'il avait quitté son appartement vers 22h dans la soirée du 5 juin, après être venu la voir, en vain, pour reprendre leur relation. Elle nous avoua que Paul était assez angoissé et surmené ces derniers temps, et qu'il faisait des cauchemars au cours desquels elle l'entendait prononcer quelques mots sans signification – il évoquait une très vieille, et très grande ville, ainsi qu'une bête, dont elle ne sut nous dire davantage. Enfin, elle nous confirma que Whitefield était encore son agent, et que c'était vraisemblablement lui qui avait rapporté la disparition de Paul à la police, car ce n'était en tout cas pas elle.

Nous ne pûmes obtenir un rendez-vous par le biais du téléphone au bureau d'Herbert Whitefield, dont la secrétaire avait manifestement ordre de filtrer les appels. Nous nous déplaçâmes donc jusqu'à son bureau, sis en plein Wall Street, dans un immeuble de seconde catégorie néanmoins. Devant le peu de zèle de Betty, la pulpeuse secrétaire de Whitefield, à nous laisser entrer, Jo Nose prit les devants et força la porte de l'impresario, qui fut bien obligé, alors que nous entrions tous les quatre dans son bureau exigu, de prendre la peine de nous écouter. Il prétendit avoir déjà raconté tout le peu qu'il savait à la police, en la personne d'un gros inspecteur dont il ne put se rappeler le nom, et confirma

que c'était bien lui qui avait prévenu de la disparition de Paul. Accablé par les nombreux contrats, que la disparition de Paul devait sans doute invalider, qui jonchaient son bureau, il ne tarda pas néanmoins à nous chasser de ses locaux. Nous tentâmes par la suite, avec difficulté cependant, d'amadouer Betty, qui nous enjoignit à revenir vers quinze heures, heure à laquelle Whitefield devait être parti.

Au sortir du building, nous fûmes accostés par un homme de grande taille, portant un collier de barbe, qui se présenta à nous comme John Delvin, enquêteur pour la société *Mutual Life Insurance*. Selon lui, Paul aurait contracté plusieurs assurances-vie dont Whitefield était bénéficiaire partiel, mesure assez rare pour justifier une enquête de leur part. Il nous demanda où en était notre investigation, et nous pria de le tenir informé si nous obtenions quelque chose de probant. Non sans une certaine ingéniosité, le Pr. Costing lui demanda sa carte de visite, qu'il fut incapable de produire, arguant d'un récent changement de costume, prétexte qui nous sembla bien maladroit. Et en effet, quand j'appelai depuis un pub proche une standardiste pour qu'elle me mît en contact avec la *Mutual Life Insurance* de New-York, puis celle de Buffalo, elle n'en put rien faire, et pour cause : cette compagnie n'avait pas d'attribution aux villes nommées. Une vérification ultérieure aux locaux de la PC Bell nous confirma que la prétendue mutuelle n'existait pas. Qui était donc ce Mr Delvin ?

Nous retournâmes peu après quinze heures au bureau de Whitefield, que celui-ci avait quitté quelques minutes plus tôt, y laissant seule sa secrétaire Betty. Après bien des difficultés pour nous faire comprendre – j'eus à parler lentement, en détachant les syllabes des mots simples, agencés en phrases brèves, qui seuls semblaient pouvoir franchir la barrière de son adorable crâne aux longues mèches platine pour enfin, péniblement, faire sens dans sa cervelle d'oiseau – elle consentit enfin à nous avouer que Herb était couvert de dettes. Deux hommes à l'allure et aux manières de gangster étaient déjà venus le voir de la part d'un Mr. Wexler, ainsi qu'un Mr. Rogers, un homme de grande taille – à l'instar de notre mystérieux Mr Devlin, remarquait le Pr. Costing – avec de grosses lunettes.

N'étant pas parvenus à obtenir de Whitefield le double des clés de l'appartement de Paul, nous nous vîmes contraints, à ma grande honte, d'y pénétrer par effraction. Notre passe-muraille, Mr. Nose, se joua aisément de la serrure, et nous commençâmes une fouille minutieuse. Nous n'escomptions guère que la police eût procédé à une recherche sérieuse, or certaines indications manuscrites récentes de Paul pouvaient être décisives pour comprendre ce qui avait pu lui arriver. J'étais navré d'avoir à violer ainsi l'intimité d'un ami, mais nécessité fit alors loi. Le seul document que nous trouvâmes digne d'intérêt était le brouillon d'une lettre à sa mère. Il s'y excusait de ne lui avoir pas répondu plus tôt, prétextant de la charge de travail que lui imposait Whitefield, et de son mauvais sommeil, hanté par

d'anciens cauchemars qui revenaient le tourmenter comme avant ce qu'il nommait sa « crise d'amnésie. » Il évoquait sa dispute avec Velma, que ne semblait guère apprécier sa mère, et l'amour qu'il lui portait l'aveuglait au point de la qualifier de « fille formidable » – ce dont l'indifférence mal voilée de la jeune fille à l'égard de la disparition de Paul nous permettait de douter. Selon lui, Herb aurait parlé à plusieurs reprises de l'hospitaliser pour le forcer à ce qu'il prit du repos, ce à quoi il s'était toujours refusé. La lettre finissait alors par des propos complètement incohérents, peignant la vision d'immenses fougères ondulant au loin, de constructions en flèches – les *skyscrapers* newyorkais ? – qu'il apercevait également par sa fenêtre. Et ces derniers mots : « Je ne me rappelle plus le chemin, j'ai peur de me perdre. La Bête attend au dehors. »

Au bureau de l'inspecteur Jones, qui tarda à nous recevoir, nous n'apprîmes rien, conformément à nos craintes, sinon que, Paul ayant déjà fait l'objet de soins psychiatriques, le détective poussif n'imaginait pas d'autre théorie que le suicide. Chagrin d'amour, il s'était jeté dans l'Hudson, affaire classée pour le NYPD. Nous nous refusions évidemment à y croire.

En mal d'indices, nous retournâmes, pour la troisième fois de la journée, au bureau de Whitefield. Nous sentions confusément que l'impresario, qui ne nous avait jamais donné l'impression d'être étouffé par le scrupule, avait des choses à cacher, sans parvenir toutefois à imaginer ce que cela pouvait être. Était-il dans un tel pétrin qu'il s'était mis à dos des recouvreurs de dette véreux ? Mais qu'est-ce que cela avait à voir avec la disparition de Paul ? En cette fin d'après-midi, l'immeuble commençait à se vider. La porte de ses locaux était fermée, et personne ne nous répondit quand nous frappâmes. Mr. Nose, non sans difficulté, joua une nouvelle fois du rossignol – la honte me fait rougir alors que j'écris cela, et j'avoue que pendant l'heure que nous consacra à la fouille du bureau, j'eus constamment peur qu'un vigile ne nous repérât et ne donnât immédiatement l'alerte. Dans le bureau de Whitefield, auquel nous accédâmes non sans mal, après avoir croché sa serrure, puis celle de son tiroir, nous trouvâmes enfin quelques éléments d'intérêt. Deux trousseaux, dont celui de l'appartement de Paul, ainsi qu'une clef sans mention d'adresse. Un lot de lettres de la mère d'Herbert, toutes commençant par cette adresse, « mon petit canard » – il est vrai qu'à la réflexion ces documents n'eurent guère d'intérêt dans la suite de l'enquête, et que j'aurais pu m'abstenir de les mentionner dans ce compte-rendu. Une lettre, datée du 6 juin – soit le lendemain de la disparition de Paul – signée B. Wexler, rédigée d'une main malhabile, qui mentionnait certain « service rendu », et son paiement subséquent. Plusieurs exemplaires d'un contrat-type avec Paul Le Mond, qui accordait à l'impresario une

commission de 50% sur tous ses cachets – pourcentage qui nous sembla léonin, bien qu'aucun de nous n'eût été hélas très au fait des prix pratiqués dans l'univers du spectacle. Des contrats récents de Paul, dont aucun des noms qu'ils mentionnaient n'attira notre attention. L'adresse de C. Rogers, figurant sur sa carte de visite, laquelle avait été froissée et jetée dans la corbeille à papiers.

Mais après cette journée d'enquête, les choses n'avançaient pas comme nous l'aurions voulu. Si Whitefield avait indéniablement quelque chose de louche, rien ne l'accusait de quoi que ce soit à l'égard de Paul. Après bien des hésitations quant à la suite à donner, nous nous rendîmes dans un premier temps à l'adresse de Clarence Rodgers. Mais, dans la méconnaissance complète de ce que cet individu pouvait avoir à faire avec notre cas, nous préférâmes rebrousser chemin pour nous rendre à l'adresse personnelle de Whitefield. Grâce aux maigres indices récoltés, nous étions convaincus qu'il s'était attiré les foudres de quelque mafiosi, et que nous serions à même, dussions-nous lui proposer de mettre la main à la poche pour lui éviter de passer entre les mains des recouvreurs, d'obtenir de lui plus que le trop peu qu'il avait daigné avouer jusque-là.

Mais nous arrivâmes trop tard pour cela à l'appartement. La porte était ouverte, et quand nous entrâmes, le spectacle du plus affligeant désordre nous attendait. Nous passâmes en revue méthodiquement les pièces de l'appartement, le Pr. Costing ayant sorti son revolver, et trouvâmes l'agent artistique dans une pause qui l'était, elle, bien peu. Débraillé et couvert d'ecchymoses, vomissant ses tripes et son sang, il murmura dans un souffle « Buggy... Buggy... » – que nous identifîâmes immédiatement avec le B. de Wexler – avant de tourner de l'œil. Inquiet pour sa vie du fait de l'hémorragie interne que le sang indiquait, nous appelâmes immédiatement la police. Nous cherchâmes au petit bonheur la chance dans l'appartement, espérant que les quelques minutes qui précéderaient l'arrivée de l'ambulance nous laisseraient assez de temps pour découvrir quelque indice menant jusqu'à Paul. C'est sous la forme d'une série de factures récentes pour un établissement de repos, le *Wood's Estate Resthome*, où Whitefield avait fait admettre deux semaines auparavant un certain Paulie Meldon – anagramme transparent pour Le Mond – que nous le trouvâmes. La police arriva sur ces entrefaites, et nous dûmes expliquer en détail le motif de notre présence, comment nous avions trouvé Whitefield, etc., etc., la routine du rapport de police que nous dûmes évidemment terminer au poste. Cependant, nous n'avions à cette occasion précise rien à nous reprocher, et je me console en outre à penser que notre double effraction de la journée, pour immorale qu'elle eût pu être, avait sans doute sauvé la vie de Whitefield :

sans nous pour appeler dans l'urgence une ambulance, il se serait sans doute vidé de son sang avant que quiconque s'inquiétât de son absence.

Nous tenterons demain matin, moi me faisant passer pour Herbert Whitefield, imprésario & agent artistique – Dieu me garde pourtant de lui ressembler jamais ! – de rendre visite à Paul, dont nous sommes convaincus désormais que son agent l'a fait enlever par une bande de gros bras de Wexler pour l'hospitaliser de force. Sans doute Paul devenait-il irritable et incontrôlable, après que Whitefield eût trop tiré sur la corde, et voulait-t-il le forcer à prendre un repos faute duquel il risquait de perdre complètement les pédales : et Herbert Whitefield était sans doute prêt à tout, sauf à perdre la poule aux œufs d'or.

Samedi 2 juin 1928, General Hospital, New-York, NY.

J'écris au chevet de mon cher ami le Pr. Costing, lequel est à l'heure actuelle entre la vie et la mort, après qu'on vienne de lui retirer une balle de la boîte crânienne. Fort heureusement, il semble que ladite balle ait été presque entièrement stoppée par la calotte osseuse, et les chirurgiens du service de neurologie nous annoncent de bonnes chances de guérison. Il est encore trop tôt pour qu'ils se prononcent définitivement néanmoins, l'œdème cérébral ayant entraîné un coma qui devrait durer plusieurs jours. Quoiqu'il advienne, une chose est sûre : Ben Costing aura une belle cicatrice sur le côté supérieur du visage, de la tempe jusqu'au sommet de l'occiput.

Ne pouvant fermer l'œil, je vais essayer de raconter par le détail les événements de la journée.

Nous nous présentâmes ce matin, le Pr. Costing et moi, comme convenu, au *Wood's Estate Resthome* dès l'ouverture des heures de visite. Je ne pus hélas pas étendre mon droit d'accès au professeur, qui dut attendre dans le hall. Un infirmier me guida jusqu'à la chambre de « Pauly Meldon » – seul un esprit aussi grossier que celui de Whitefield pouvait donner un pseudonyme aussi diaphane au médium –, mais quelle ne fut pas alors notre stupeur de découvrir que sa chambre était vide ! Quelque peu paniqués, nous apprîmes par une femme de ménage qu'un infirmier venait à l'instant de nous précéder, et avait emporté Paul sur un fauteuil roulant. Nous courûmes dans un seul mouvement dans la direction qu'elle nous indiqua, dévalant les escaliers, déboulant dans les couloirs sans retrouver leur trace. Alors que nous passions par le hall, le Pr. Costing s'agrégea à notre groupe de poursuivants. Dehors, le faux infirmier s'était mêlé à quantité de vrais patients, rendant son identification difficile. L'infirmier nous apprenant qu'il existe deux issues à la résidence, nous l'enjoignîmes de courir prévenir les vigiles de l'entrée principale, alors que nous contournions l'établissement pour nous ruer vers l'entrée secondaire. Dans le vaste parc, nous ne tardâmes pas à repérer la haute silhouette

d'un infirmier courant aussi vite qu'il le pouvait en poussant un fauteuil roulant. Nous gagnâmes vite du terrain tout en lui criant de stopper. Alors que nous n'étions plus qu'à quelques dizaines de mètres, il s'arrêta – nous reconnûmes celui qui s'était présenté comme Devlin – et menaça Paul de son arme. Réagissant d'instinct, le Pr. Costing fit feu, croyant sans doute que l'individu bluffait. Sa balle le manqua, mais l'autre riposta, et toucha mon cher camarade en pleine face, m'éclaboussant de son sang. Je levai les mains, puis me jetai sur le professeur pour jauger la gravité des dégâts et stopper dès que possible l'hémorragie, impressionnante. Fort heureusement, un infirmier nous porta secours après quelques instants, et le Pr. Costing put être opéré très vite dans les meilleures conditions. Quand je pensai à me préoccuper de Paul et de son ravisseur, celui-ci avait été vu depuis longtemps s'enfuyant en passant lestement par-dessus le mur de la propriété. Paul était sain et sauf, assommé sans doute par les médicaments.

Dimanche 3 juin 1928, New-York, NY.

J'ai vu ce matin Paul, plus lucide qu'il ne l'était hier, l'esprit embrumé par les barbituriques. Il m'a remercié avec beaucoup de chaleur de l'avoir aidé à sortir de cette torpeur médicamenteuse, et s'est immédiatement inquiété de l'état de santé du Pr. Costing. Il semble que celui-ci aille mieux, et on peut être amené à espérer que la vilaine balafre sera la seule séquelle dont il aura à souffrir – telles sont les nouvelles reconfortantes que je pus lui donner. Quant à Whitefield – il était écrit que les différents protagonistes de cette aventure finiraient à l'hôpital – il est sorti du coma, mais va vraisemblablement être inculpé de plusieurs chefs d'accusation par la police, et il a perdu irrémédiablement la confiance et le dévouement de Paul.

J'ai appelé Mrs. Le Mond pour la rassurer, lui promettant que j'accompagnerai Paul jusqu'à Buffalo dès que son état de santé lui permettra de retourner vivre là-bas sa convalescence.

Dimanche 10 juin 1928, Buffalo, NY.

J'ai été merveilleusement reçu par Irène Le Mond. Je suis logé dans la chambre d'amis, qui a été abondamment fleurie en mon honneur. Au cours de la journée, la vieille dame n'a pas manqué une occasion pour me parler de Paul, l'objet de son affection exclusive. Tout m'a été dit sur l'enfance de Paul, les rêves étranges qui marquèrent son adolescence, puis qui s'arrêtèrent à ses dix-sept ans, au moment où il fut saisi d'une première crise d'amnésie. Lors du séjour à l'hôpital qui suivit celle-ci, il rencontra un homme étrange, Clarence Rogers, dont Paul m'avoua qu'il était le même individu qui, s'étant présenté à nous comme Devlin, avait tenté de le kidnapper. Après cette rencontre, et l'emprise que cet homme exerça par la

suite sur Paul, celui-ci se montra beaucoup plus renfermé, moins communicatif. Ils partirent en voyage l'un avec l'autre à plusieurs reprises, mais Paul ne put jamais se souvenir des destinations qui furent alors les leurs. Survint une nouvelle crise d'amnésie, suite à laquelle Rodgers disparut. C'est à partir de cette période que Paul commença à manifester son don de communication avec les esprits.

(Cinquième séance) Mardi 18 juillet 2006

Vendredi 31 août 1928, Boston, MA.

J'ai reçu ce matin une lettre de Paul en date du 28 août. Notre relation épistolaire s'est faite plus suivie depuis sa dernière mésaventure – son internement forcé par son ex-agent Herbert Whitefield, que j'ai rapporté plus tôt dans ce journal – et il m'a écrit régulièrement depuis deux mois pour me rendre compte de l'évolution de son état. Sur injonction de sa mère Irène, il voit notamment depuis quelques temps un psychiatre dont le Dr Badstuff m'assure qu'il jouit d'une excellente réputation. Il semble que ses rêves récurrents, en revanche, ne s'estompent pas : sa lettre retranscrit ces quelques bribes, recopiées par sa mère pendant son sommeil, pendant la nuit du 26 au 27 : « Les enfants mourrons, c'est la traînée de la Bête. Boston. »

Intrigué par ces fragments oniriques de mauvais augure – depuis l'affaire de Corbiswood je ne doute plus des talents médiumniques de Paul – j'ai réuni pour le déjeuner le Pr Costing ainsi que le Dr Badstuff et Mr Nose pour que nous en discutions. Nous avons très vite décidé de considérer l'affaire avec sérieux, et d'éplucher la presse bostonienne de la semaine écoulée.

Le *Boston Globe* faisait en effet état dans un entrefilet de la mort d'un enfant survenue dans la nuit du 27 au 28. Il aurait été retrouvé dans une rue de la ville, près de la ligne de tramway. Un journal de bien moindre catégorie, l'*Evening Standard*, mentionnait le nom de la petite victime, un enfant pauvre du nom de Georgie Ainge, dont le corps aurait été retrouvé couvert d'atroces mutilations, ainsi que de morsures. Ce tabloïd ayant une réputation de sensationnalisme des plus sulfureuses, nous prîmes toutes ces informations au conditionnel. Enfin, un quotidien de registre intermédiaire, le *Massachusetts Courier*, mentionnait lui des blessures repoussantes. Un coup de fil à un ami bostonien, ville où j'ai encore de nombreuses relations, ne nous en apprenait pas davantage.

L'affaire était suffisamment sérieuse pour que nous décidassions, toutes affaires cessantes, de prendre le train pour Boston après avoir réservé des chambres au *Charles' Hotel*. Arrivés ce soir peu après vingt heures, nous avons décidé d'emprunter le tramway immédiatement après un rapide dîner à l'hôtel pour avoir un premier aperçu de la scène du crime. C'est au

cours du repas, cependant, que nous apprîmes de la bouche d'un serveur la mort d'un deuxième enfant, Vittorio Cornizzi, dans des conditions similaires, son corps ayant été retrouvé tôt ce matin. Sur le lieu où a été retrouvé le premier corps, deux policiers en faction daignèrent nous indiquer l'endroit exact de la macabre découverte, une place où les dimanches sont dressés les étals de marchands ambulants. Ils nous donnèrent également le nom de l'officier en charge de l'enquête, l'inspecteur Patterson.

Au siège de la criminelle, nous montrâmes à l'inspecteur Paterson, qui accepta de nous recevoir malgré l'heure tardive, la lettre de Paul où, nous semblait-il, il prédisait les drames à venir. L'officier nous écouta d'un air fatigué, avec l'expression du scepticisme le plus naturel en pareille matière. Il nous apprit que, si les corps ne portaient pas trace de griffures, ils manifestaient en revanche celles de morsures, information qu'il ne nous divulgua que sous promesse de ne pas la diffuser à la presse.

Nous en sommes là de notre enquête, et quelque chose me dit qu'elle va s'avérer bien difficile. Déjà un second meurtre, et pas la moindre théorie n'a été avancée par une police très discrète, sur un événement qui ne fait pas encore la première page. Aucun d'entre nous ne peut se prévaloir du moindre contact dans la police ou dans la presse, et il va nous être bien difficile de progresser. Après tout, je ne me suis improvisé détective que bien récemment, et les frayeurs que m'a causées notre difficile résolution de l'affaire de la disparition de Paul – sans compter la grave blessure dont le Pr Costing ne s'est toujours pas pleinement remis – me font douter de notre capacité à pouvoir assister en quoi que ce soit les professionnels de la criminelle... Mais des enfants meurent, je crois aux prémonitions de Paul, et même si cela est vain, je ne peux rester inactif tant qu'il restera le moindre espoir de pouvoir enrayer ce massacre. Si seulement Paul pouvait nous venir en aide : ses talents médiumniques seraient sans doute décisifs. Mais il nous a laissé comprendre à travers sa correspondance récente qu'il est encore beaucoup trop épuisé pour se livrer à l'évocation d'esprits, et nous devons agir par nos propres moyens.

Samedi 1^{er} septembre 1928, Boston, MA.

Au siège du *Boston Globe*, le journaliste en charge du dossier ne nous apprit rien de plus que ce qui était mentionné dans son article. Le corps de Vittorio Cornizzi avait été retrouvé à quelques blocs du premier cadavre, de l'autre côté de Fen Park. Selon le journaliste, le cadavre porterait des marques de morsures, ainsi que d'étranges suctions, élément que la police a enjoint la presse de ne pas les diffuser.

Nous pûmes parler au médecin ayant pratiqué les autopsies grâce à l'intervention du Dr Badstuff. Il nous avoua que les corps avaient été partiellement vidés de leur sang, et que les personnes ayant trouvé les corps y avait trouvé un étrange mucus, lequel avait séché puis disparu le temps de les transporter jusqu'à la morgue. Les corps portaient trace de très troublantes suctions associées à des brûlures, voire une sorte de corrosion. La cause de la mort semblait être l'asphyxie.

En mal de piste, nous tentâmes de retrouver les parents Cornizzi via la population italo-américaine de Boston. Nous trouvâmes, après bien des péripéties, la famille en grand deuil. Elle nous apprit que les enfants avaient l'habitude de jouer quelque part près de la rivière Charles, mais nous ne pûmes en savoir plus.

(Sixième séance) Jeudi 20 juillet 2006

Nous retournâmes à la morgue où le légiste nous dit qu'il n'y avait pas de traces, sur les lieux où les corps avaient été retrouvés, qu'ils aient été trainés d'aucune façon. Il n'y avait pas davantage traces de fracture *ante* ou *post mortem* – les corps n'avaient donc vraisemblablement pas été jetés d'une hauteur.

Nous prîmes le temps de parcourir chaque allée de *Fenway Park*. Nous étudiâmes la statue de Neptune, le kiosque à musique ; discutâmes avec quelques habitués. Rien ne nous rapprochait des prémices d'une théorie sur les meurtres.

Retournant chez les Cornizzi, puis parlant à leurs voisins, nous ne pûmes rien apprendre de significatifs : le petit Vittorio était sorti tard le soir, peut-être près de la rivière, peut-être près du parc, et n'était jamais rentré.

Une nouvelle journée d'investigation stérile, ou quasi. Dieu, faites que notre incompetence ne coûte pas la vie à un nouvel enfant !...

Dimanche 2 septembre 1928, Boston, MA.

Nous nous réveillâmes avec cette nouvelle dramatique diffusée par la presse du matin : un troisième meurtre avait été commis au cours de la nuit, que nous n'avions pu empêcher. Nous apprîmes plus tard qu'il s'agissait du petit Michael Eckert, le fils de l'épicier avec qui nous avions parlé la veille même ! Le corps avait été retrouvé dans le même périmètre, autour de *Van Ness street*. Cela ne pouvait relever de la coïncidence. Grâce à un annuaire téléphonique, nous répertoriâmes les noms des familles vivant dans le périmètre – essentiellement les trois rues, *Van Ness street*, *Boylston street*, *Brookline avenue*. Nous obtînmes la liste suivante, assez brève : Scrouge & Hoover (Assureurs) ; Cornwallis ; Van Cleef ; De Flandre ; Scogins ; Winnipeg ; Eckert (Epicerie) ; Patterson. Pour écarter toute ambiguïté, nous nous assurâmes que ce Patterson n'avait aucun lien de parenté avec l'inspecteur en charge de l'enquête. Puis nous entamâmes la patiente recherche

dans les archives du *Boston Globe* : tout événement passé inhabituel, ou particulièrement violent, qui pouvait avoir impliqué l'une de ces familles pouvait recéler une piste. Après de longues heures, au cours desquelles nous dûmes reculer jusqu'à près de quarante ans en arrière, nous trouvâmes enfin quelque chose qui cadrait avec notre thème de recherche : un article en date du 15 juillet 1891 évoquait le double meurtre survenu dans la maison du Dr Cornwallis. Le Dr Ambrose Cornwallis et sa femme Emilie s'y seraient entretués. La sœur du docteur, Sarah, lui a survécu. Le journaliste formulait l'hypothèse selon laquelle leur premier enfant mort-né quelques mois auparavant pouvait être à l'origine de la tragédie. Le couple fut enterré à l'*All Hearts Cemetery* de Boston.

Désireux d'en savoir davantage sur l'époque, j'appelai différentes personnes du voisinage immédiat des Cornwallis, prétextant, en vue d'un futur roman, des recherches historiques sur la fin du siècle passé à Boston, et en appelant aux souvenirs de personnes ayant connu l'évolution du quartier résidentiel au cours de la période écoulée. J'obtins de Mr. Julian Van Cleef de pouvoir passer le voir dans la journée de demain.

Incapables de rester à l'hôtel pendant la nuit alors qu'une créature, quelle qu'elle soit, menace de tuer encore, nous décidâmes d'emprunter une voiture à l'une de mes connaissances bostoniennes et d'y passer la nuit non loin de la maison Cornwallis. Cette tour qui surplombe le premier étage de ce bâtiment néocolonial mal entretenu ne laisse de nous intriguer. Comme il fallait s'y attendre, la police nous repéra bien vite, et nous dûmes passer quelques heures au poste avant que l'Inspecteur Floyd Patterson n'intervînt pour nous faire libérer.

Demain dès l'ouverture des bureaux du *Globe* nous poursuivrons nos recherches.

Lundi 3 septembre 1928, Boston, MA.

Nos recherches aux archives du journal furent fructueuses : Nous y trouvâmes confirmation dans un article de juillet 1891 du décès d'un enfant mort-né, Jeremy Cornwallis, fils du docteur Cornwallis, et enterré au même caveau de famille. Un autre article, en date du 16 novembre 1891, mentionnait un voleur de sépulture ayant tenté de forcer le caveau des Cornwallis. Bien que la police eût fermement soutenu que le vol était le mobile du délit, le criminel, Joseph Devon, prétendit qu'il avait agi pour essayer de retourner le cadavre du Dr. Cornwallis sur le ventre, prétendant que le Dr. Cornwallis était un sorcier. Nous essayâmes au cours de la journée de retrouver la trace de cet homme, qui eut pu nous en dire beaucoup sur la famille Cornwallis, mais dûmes nous résoudre à conclure qu'il avait sans doute, une fois sa peine de prison purgée, définitivement quitté la ville.

En fin d'après-midi, Mr. Van Cleef me reçut fort courtoisement. Evoquant le Boston du temps jadis en sa

compagnie, j'essayai insensiblement de le faire parler de son voisinage, et notamment des Cornwallis. Il gardait un souvenir vif du Dr. Cornwallis, excentrique polyglotte (il aurait parlé le chinois), collectionneur et historien amateur, auteur de voyages en Europe. Julian Van Cleef, et cela fut un élément fort intrigant de notre conversation, se souvint qu'à l'époque de sa mort, peu après, croyait-il se souvenir, un enfant avait été retrouvé mort dans le voisinage. Enfin, quand nous évoquâmes Sarah Cornwallis, Mr. Van Cleef nous fit pudiquement comprendre que la vieille femme commençait à doucement perdre la tête...

Mardi 4 septembre 1928, Boston, MA.

Les archives du *Globe* mentionnaient en effet cette disparition tragique : le 21 septembre 1891, un enfant mort avait été retrouvé dans la rue, cette fois encore à quelques mètres de la maison Cornwallis.

Le mystère semblait ainsi graviter autour du passé tragique de cette famille. Après en avoir débattu, nous décidâmes que mon laïus sur mes recherches historiques était à présent suffisamment bien rôdé, et que Sarah Cornwallis ne verrait sans doute pas d'inconvénient à nous recevoir mes amis et moi le temps d'une conversation pour évoquer les années de sa jeunesse. Personne ne répondit à la sonnette du porche de la propriété, aussi entrâmes-nous dans la cour intérieure. Celle-ci, couverte d'herbes folles et de ronces, donnait tous les signes de la plus grande négligence. Un puits, comblé depuis longtemps et manifestement hors d'usage, ainsi qu'une réserve effondrée, ne surent accaparer notre attention. Nous cherchâmes des traces de pas récentes dans l'allée et les herbes hautes, en vain. Nous entrâmes dans la maison en négligeant de frapper à la porte, ouverte. La voix fluette d'une vieille dame se fit entendre depuis la maison, demandant qui était là. Nous nous présentâmes conformément au plan prévu. Peu après le début de la conversation, Mr. Nose s'éclipça sans que Miss Cornwallis semblât le remarquer. Nous fîmes de notre mieux pour accaparer son attention, non sans un certain succès, puisqu'elle ne s'inquiéta jamais de l'absence prolongée de notre passe-muraille. Si le Pr. Costing et moi tentâmes quelques questions qui la mirent mal à l'aise – ainsi de l'évocation de la tour, dont elle se refusait à parler – nous essayâmes bien au contraire, de façon générale, de lui complaire autant que possible en lui laissant évoquer la mémoire de feu le Dr. Cornwallis, au sujet duquel son affection sororale semblait intarissable. Elle nous apprit, entre maints détails, qu'Ambrose Cornwallis, grand savant, parlait l'allemand et le latin, mais aussi le grec. La conversation s'écoula sans heurt, et quand Mr. Nose nous rejoignit enfin peu après treize heures, nous la quittâmes dans les meilleurs termes, sans jamais avoir

éveillé sa méfiance. Il faut dire néanmoins que le fort négligé de la maison – la poussière en moutons sous les meubles, l'odeur de moisi, voire de viande avariée, émanant de l'on ne savait où – donnait tous les signes que Sarah Cornwallis devenait sénile.

Nous rentrâmes rapidement au *Charles' Hotel* où Mr. Nose nous raconta par le détail ce qu'il avait vu pendant sa visite.

C'est un amoncellement de carcasses de poulets crus, dans la cuisine, qui dégageait l'odeur infecte que nous sentîmes dans la maison. Accédant par une trappe à une cave, au fond de laquelle se trouvait une porte, qu'il crocheta, Mr. Nose y trouva un grand baquet de porcelaine recouvert d'une substance brunâtre et friable. Remontant vers le premier étage, où il écuma des pièces poussiéreuses et sans intérêt – une chambre vide à la tapisserie déchirée ; une autre, celle de Miss Cornwallis, à peine moins poussiéreuse – il chercha bien vite à accéder à la tour, l'objet de notre fascination. Il réussit à crocheter de nouveau la serrure de la porte du premier étage qui l'en séparait, et gravit l'étroit escalier. Là, il fut frappé de stupeur quelques instants par le crocodile, suspendu dans les airs, dont il réalisa après quelques instants qu'il était empaillé et maintenu au plafond par un jeu de câbles. Des vitraux aux fenêtres diffusaient une lumière colorée et changeante dans le petit bureau. Sur une table, un journal relié de cuir, en latin, attira son attention, ainsi que deux lettres, postées de Roumanie, et rédigées en allemand, qu'il prit également. Enfin, il s'encombra d'une boîte en bois contenant une étrange monture de lunettes aux verres prismatiques et légèrement bombés. Mr. Nose connaissant bien mes capacités de linguistes – dix années passées à la *Boston Latin School* n'auront pas été vaines en la matière ! – il décida de nous rapporter les documents. Nous ne savions certes rien de l'implication de Sarah Cornwallis dans les meurtres, et ce vol pouvait n'être en rien justifié, mais nous étions prêts à toutes les audaces pour entrevoir une solution à cette succession de crimes atroces, et la maison Cornwallis demeurait notre seule piste potentielle.

Les lettres, postées respectivement en 1880 et 1890 depuis Klausenburg, Roumanie, par un certain Baron Hauptman, portaient le texte suivant, que je traduis ici de l'allemand :

Lettres du Baron Hauptman au Dr Cornwallis

(1880) Cher Dr Cornwallis,

Toutes mes félicitations pour votre découverte. Tout ce que vous me dites confirme qu'il s'agit effectivement de l'Enfant. Gloire à Shub-Niggurath ! La prophétie va se réaliser !

Je vous envoie les copies de la généalogie que vous avez demandée. Elle dissipera tout doute que le garçon

soit bien Celui-là. Il porte la marque et les astres sont bien placés.

Longue vie à Yog-Sothoth, Hauptman.

(1890) Cher Dr Cornwallis,

Tout marche selon mes prévisions. Je dois arriver aux États-Unis le 27 mai, pour prendre en charge le jeune Maître Edward. J'espère que vous avez préparé correctement le garçon pour le voyage. Nous ne devons pas rater l'occasion cette fois-ci. Les astres ne laissent pas prévoir d'autre naissance avant au moins un siècle et la Confrérie s'impatiente !

J'ai pris contact avec ses parents et ils comprennent nos intérêts et nos intentions. J'espère qu'il n'y aura pas de réticences de leur part. C'est typiquement « l'homme d'affaires » imprévoyant et sa compagnie est déjà bénéficiaire de sa décision. Ils seront tout à fait contents, je pense.

J'apporterai un cadeau avec moi ; un cadeau de la Confrérie pour vos inestimables services. C'est une paire de lunettes que j'ai fabriquées. Je vous expliquerai leur utilisation correcte lorsque j'arriverai.

Tout cela ne faisait guère sens pour nous à ce moment là. Nous décidâmes de consacrer l'après-midi à en apprendre davantage dans le journal du Dr. Cornwallis, rédigé en latin. Ses mémoires nomment régulièrement une Confrérie secrète datant de l'antiquité, et attendant la naissance de ce que le docteur désigne comme *l'Enfant*. Cette Confrérie aurait pour chef le baron Hauptman, habitant la Transylvanie. Celui que Cornwallis appelle *le jeune maître Edward* aurait vécu chez lui pendant quelques mois de l'année 1890 avant que Hauptman ne vînt le chercher, en mai. Dans la seconde moitié de la même année, en octobre, le docteur mentionne un incident qui aurait impliqué son épouse Emilie, et les étranges lunettes offertes par le baron. Le 3 juillet 1891, le docteur parle de la naissance de son fils, Jeremy, puis de ses tentatives de le maintenir en vie dans un baquet au sous-sol. Le journal s'achève sur les craintes du médecin que sa femme ne recouvre jamais la raison.

Une théorie commença à prendre forme dans nos esprits, que nous dûmes baser à partir d'une chronologie précise des événements, que je reproduis ici :

1880 – le Dr Cornwallis a trouvé l'Enfant. Il en fait part au baron Hauptman qui lui répond dans une lettre de félicitations postée de Transylvanie.

1890 – au cours de l'année, le jeune Maître Edward vient vivre auprès de Cornwallis afin que se dernier le prépare à la venue du baron Hauptman, que celui-ci annonce par lettre.

27 mai : le baron Hauptman débarque à Boston.

23 octobre : accident impliquant Emilie et les lunettes, cadeau du baron.

1891 – 3 juillet : naissance de Jérémy, neuf mois après l'incident. On fait croire à la presse qu'il est mort-né, alors que le Dr. essaie de le maintenir en vie dans un baquet au sous-sol. Emilie perd irrémédiablement la raison.

15 septembre : meurtre mutuel des époux Cornwallis.

21 septembre : article du *Boston Globe* mentionnant la mort d'un enfant retrouvé tout près de la maison, à l'instar des meurtres actuels.

16 novembre : article du *Boston Globe* faisant état de la tentative de violation de sépulture sur le caveau de la famille Cornwallis. L'inculpé, accusant Cornwallis de sorcellerie, prétendit vouloir retourner face contre terre le corps du docteur.

1928 – nuit du 27 au 28 août : meurtre de Georgie Ainge

nuit du 30 au 31 août : meurtre de Vittorio Cornizzi

nuit du 1^{er} au 2 septembre : meurtre de Michael Eckert au cours d'une livraison pour son père, dont on sait que Sarah Cornwallis était l'une de ses clientes, son nom apparaissant sur la liste des personnes à livrer ce même soir.

(Septième séance) Vendredi 21 juillet 2006

Nous tîmes alors conciliabule pendant le dîner au *Charles' Hotel*. La théorie que nous échafaudâmes en commun pour expliquer ces différents événements était celle-ci : en octobre 1880, Emilie Cornwallis, après avoir regardé à travers les lunettes du baron Hauptman – ce qu'elle n'aurait jamais dû faire sans de très singulières précautions dont nous n'avions pas idée – se retrouve enceinte d'un rejeton dont elle accouchera en juillet 1891, neuf mois après. Était-elle déjà enceinte du Dr. Cornwallis, ou fut-elle engrossée lors de l'expérience qu'elle vécut après avoir chaussé les lunettes ? Nul ne saurait le dire désormais, mais une chose semblait s'imposer pour nous : Jeremy ne fut jamais enterré dans le caveau familial de *All Hearts Saints*. Il fut maintenu en vie pendant près de quarante ans par sa tante Sarah, incapable de renier son neveu malgré son caractère monstrueux. Quelle était la nature des malformations de Jeremy, nous n'en savions rien, sinon qu'elles impliquaient qu'il fût obligé de se nourrir de chair crue, ou de sang frais, laissant alors sur les cadavres de ses victimes d'étranges traces de succion à la plaie corrodée. Sarah, hormis lors de la durée de sa brève hospitalisation consécutive au meurtre mutuel des époux Cornwallis, durée au cours de laquelle Jeremy eut à se nourrir par lui-

même, en tuant et vidant de son sang un enfant passant à proximité de la maison, le maintint en vie en le nourrissant de poulets crus. Sa sénilité récente, mentionnée par Julian Van Cleef, et confirmée par l'abandon et le négligé dont semblait souffrir l'intérieur de la maison Cornwallis, lui avait fait négliger depuis quelques jours de nourrir Jeremy, pour le malheur des trois enfants morts retrouvés au cours de la semaine passée autour de la maison : tiraillé par la fin, il n'avait trouvé d'autre recours que de se procurer par ses propres moyens – le meurtre d'enfants sans défense – de quoi s'alimenter.

Nous décidâmes de retourner à la maison Cornwallis et de confronter Sarah à notre théorie, dont nous étions confiants, malgré son extravagance, qu'elle s'approchait assez précisément de la terrible réalité. Nous achetâmes auparavant un poulet cru, que le Dr. Badstuff fourra d'un cocktail sédatif puissant : nous n'avions pas d'autre but que d'attirer Jeremy, de l'endormir si cela était possible, mais aussi, si cela s'avérait nécessaire, d'utiliser la force pour l'empêcher de nuire à nouveau. Le Pr. Costing vérifia son .45, je me pourvus de ma canne, le Dr. Badstuff aiguisa ses scalpels, et prépara quelques seringues hypodermiques sédatives, dont une qu'il dosa pour endormir une vieille femme fluette comme l'était Miss Cornwallis. Nous espérions qu'elle nous dirait où se trouvait Jeremy, malgré les stigmates de la sénilité, dans quelque dernier sursaut de lucidité, mais nous étions prêts à la neutraliser, pour le salut des enfants de Boston, si elle tentait d'une quelconque façon de s'interposer.

Miss Cornwallis nous reçut de nouveau quand nous nous présentâmes vers vingt heures à sa porte, malgré ses réticences à retarder l'heure de son coucher en nous accueillant. Nous nous installâmes dans le salon qui commençait à nous devenir familier, le Pr. Costing et le Dr. Badstuff l'encadrant. Alors que, situé en face d'elle, je commençai à évoquer Jeremy, dont je lui avouai que nous savions qu'elle l'avait caché et nourri pendant toutes ces années, elle éclata en sanglots, confessant de manière pathétique entre ses larmes : « Mais il fallait bien nourrir le petit ! » Alors que le Dr. Badstuff tentait, en spécialiste, de la reconforter, ses sanglots cessèrent brusquement, pour laisser place à un mutisme et une fixité que l'aliéniste identifia comme un état catatonique. Il lui administra alors l'injection sédatrice, car rien ne pouvait dire quand elle sortirait de cette prostration, et nous désirions ne pas être entravés dans notre fouille minutieuse de la maison.

Une sonde des murs de la cave ne révéla rien. Nous étions convaincus pourtant que Jeremy,

maintenu en vie par son père à sa naissance dans un baquet – dont le Dr. Badstuff, examinant le dépôt brunâtre qui le recouvrait, nous indiqua qu'il montrait les traces d'algues – devait se cacher dans quelque recoin obscur et humide du sous-sol. Nous retournâmes au puits : il était comblé de gravats, recouvert de ronces, et rien ne permettait de penser que quiconque l'avait utilisé depuis des lustres. Cependant, une attention accrue nous fit découvrir sur son rebord un os de poulet. Nous décidâmes d'essayer de le déblayer, mais après un quart d'heure d'effort, la tâche nous sembla impossible : il eut fallu des jours, et un outillage dont nous ne disposions pas, pour le dégager complètement. Nous décidâmes d'appâter Jeremy grâce à notre leurre gallinacé – le Pr. Costing employa pour le désigner l'expression imagée de *Jack O'Chicken* – attaché à une corde, et placé en équilibre sur la margelle du puits. Après de longues minutes d'attente, nous réalisâmes que Jeremy ne sortirait sans doute pas à la lumière du jour. Il était 21h30, et nous décidâmes de fouiller plus avant la maison avant que la nuit ne fût complètement tombée. Notre crainte était d'avoir à fuir dès l'arrivée de la police si les choses tournaient mal – nous avions d'ailleurs attaché une corde au sommet du mur d'enceinte, et garé notre voiture du côté opposé de la porte principale – sans avoir pu en trouver davantage sur le Dr. Cornwallis. Nous étions en effet étonnés qu'un homme avec une telle réputation de sorcier n'eût pas tenu à sa disposition une bibliothèque plus imposante que celle, très modeste, que Mr. Nose nous avait décrite. Mais notre recherche fut vaine, et les rares livres présents dans la tour, relevant de la médecine ou de l'alchimie, ne présentaient pas d'intérêt particulier.

Peu après la tombée de la nuit, nous essayâmes de fouiller les décombres de la remise, négligée jusque là. A notre grande surprise, nous y trouvâmes une trappe que nous déverrouillâmes grâce à la pelle à charbon. J'ouvris très prudemment la voie en descendant, marche à marche, l'escalier que nous révélâmes alors, jusqu'à une petite pièce carrée. Les bords qui s'y trouvaient sur des rayonnages attisèrent tout d'abord notre curiosité, avant que le Dr. Badstuff ne les identifiait comme de simples conserves de plantes.

Alors que nous remontions – j'ouvrai toujours le chemin – je fus saisi par une sorte de pseudopode blanchâtre et gluant, à l'extrémité duquel se trouvait, horreur atroce, une espèce de bouche humaine dont je sentis immédiatement qu'elle me suçait les sangs, m'occasionnant une vive sensation de brûlure. Je fus happé vers le jardin, et vis alors la forme répugnante de ce dont nous

comprîmes tous les trois qu'il s'agissait enfin de Jeremy. C'était une masse gélatineuse à la couleur malade, de laquelle émergeaient des tentacules pourvus de bouches humaines, et surmontée, comble de l'abomination, d'une parodie de visage poupin et geignard. Cette chose semblait comme sourdre du puits vers son sommet. Si le Pr. Costing – « *Ça suinte !* » s'exclama-t-il – et moi-même sûmes raison garder, le Dr. Badstuff fut pris de panique et prit ses jambes à son cou, parvenant à se cacher dans la maison. Je tentai tant bien que mal de me dégager du membre gluant, tantôt essayant de m'en libérer, tantôt donnant un coup de canne, mais l'étreinte de cessait pas, et je sentais mes forces s'affaiblir. Fort heureusement, le Pr. Costing fit feu plusieurs fois sur la chose, et même si ses balles semblaient s'enfoncer de façon répugnante dans les chairs molles, il s'échappait des orifices d'impact un liquide immonde qui nous laissait accroire que la chose en souffrait. Alors que je m'apprêtais à rendre les armes, une dernière balle, fichée entre les deux yeux du visage brailleur, fit s'effondrer la créature en une masse flasque et pâle, dont la poigne corrosive se relâcha immédiatement.

La police, dont les agents rôdaient depuis plusieurs nuits déjà dans le secteur, arriva sur ces entrefaites, et nous fûmes tous trois conduits au *General Hospital* de Boston, où mes blessures furent rapidement soignées. Le Dr. Badstuff reprit ses esprits bien vite, mais je crains qu'il ne garde de cette répugnante confrontation un très vif sentiment de malaise à l'égard des enfants. Sa réaction tout à l'heure quand, alors que l'on nous menait à travers le hall de l'hôpital sur des civières, les pleurs d'un nourrisson, provenant de la maternité, semblèrent provoquer chez lui un accès de panique, m'incline en tout cas à le craindre. Je garderai sans doute les marques de corrosion comme autant de cuisants souvenirs de cette rencontre avec la chose qu'était devenu Jeremy, mais la satisfaction d'avoir mis un terme à cette série de meurtres est un grand réconfort ; et même si la douleur de ma peau irrémédiablement brûlée me maintient à présent éveillé en pleine nuit, elle m'offre d'achever le récit de la façon dont nous mîmes fin aux crimes de *Fenway Park*.

Mardi 11 septembre 1928, Boston, MA.

Après quelques jours de convalescence, nous avons décidé de profiter de notre présence à Boston pour profiter de la bibliothèque de Harvard. Les titres universitaires du Pr. Costing et les miens ont fait office de sésame, et nous avons passé la journée courbés sur des volumes d'histoire de l'ésotérisme et de la Transylvanie. Si nous n'avons rien appris sur la mystérieuse Confrérie évoquée dans les lettres du baron Hauptman ou le

journal du Dr. Cornwallis, il n'en est pas de même de la lignée du nobliaux transylvanien, que nous avons pu remonter fort loin, en collectant par la même occasion de bien inquiétantes informations.

Le château Hauptman est situé en altitude, dans les montagnes, près de Klausenburg, au nord-est de la Montelnimare, dominant un col situé à 1800 m d'altitude, et protégeant le minuscule village de Drosvona.)

Il semble qu'il ait été construit en 1242 par le 1^{er} baron Hauptman, après qu'il eût chassé les mongols de la région.

Plus tard, il fut découvert que ce Hauptman était un descendant d'un membre de l'ordre des chevaliers teutoniques expulsé pour hérésie.

En 1348, Louis Le Grand de Hongrie envoya une patrouille pour enquêter sur les « irrégularités » de la baronnie. La patrouille fut perdue, victime des bandits.

En 1389, le château Hauptman fut assiégé par l'armée turque. Au quatrième matin du siège, le commandant de l'armée et son scribe furent retrouvés dans leur tente vidés de leur sang. L'armée leva immédiatement le camp, abandonnant le siège.

En 1628, les villageois de Drosvona, dirigé par un moine local, prirent le château d'assaut, et en chassèrent le baron.

Enfin en 1792, l'Autriche prit la région aux turcs. Un descendant du baron revendiqua alors le château, souhait qui lui fut exaucé.

Tout cela laisse augurer de la présence de vampires au château Hauptman. Nous ne serions pas même étonnés, après ce que nous avons vu à la maison Cornwallis, que la longue lignée des Hauptman ne soit à la vérité qu'un seul et même homme ayant changé d'identité à chaque génération. Le caveau des Cornwallis n'a-t-il pas été profané par quelqu'un accusant le docteur de sorcellerie, et qui cherchait à le tourner sur le ventre pour l'empêcher de renaître à la vie ? Hauptman et le docteur se réclamant d'une même confrérie, tout est possible, même le plus étrange, et si beaucoup nous étonne encore, nous n'écartons désormais plus aucune des théories les plus improbables.

J'ai repris ce soir la lecture de Bram Stoker, dont j'avais toujours cru qu'il n'était qu'un amuseur ayant fait son miel des histoires de vampires très appréciées à l'époque victorienne, et dont il avait contribué à pérenniser durablement le mythe. Le Pr. Costing a pris la décision de se faire mouler des balles en argent au calibre de son .45. Le Dr. Badstuff va s'offrir un jeu de scalpels du même métal, et je crois que je vais moi aussi céder à leur fantaisie, en demandant à ce que l'on enchâsse à l'extrémité de ma canne une plaque elle aussi en argent. Le Pr. Costing a également eu l'idée que je fende l'extrémité de ma canne d'une petite croix, idée assez séduisante, et à laquelle je céderai sans doute. J'avoue que toutes ces superstitions choquent le protestant en moi, et que m'encombrer d'un crucifix en

bandoulière me semble d'une bondieuserie à peine digne du catholicisme le plus vulgaire, mais enfin Jonathan Harper était aussi, lui l'anglican, pétri de scrupules qui lui coûtèrent bien cher.

Mercredi 12 septembre 1928, Boston, MA.

Aujourd'hui, le Pr. Costing a pris le risque d'essayer les lunettes prismatiques du baron Hauptman. Nous envisageons de plus en plus sérieusement de partir pour l'Europe et la Roumanie pour en apprendre davantage sur cette inquiétante Confrérie, mais nous aimerions en savoir autant que possible avant de nous lancer – et j'utilise là une expression dont j'aimerais qu'elle conservât son caractère métaphorique, car je crains qu'elle ne s'avère d'une terrifiante littéralité – *dans la gueule du loup*. Le rejeton d'Emilie Cornwallis était un puissant motif d'inquiétude dont l'origine semble associée à l'utilisation des lunettes, mais enfin la curiosité fut la plus forte, et nous jouissions de ce confort relatif que le Dr. Badstuff était là pour encadrer l'expérience.

Benjamin chaussa donc la monture, et commença à nous décrire la vision d'un monde étrange, aux reflets bleus et mauves, et à la géométrie non-euclidienne. Mais bien vite il cessa de narrer ses visions, et nous ne pûmes que nous inquiéter en silence. Au bout de quelques minutes, une épouvantable lacération lui balafra le torse, et nous nous précipitâmes pour retirer la monture. Il nous dit avoir vu, à l'horizon de son univers extraordinaire, un étrange éclair mauve duquel jaillit une araignée qui, d'abord d'aspect minuscule, lui sembla de plus en plus grosse alors qu'elle approchait, jusqu'à ce qu'elle lui semblât mesurer plus de deux mètres de haut. Il la regardait avancer vers lui, sans pouvoir rien faire, fasciné et impuissant. L'araignée avait un masque d'expression presque humaine, et glissait d'arrière en avant sur ses pattes. Elle le lacéra de l'un de ses longs appendices tranchants sans qu'il eût trouvé la force de réagir, et après le récit qu'il nous en fit, nous nous félicitâmes d'avoir interrompu l'expérience si vite.

Nous avons décidé d'acheter une pleine provision de pieux en bois et d'eau bénite, ainsi que de petits miroirs en argent portatifs. Le voyage jusqu'en Roumanie semble se décider, bien que nous envisagions de le précéder d'un arrêt dans une ou plusieurs grandes bibliothèques européenne, Londres, Paris, Berlin, Heidelberg, Bucarest, ou Vienne ayant été évoquées, avec une préférence pour cette dernière, la plus susceptible de regorger d'archives spécifiques sur la Transylvanie et le

château Hauptman, la province ayant navigué au cours des siècles au sein de l'empire austro-hongrois.

(Huitième séance) Vendredi 28 juillet 2006

Vendredi 14 septembre 1928, New-York, NY.

Nous nous sommes décidés à partir en Roumanie une fois que nous aurons pleinement récupéré de notre précédente aventure. Cependant, nous tenons à baliser le terrain sur lequel nous nous risquons : j'ai envoyé aujourd'hui des lettres, rédigées en anglais et allemand, à quelques une des grandes bibliothèques européennes susceptibles d'abriter des informations complémentaires à celles, très parcellaires, que nous avons trouvées à la bibliothèque d'Harvard. Après concertation avec le professeur Costing, nous avons opté pour les choix suivants, auprès de qui, en plus d'une information générale sur le château Hauptman au cours des siècles, nous avons demandé, moyennant rémunération, un éclairage sur certains points spécifiques : à l'*Österreichische Nationalbibliothek*, Vienne, des renseignements sur la période de la fin du XVIIIème siècle, celle de la prise de la Transylvanie aux turcs, suite à quoi un descendant du baron aurait réclamé ses titres sur le château ; à l'*Országos Széchényi Könyvtár* (la bibliothèque nationale de Budapest), sur la nature des irrégularités commises par la baronnie sous Louis le Grand de Hongrie ; à la *Biblioteca Națională a României*, Bucarest, tout renseignement sur la lignée Hauptman ; et enfin à la Bibliothèque du Musée Topkapi, Constantinople, tout ce qui pouvait avoir trait au très troublant épisode du commandant de l'armée turque et de son scribe retrouvés vidés de leur sang peu après le siège du château.

Je m'avoue bien sceptique quant à nos chances d'obtenir la moindre information de valeur par ce biais-ci, mais cela mérite néanmoins d'être tenté.

Lundi 24 décembre 1928, New-York, NY.

Reçu ce matin une réponse de Vienne. Elle ne fait hélas que paraphraser nos trouvailles à la bibliothèque de Harvard.

Le Pr. Costing a obtenu un semestre sabbatique pour partir en Europe aux frais de l'université Columbia. Il me confiait aujourd'hui qu'il prétextait de travailler sur une prétendue influence égyptienne sur l'architecture d'Europe centrale, thématique dont je me demande comment il va pouvoir l'étayer très longtemps auprès du conseil scientifique de l'université...

Quant à moi, mon éditeur me relance pour que je lui fasse parvenir un premier chapitre, ou une ébauche de mon futur projet. J'ai invoqué l'excuse de

vouloir à nouveau changer de registre et m'essayer au roman noir, genre naissant et jusqu'à présent dépourvu, à tort me semble-t-il, de toute considération littéraire. L'autre jour, je rencontrais dans une librairie spécialisée dans la vente de *Pulps* un jeune auteur amateur, Samuel Hammett je crois, qui me faisait part de ses idées très intéressantes sur le sujet. Quoi qu'il en soit, j'ai expliqué mes blessures récentes par mon exposition au danger, risque inhérent à toute entreprise de détective amateur, et l'argument, s'il ne semble pas avoir convaincu J.J., m'a permis à tout le moins d'obtenir un sursis. Pour le coup, le prétexte d'un *Grand Tour* européen, beaucoup plus ancré dans la tradition littéraire, a fait taire toutes ses inquiétudes : je vais me ressourcer au berceau de la civilisation, et nul doute que j'en rapporterai un chef-d'œuvre !...

Jeudi 27 décembre 1928, New-York, NY

Reçu réponse de Bucarest. A l'instar de la précédente, le curateur nous renvoie les références bibliographiques que nous connaissions déjà. Budapest et Constantinople m'on retourné mes plis sans avoir pris la peine d'y répondre. Bah, la chose valait d'être tentée. Le Pr. Costing et moi ne parlons plus que du départ, arrêté pour le 9 janvier. Nous avons fait un tour d'horizon, que nous espérons exhaustif, de ce que nous emmènerons en Europe. J'ai notamment acheté un ensemble de guides touristiques et de lexiques dans un florilège de langues parlées en Roumanie (slovaque, tchèque, moldave, hongrois).

Nous avons essayé de mettre sur pied, sinon un ordre de bataille, du moins une stratégie minimale pour savoir comment aborder le château Hauptman. Nous en revenons toujours au même point que le baron, s'il est bien toujours celui des lettres au Dr. Cornwallis, est l'auteur de lunettes terrifiantes à l'origine de la tragédie de Boston. Il doit s'expliquer sur ce point, et nous seuls sommes à même de lui en demander raison, grâce à ce que nous savons. En outre, les desseins de la Confrérie, à la destinée de laquelle la lignée des Hauptman semble présider, semblent troubles, et nous tenons à ce que lumière soit faite sur cet autre point.

Lundi 9 janvier 1929, quelque part au large de la baie de l'Hudson, Atlantique.

Nous avons embarqué ce matin le Pr. Costing et moi, pleins d'un mélange de fébrilité enthousiaste et d'inquiétude. Le service à bord de l'*Eternal Rest* est impeccable, et la cabine dans laquelle j'écris est spacieuse, et me permet de voir à travers ses hublots l'océan superbe.

Samedi 2 février 1929, Brest, France.

J'ai été bien malade pendant toute la seconde partie de notre traversée. Nous avons essayé plusieurs

grains violents ces derniers jours, la mer était fréquemment démontée, et il me tardait de mettre enfin le pied sur la terre ferme. Avons réservé nos places sur le *Arlberg-Orient-Express* jusqu'à Cluj (Klausenburg).

Plus tard, Paris, France.

Avons réservé une chambre au *Majestic*. Après réflexion, il nous a semblé que la *Bibliothèque Nationale* pouvait être une opportunité de recherches à saisir. Nous ne sommes pas à un jour près, ce n'est pas comme si le baron Hauptman nous attendait.

Ce soir, sortie récréative en compagnie du Pr. Costing. Les parisiennes savent se montrer très accueillantes. Le concierge nous a conseillé la franchise d'un établissement d'un nouveau genre, que nous nous sommes empressé d'essayer. Ce jeune acteur de boulevard, à l'origine du concept, a trouvé un filon qui ne semble pas prêt de s'épuiser. Les désagréments de notre voyage en mer sont oubliés, et la Transylvanie est à des milliers de kilomètres.

Lundi 4 février 1929, Paris, France.

Nos recherches à la *Bibliothèque Nationale* se sont avérées vaines. Malgré l'aide d'un traducteur recruté sur place, et la complaisance du bibliothécaire à nos accorder l'accès à la *Salle de Travail des Imprimés*, forts il est vrai de nos titres universitaires, aucune référence nouvelle par rapport au petit noyau de livres déjà connus traitant de Drosvona et du château Hauptman n'a pu être trouvée.

Partons demain pour Zurich, puis Vienne, via Belfort et Bâle. Dernière soirée dans les salons de Mr. Prévautel, que nous regretterons amèrement, mais dont on nous assure que la franchise a fait florès jusqu'à Constantinople.

Mardi 5 février 1929, Zurich, Suisse.

Voyage sans incident à travers la reposante Suisse. A relever toutefois un douanier étonnamment suspicieux à notre égard à la frontière, mais qui, passé sa frénésie de fouille et de questions venimeuses, n'a pas donné suite. Je ne laisse de m'étonner que la douceur helvète ait pu entretenir de telles aigreurs chez autrui...

Jeudi 7 février 1929, Klausenburg, Roumanie.

Arrivés à 20h30 dans la triste ville de Klausenburg. Descendus à l'*Aigle Impérial*. Nous sommes renseignés pour la suite de notre voyage : il semble que personne ici ne sache précisément où se trouve Drosvona, mais grâce aux références précises que nous avons notées, nous avons pu la situer en direction de Miklös, à l'est de Cluj.

Vendredi 8 février 1929, Miklös, Roumanie.

Pris un interminable tortillard à travers les paysages vallonnés des Carpates, naissant ici. Sommes résolus à aller voir demain l'hôtel de ville en quête d'informations supplémentaires sur Drosvona. Si l'allemand nous a permis de communiquer jusque là, la nécessité d'un interprète se fait de plus en plus sentir, et nous ne parviendrons à rien si nous voulons fouiller des archives sans cette aide indispensable. Nous l'avons peut-être trouvée en la personne d'un ancien officier de cavalerie de l'armée roumaine, un dénommé Mircea Speșes.

Samedi 9 février 1929, Miklös, Roumanie.

Recherches vaines dans les médiocres archives municipales. Avons réservé trois places dans une charrette à cheval pour Drosvona, départ demain matin. S'en est définitivement fini des voyages de luxe et des espaces de détente *designés* par de grands comédiens français...

Dimanche 10 février 1929, Drosvona, Roumanie.

Cinq heures d'un voyage éreintant dans l'espace confiné de la charrette du vieux Sergeï, espace partagé par toute la basse-cour du paysan, bien brave par ailleurs. Enfin arrivé à Drosvona, surplombé par son château croulant, impossible à manquer. Eglise romane, et unique auberge où l'on nous a servi une soupe ravigotante. Le tenancier, Dröbne, nous a appris qu'un jeune hongrois, un dénommé Ion Kopesh, nous a précédés ici, qui se livre lui aussi à des recherches. Première rencontre avec les hommes du baron, un trio patibulaire et taiseux, mené par un certain Lazlő, le fusil en bandoulière, qui n'a pas même daigné répondre à notre invitation à se joindre à nous pour boire un verre de l'alcool local. A leur apparition, Dröbne a brusquement changé d'attitude, se fermant comme une huitre, et se signant vivement et de façon répétée. Cela ne laisse de nous inquiéter, d'autant qu'il ne veut rien nous dire de plus, et que nous n'avions pas besoin de cette manifestation de superstition pour que notre imagination aille bon train.

Passé l'après-midi dans les archives de l'église, auxquelles le Père Ilie nous a gracieusement accordé l'accès. Cette fois, notre persévérance a été payée de retour. Mircea, le Pr. Costing et moi-même avons fait de très intéressantes trouvailles. Nous fûmes dans un premier temps déçu de constater que ces archives, protégées par la crypte de l'église, ne remontaient pas au-delà du XVIème siècle, contrairement à ce que sa façade romane nous laissait espérer. Mais la région a été l'objet d'un tel va-et-vient de peuples et d'influences religieuses successives qu'il ne fallait pas s'en étonner davantage.

Tout d'abord, le journal du curé de la paroisse – et non du moine, comme cela était mentionné, manifestement de façon erronée, dans les ouvrages de langue anglaise traitant de la chose – ayant présidé à l'assaut du château Hauptman en 1628 : il y mentionne que le baron avait enlevé une fille du village, puis l'avait retenue prisonnière, avant de jeter son corps inerte, horriblement mutilé, depuis les murs du château. A l'intérieur du journal se trouvait également un parchemin, scellé, manifestement contemporain de la rédaction du journal. Nous décidâmes d'en révéler l'existence au Père Ilie, comme gage de notre bonne foi à respecter notre parole de ne rien détériorer, ni de ne rien modifier sans son consentement.

Nous trouvâmes également, parmi les papiers les plus anciens disponibles, une mention de l'excommunication du baron Hauptman par l'Eglise d'Orient en 1546. Les Hauptman étaient-ils de confession orthodoxe, expliquant que l'actuel baron ne se rendit pas à la messe du Père Ilie ?

Nous convainquîmes facilement celui-ci de décacheter le sceau du parchemin, après l'avoir mis dans la confiance de nos craintes sur la nature du baron et celle des abominations dont nous soupçonnions déjà qu'elles ne se tapissent au fond de son château. Voici une traduction du texte roumain telle que le Père Ilie nous la donna alors qu'il découvrait avec nous le manuscrit :

« Moi, Jan Savechick, humble prêtre du village de Drosvona, en l'an de grâce 1632, j'écris ce testament en raison des événements concernant les agissements des gens de Drosvona contre le baron Hauptman. Ce témoignage diffère de celui donné aux Légats de l'Eglise qui furent envoyés pour enquêter sur les agissements des villageois, et il constitue la véritable version des faits. Je le rédige secrètement, et lorsqu'il sera terminé, je le scellerai avec un cachet de cire portant un symbole païen afin de le protéger contre ceux qui voudraient l'utiliser pour leur propre dessein ou pour prévenir un autre qui voudraient s'élever contre ces forces.

En l'an de grâce 1627, un livre appartenant au baron Hauptman vint à entrer en ma possession. C'était un grand tome écrit en grec. Son titre ne doit pas être répété ici. Il faisait référence à des choses blasphématoires sous la forme de divagations incohérentes d'un poète païen qui aurait écrit l'original, et proposait au lecteur des protections contre les diables et les démons.

Lorsqu'en 1628, une jeune fille du village fut enlevée par le baron et tuée par la suite, son corps ayant été jeté du haut des murs du château, son père, fou de rage, frappa la porte du château avec ses poings et hurla sa haine pour le baron. Ce fut alors que le baron apparut sur les remparts au dessus de la porte du château, visible depuis le village et qu'il tua le pauvre paysan, rien qu'avec son regard diabolique. Son corps resta devant le château pendant deux jours avant que quelqu'un n'osât s'approcher pour l'emmener.

Ce fut alors que je lus le livre maudit, me rendant compte néanmoins que je mettais mon âme en péril. Ce qui était dit dans ces

pages m'a blessé jusqu'au plus profond de ma foi et je sens encore des mains froides et sombres qui étreignent mon cœur.

Le livre parlait d'êtres monstrueux qui vivent dans un autre lieu que le nôtre et d'après les notes écrites dans la marge de la main du baron, je sus qu'il adorait ces êtres comme des dieux et en particulier l'un d'eux qui vivait sous le château dans un puits nauséabond. Le livre enseignait aussi comment faire un signe que ces dieux ne pouvaient supporter et qu'ils fuyaient. Armant les villageois de crucifix de l'église, je les menai contre le baron diabolique.

Nous abattîmes les portes et envahîmes le château, à la recherche du baron. Un petit groupe d'hommes trouvèrent l'entrée des catacombes et pénétrèrent courageusement dans les sombres tunnels. Je les suivais à distance et j'entendais leurs cris devant moi. Je pressais le pas, portant le symbole païen et le livre maudit et, tournant un coin, je vis un diable, un démon qui ne pouvait exister. Je hurlais en le voyant dévorer les villageois, les mains crispées sur les crucifix. À l'aide de torches et de mousquets, nous l'obligeâmes à se retirer dans son puits puant, et je fixai alors le symbole païen sur une grosse pierre qui nous servit à boucher l'orifice. Nous ne trouvâmes pas le baron bien que tous ses exécrables serviteurs eussent été mis à mort, puis nous abattîmes l'une des grandes tours et laissâmes le château à l'abandon.

Je n'ai jamais parlé des choses que je vis sous le château et on admit que les hommes perdus étaient tombés par inadvertance dans le puits puant situé dans les profondeurs du château. Aucun homme n'osa s'approcher de ce gouffre. Je crains d'avoir risqué la damnation éternelle pour mes actes, mais je dois les coucher par écrit pour purifier au moins mes pensées si je ne peux purifier mon âme.

Jan Savechik »

Nous discutâmes avec le Père Ilie de ses souvenirs du baron Hauptman à l'époque où il était revenu d'un long voyage en compagnie d'un jeune garçon que nous pensions être Edward, l'Enfant repéré par le Dr. Cornwallis comme porteur des signes attendus par la Confrérie. Le Père nous dit que le garçonnet était resté quelques temps au château, puis était parti pendant plusieurs mois en compagnie du baron, qui était revenu seul de ce voyage. Le Père Ilie, malgré les ans, semble posséder une grande sagacité, et il serait sans doute un soutien précieux si nous nous retrouvions en mauvaise posture face au baron et avions besoin d'alliés dans la place.

Ce soir, avons rencontré Ion Kopesh. Il est resté très évasif sur la nature de ses recherches, tout comme nous d'ailleurs. Nous nous sommes sans doute donné les uns à l'autre la même impression de dissimuler quelque obscur secret, mais nous sommes bien incapables de dire ce que cela peut être quant au jeune hongrois.

Les hommes du baron sont de plus en plus présents, et malpolis. Ce soir, excédé de les voir nous fixer aussi impudemment, j'ai demandé au dénommé Lazlö de bien vouloir cesser, ce à quoi il m'a répondu par un regard narquois et un crachat dégoutant. Ces comportements sont inqualifiables, et j'en demanderai raison au baron à un moment ou à un autre. Je ne sais

ce qui m'a retenu de souffleter cet individu en public – son fusil de chasse, peut-être, ou son grand couteau, ou encore la tête hirsute de laquelle il me dépasse quand nous sommes debout face à face...

Lundi 11 février 1929, Drosvona, Roumanie.

Avons passé notre journée en vaines recherches supplémentaires dans la crypte de l'Eglise. Le Pr. Costing, je le vois bien, voudrais pouvoir mettre son grec en valeur, mais le grand volume de démonologie évoqué par Jan Savechik est introuvable. Comment se l'est-il procuré d'ailleurs ? Je doute que le baron d'alors – mais est-il bien différent de celui d'aujourd'hui ? – ait égaré un tel ouvrage. Savechik l'aurait-il volé au château ? Et dans ce cas, comment ne pas imaginer qu'il ait pu y accéder par quelque souterrain secret ? Cela ne pourrait-il pas être l'un des motifs de recherches de notre jeune ami hongrois?... Nous sommes bien perplexes quant à la suite à donner à notre présence ici... Demain nous essaierons d'en savoir plus sur Kopesh, dussions-nous nous introduire dans sa chambre. De toute façon, nous avons déjà fait un trait sur quelques uns de nos scrupules : le Pr. Costing a gardé sur lui le testament de Savechik, malgré les promesses faites au bon Père Ilie, car le sceau païen qui s'y trouve nous semblait trop complexe pour que nous prissions le risque de commettre une erreur en le reproduisant. Le Père Ilie nous a également parlé de bohémiens arrivés dans la ville, qui pourraient avoir été reçus au château par le passé...

Mardi 12 février 1929, Drosvona, Roumanie.

Nous nous sommes levés tôt ce matin pour nous rendre à la messe du Père Ilie. Ion a quitté l'auberge peu avant nous, et dans la mesure où la neige fraîche gardait trace de ses pas, nous avons pensé que, si nous voulions le suivre, autant valait le laisser prendre de l'avance et le suivre de loin : cela nous donnait le temps de fouiller sa chambre. Fort heureusement aucun de nous n'est catholique, et nous ne sommes pas allés à confesse ce matin, car j'aurais eu la conscience d'autant plus lourde d'entrer dans cette pièce par effraction immédiatement après...

Mircea, quoiqu'avec réticence, consentit à essayer de crocheter la porte, ce à quoi il parvint assez facilement. Dans la chambre, les seuls éléments d'intérêt – nous ne trouvâmes hélas pas de carnet de notes, qu'il doit précieusement garder sur lui – étaient deux lettres manifestement rédigées en alphabet cyrillique. Mircea, pratiquant le russe, les traduisit sans peine. Un premier élément intrigant était le nom du destinataire, Sergeï Rosalevitch, et non Ion Kopesh, comme le jeune homme nous l'avait dit la veille. Les

lettres, brèves, provenant manifestement d'une cellule spéciale du parti communiste, le pressaient de récolter rapidement des informations, d'une nature qui n'était pas mentionnée. En quoi la Russie peut-elle s'intéresser à Hauptman ? Car comment croire que son attention se puisse porter en une quelconque façon sur la région, d'un intérêt géopolitique à peu près nul ?...

Nous essayâmes ensuite de suivre les traces d'Ion/Sergeï, lesquelles se dirigeaient dans un premier temps vers le château pour quitter ensuite le chemin et s'enfoncer dans la forêt, mais la présence des deux sbires du baron constamment à nos basques nous interdisait quoi que ce soit. Si nous voulions essayer de convaincre Ion de partager avec nous ses secrets, le faire en présence des deux nervis était une bien mauvaise idée. Aussi rebroussâmes-nous chemin jusqu'à l'entrée du village, où le Père Ilie nous avait indiqué que nous pourrions trouver les bohémiens. Nous fûmes surpris par la modestie du camp, en fait une seule roulotte devant laquelle se tenaient deux personnes : une vieille femme au visage ratatiné, et un grand gaillard, en train de couper du bois à la hache, qui nous dévisagea quelques instants d'un air inexpressif avant de reprendre sa besogne.

La vieille, Sarena, accepta de tirer les tarots au Pr. Costing, toujours curieux d'une expérience nouvelle. Nous montâmes dans la roulotte, et la séance divinatoire, aux perspectives bien funeste, commença : la cartomancienne tira successivement *La Mort*, puis *Les Épées*, *Les Diables*, et enfin *La Tour*, avant qu'un cri ne nous fasse sursauter, qui provenait de dehors. Regardant par la fenêtre, nous vîmes, stupéfaits, le corps du gaillard à la hache, en suspension au-dessus du sol, combattre un ennemi invisible. Nous nous précipitâmes dehors, la vieille hurlant le prénom du pauvre infortuné, « Vek ! Vek ! ». Alors, le corps du garçon s'éleva un peu plus, et commença à s'arquer vers le sol, ses hanches prenant un angle impossible. En quelques instants, avant même que nous n'ayons pu intervenir, Vek fut brisé en deux, dans le bruit atroce de sa colonne broyée par une force colossale. Encore sous le choc, nous devinâmes alors, au-dessus du corps déformé d'obscène façon, une forme qui commençait à apparaître alors qu'elle se gorgeait de son sang, lequel diffusait, d'un rouge vif, à travers des viscères transparents. Le Pr. Costing fit immédiatement feu sur cette chose qui, si elle parut, autant que nous pouvions en juger, modérément affectée par l'impact, n'en relâcha pas moins tranquille la dépouille désarticulée, et prit son essor pour s'envoler au moyen d'ailes puissantes et translucides. Le professeur tenta de faire feu de nouveau, mais, part grâce à la vitesse fulgurante avec laquelle elle s'était arrachée au sol, part grâce à sa nature invisible, nous la perdîmes de vue en quelques instants.

Mircea courut au village pour quérir le Père Ilie. Nous étions incapables de consoler la pauvre Sarena. Sa prédiction avait sans doute été juste : elle s'était simplement trompée de destinataire...

(Neuvième séance) Dimanche 30 juillet 2006

Nous pûmes discuter quelques minutes en aparté avec le Père Ilie de cet étrange et terrifiant évènement, mais il se refusa à donner un jugement sur la chose et nous proposa d'en parler plus avant le soir, au souper, dans son presbytère. Alors qu'un attroupement s'était créé autour de Sarena en larmes, Laszlo vint nous formuler – c'est la première fois que nous l'entendions parler – une invitation à dîner au château de la part du baron, que Mircea traduisit. Nous acceptâmes à contrecœur, car même si la perspective en était sinistre, elle laissait entrevoir la possibilité d'en savoir enfin un peu plus sur ce qui s'y tramait. Et pour tout dire, l'invitation de Laszlo ressemblait bien davantage à une injonction, et il ne prit pas la peine d'attendre notre réponse...

Nous retournâmes prendre des forces à l'auberge, où le Pr. Costing et moi eûmes le grand bonheur de retrouver le Dr. Badstuff et Mr. Nose, qui nous avaient suivis avec quelques jours de retard jusqu'en Transylvanie. Nous consacraâmes le déjeuner à leur exposer toutes nos trouvailles à Drosvona, et à discuter avec eux de la suite à donner aux évènements. Nous décidâmes de partir de nouveau sur les traces d'Ion : nous avions une demi-journée pour essayer de trouver l'accès au souterrain dont nous soupçonnions l'existence, et convaincre le jeune homme de nous en révéler l'emplacement était notre plus sûr espoir.

Ce fut en vain que nous fouillâmes la forêt. Si nous pûmes remonter quelques temps la piste d'Ion, nous la perdîmes à un moment donné, et il nous fut impossible, malgré nos efforts communs, de déceler l'accès que nous cherchions. La nuit menaçait de tomber bien vite, et nous tenions à nous préparer convenablement avant notre dîner chez le baron Hauptman.

A l'auberge, nous tombâmes nez à nez avec Ion, que nous avions cherché au cours de la journée sans succès, et avec qui nous essayâmes de discuter. Nous tentâmes de le déstabiliser en lui indiquant que nous comptions nous rendre au château dans peu de temps, et que s'il nous croyait ce faisant en danger et désirait nous venir en aide, c'était le moment ou jamais pour nous dire ce qu'il savait. Nous restions convaincus qu'il savait quelque chose sur l'existence d'un boyau d'accès au château, ce que nous lui dûmes. Il prit une expression impénétrable, et concéda que, s'il n'était pas lui-même en possession de cette information, il serait prêt à en

payer un bon prix en dollars. Nous lui affichâmes le plus parfait mépris à cette proposition, évoquant le sauvetage de vies humaines qui, à l'instar de notre précédente enquête à Boston, était notre seule motivation. Nous en restâmes là, nourrissant le secret espoir, néanmoins, qu'au dernier moment il changerait d'avis et se rallierait à nous, en homme de bien.

Nous nous équipâmes soigneusement au moment de partir au château. Chacun avait une arme sur lui. Le Dr. Badstuff avait pris soin d'emporter dans sa grande sacoche de nombreux outils, ainsi qu'un fusil de chasse. Nous fîmes un détour jusqu'à l'église, où le Père Ilie, s'il ne put nous en apprendre plus, et nous avoua sa peur du château, ne nous fit pas moins profiter de sa bénédiction, et nous prodigua à chacun un crucifix et un flacon d'eau bénite. J'avais en plus quant à moi, je l'avoue, des gousses d'ail dans les poches.

Nous partîmes donc pour le château. Quelques minutes plus tôt, Dröbne nous avait priés, l'apprenant, de lui payer son dû et de lui indiquer ce que nous désirions qu'il fût fait de nos effets à notre mort. Il nous avait regardés partir comme à l'abattoir. Mircea l'aurait même entendu murmurer dans sa barbe, « *je parle à des morts* ».

Le sentier serpentait autour de la colline que surplombait le château. La grosse lampe du Dr. Badstuff éclairait le chemin, rendu plus trompeur encore par le manteau neigeux qui le recouvrait. Nous avisâmes après bien des efforts le bâtiment croulant, lugubre, avec son heurtoir en forme de crâne de bœuf, et ses deux tours d'enceinte, dont l'une, celle qui se trouvait sur notre droite alors que nous faisons face au château, était totalement effondrée. Sans doute était-elle restée dans l'état où les villageois l'avaient mise lors de l'assaut de 1628.

Laszlo, non sans nous avoir fait attendre de longues minutes dans le froid et la neige, nous ouvrit enfin la porte. Il se fendit d'un guttural « *Good Night* » prononcé de l'expression la plus narquoise et la plus effrontée, puis d'un « *Follow Me* » tout aussi déplaisant. Nous traversâmes la cour jusqu'au château. Là, nous fûmes introduits dans un petit salon, où l'on nous laissa quelques instants – à *mariner* serais-je tenté d'écrire, si l'expression n'avait des résonances culinaires aussi macabres. Mr. Nose en avait à peine croché l'autre porte d'accès qu'un grand jeune homme blond, entre trente et quarante ans, élégant, parlant l'anglais avec un léger accent, vint se présenter comme le baron. Après quelques formules de politesse d'usage – je tenais à lui serrer la main, mais elle était chaude au toucher, contrairement à mes pronostics anxieux, qui en faisaient un mort-vivant au glacial toucher de cadavre – il nous fit passer dans une petite salle à manger, où le dîner nous fut servi. La conversation avait quelques difficultés à prendre, et alors que nous nous présentions les uns les autres, l'évocation par le Pr. Costing de ses travaux sur

l'influence égyptienne en Europe centrale sembla mettre le baron particulièrement mal à l'aise. Celui-ci, taquin jusqu'à présent, et d'une expression tout à la fois légèrement amusée et compatissante – il m'avait plaisanté sur notre passage préalable à l'église, et semblait avoir relevé sur moi l'odeur de l'ail, ce que je démentis de la façon la plus véhémement en prétendant qu'il s'agissait d'une forte odeur corporelle – sembla s'assombrir. En outre, si nous avions bu à sa santé après l'avoir vu préalablement vider son verre, nous nous refusions à toucher les premiers à nos aliments, prétextant un manque d'appétit du fait de notre souper chez le Père Ilie. Le baron nous pria de bien vouloir l'excuser, et il nous laissa seuls en compagnie de Laszlo, assis comme un chien dans un coin, son fusil en bandoulière, et d'un autre imbécile à son service. L'angoisse n'avait fait que croître tout au long de la soirée, et nous étions prêts à tout. Alors, quand Laszlo fit mine de nous mettre en joue avec son fusil, ce fut Mr. Nose qui dégaina le premier. Sa balle toucha en pleine poitrine un Laszlo ahuri, qui n'eut guère le temps de réaliser ce qui se passait, car un second projectile, sorti du .45 du Pr. Costing, le toucha en pleine tête. Nous n'eûmes pas de difficulté, après cette démonstration de force, à maîtriser le second sbire, que nous ligotâmes, bâillonnâmes et endormîmes pour plus de sûreté. Le devoir d'hospitalité avait été violé de la façon la plus patente par le baron, et nous n'eûmes aucun scrupule à entamer une fouille en règle de sa maison.

Le rez-de-chaussée n'offrait aucun élément digne d'intérêt. Hormis le salon, la salle à manger et une cuisine attenante, il n'était occupé que par une succession de débarras manifestement abandonnés, encombrés de meubles hors d'usage, et dominés par d'immenses cheminées.

Il n'en fut pas de même au premier. Plusieurs chambres étaient depuis longtemps inoccupées, mais nous fîmes la tragique découverte, dans l'une d'elle, du corps atrocement mutilé d'une femme – décédée depuis plusieurs jours selon le Dr. Badstuff –, enfouie sous les draps d'un lit à baldaquin. A son chevet, un répugnant livre d'estampes figurant des tortures, accompagnées d'un texte en allemand, accentua notre nausée. Je prie pour que notre intervention parvienne à mettre un terme définitif à ces crimes abominables.

La pièce d'importance était sans aucun doute la bibliothèque. De surface double à celle des autres pièces, pourvue d'une grande fenêtre à croisillons, elle offrait des dizaines de mètres de rayonnages de volumes anonymes, manifestement rangés par ordre d'ancienneté. Alors que le Pr. Costing voulait saisir l'un d'eux, il s'effrita en quelques instants pour retomber en poussière. Nous comprîmes en substance que la bibliothèque n'était autre que la somme des journaux intimes des différents barons Hauptman à travers les âges. Sur le vaste bureau, un ouvrage en latin, protégé à l'aide d'un fermoir en fer dont nous trouvâmes la clef

dans l'un des tiroirs du meuble, livre intitulé *De Bestiae Fraternitate*, comprenait trois parties : la plus fournie, un vaste ensemble d'arbres généalogiques (qui entraient en résonance, évidemment, avec les lettres de Hauptman à Cornwallis) ; une carte de ce que le Pr. Costing, en spécialiste, reconnut immédiatement comme étant la Vallée des Rois ; enfin, un texte en latin d'une trentaine de pages, dont nous reportâmes la lecture. La carte, incomplète, semblait indiquer l'accès à la tombe secrète d'un prêtre égyptien, Nophru-Ka. Le professeur se rappela alors qu'une équipe de la Miskatonic, d'Arkham, était en ce moment-même en train de chercher ladite tombe ! Dans les tiroirs, un curieux casse-tête de marqueterie, de facture manifestement orientale, attira également notre attention, et nous le plaçâmes dans le grand sac du Dr. Badstuff.

Nulle part il n'y avait trace du baron. Nous avions cependant à l'esprit qu'il fallait également compter sur la présence d'au moins un troisième homme de main. Sans compter l'abomination qu'avait répudiée une première fois Jan Savechik jusqu'au fond de son puits... Il y avait forcément un accès à un sous-sol quelque part. Nous sortîmes prudemment dans la cour. La tour droite était totalement inaccessible. Nous tentâmes de défoncer la porte massive de la tour gauche, dépourvue de serrure, en vain, et au prix d'épaules luxées. Il y avait forcément un accès secret depuis le rez-de-chaussée. Nous retournâmes dans l'un des débarras qui donnait sur la tour, et ne tardâmes pas, assez stupéfaits, à trouver très exactement ce que nous cherchions dans l'une des cheminées : une pierre de l'âtre déclenchait l'ouverture d'un étroit escalier en colimaçon disparaissant sous terre. Nous l'empruntâmes en ordre de bataille.

Il nous était difficile de nous repérer dans le boyau humide et sombre. Nous longeâmes un couloir sur quelques dizaines de mètres avant de tomber sur un premier embranchement. Nous prîmes à droite un passage qui s'incurvait insensiblement jusqu'à une seconde bifurcation. Nous continuâmes tout droit jusqu'à un escalier qui, nous le comprîmes en en fracturant la trappe d'accès, menait à la tour gauche, où nous voulions justement nous rendre. Au premier étage, un observatoire astronomique pointait sa lunette vers le ciel. Sur un lutrin, un grand volume en latin, intitulé *De Vermis Mysteriis*, signé d'un certain Ludwig Prinn, attira notre attention. Par acquit de conscience, il fut également ajouté au fardeau du Dr. Badstuff, sans que nous eussions d'une quelconque façon été convaincus de son utilité. Des cartes astronomiques jonchaient une table, mais hélas, aucun d'entre nous ne disposait de la moindre compétence en la matière, et il nous fut impossible de dire si les études du baron portaient sur un astre précis. Le sommet de la tour, auquel on

accédait par une échelle métallique, ne recelait rien d'intérêt.

Nous retournâmes dans le souterrain, malgré la fatigue et la peur qui commençaient à nous ronger. Rebroussant chemin, nous tournâmes à droite à l'embranchement, et vîmes sur notre gauche, épouvantés, ce qui ne pouvait être autre chose qu'une ancienne geôle et ses instruments de torture. Mais le pire restait à venir, et de très loin : les braseros et autres écrase-pouce ne nous arrachèrent qu'un frisson face à toute l'horreur de la pièce qui se trouvait au bout du couloir. Du fond d'un puits, duquel émanait une indescriptible puanteur, jaillissait des éclats de pure noirceur, d'abord erratiques, puis qui en quelques instants se développèrent jusqu'à un bouillonnement terrifiant. Epouvantés, et alors que le Dr. Badstuff commençait à crier comme un dément, nous prîmes nos jambes à notre cou en tirant le bon docteur à notre suite. Croyant mordicus que nous trouverions, au bout du couloir que nous n'avions pas encore emprunté, la sortie souterraine dont nous *supposions* l'existence, nous courûmes jusqu'à un nouvel embranchement, dépassant une double porte que nous ignorâmes. Nous sentions confusément la vague noirâtre déferler derrière nous sans oser nous retourner. Hélas, nous nous retrouvâmes acculés dans ce qui ressemblait à un petit laboratoire. Il n'y avait nulle trace de sortie. Nous n'eûmes que le temps de nous regarder les uns les autres, et de nous adresser ce que nous crûmes fermement – ou plutôt, ce que nous espérâmes – être un dernier au-revoir. Dans un dernier accès de résistance, chacun dégaina son arme à feu – j'avais récupéré le fusil de chasse de Laszlo – et fit feu à plusieurs reprises. Au contact des filaments ténébreux de cette chose immonde, laquelle obturait tout le couloir et rendait toute idée de fuite impossible, Mr. Nose et moi-même nous évanouîmes, aux portes de la mort. Je crus qu'il s'agissait de la dernière image que j'eusse emportée avec moi, mais il semble que l'acharnement du Dr. Badstuff avec son fusil de chasse eut permis de nous sauver tous. Tel qu'il nous le raconta par la suite, la chose se dissipa après une dernière salve, alors que lui-même et le Pr. Costing, touchés par la lumière noire, n'auraient pas tenu plus longtemps. Le bon docteur, qui, bien qu'ayant repris ses esprits, et tout étonné d'avoir, sinon vaincu, du moins dissipé cette chose, semblait cependant extrêmement mal à l'aise. L'obscurité environnante l'oppressait, et il n'avait qu'une hâte, partir de là. Nous nous décidâmes à essayer de sceller de nouveau le puits à l'aide du cachet de cire du testament Savechik. Avant de quitter le laboratoire, nous réalisâmes que les nombreux instruments d'optique et lentilles qui l'encombraient avaient sans doute vu le baron Hauptman y construire les lunettes à l'origine des meurtres de Boston. Le Pr. Costing prit également un parchemin qui se trouvait là, rédigé en

allemand et portant ce titre étrange, *Brasser l'Hydromel de l'Espace*. Le diable sait ce que cela signifie.

De retour au puits, nous réalisâmes que la margelle portait une inscription en latin sur son pourtour, que nous tentâmes de déchiffrer. Il semble que cela ait signifié quelque procédé magique d'invocation ou de bannissement d'une entité nommée Nyogtha. Était-ce là ce que nous avons affronté quelques minutes auparavant, effrayés puis incrédules ? Nous appliquâmes aussi délicatement que possible le sceau de cire sur le sommet de la margelle, puis partîmes sans demander notre reste.

Alors que nous passions le mur d'enceinte, nous entendîmes les cris d'agonie du troisième sbire, le corps fracturé en bas de la tour comme s'il en était tombé. Il ne sut nous dire que ces mots, dans un dernier râle : « *Herr baron... Hauptman.* » Il pointa le doigt, dans un dernier effort, vers le ciel, et mourut.

Que cela signifiait-il ? Le baron avait-il été enlevé par la chose invisible terrifiante que nous avons vue le matin au camp tzigane ? C'était-il enfui de son propre gré ? Y avait-il plusieurs forces en présence que nous peinions à distinguer les unes des autres ? Sans doute faudra-t-il prendre le temps de consulter les nombreux documents que nous avons rapportés du château pour espérer en comprendre davantage sur les ramifications de la Confrérie...

J'écris ces lignes alors que nous sommes rentrés au village, épuisés par une asthénie à laquelle le Dr. Badstuff, qui en souffre lui aussi, ne parvient à diagnostiquer aucune origine organique. Je tenais avant de m'endormir à consigner par écrit ce que j'ai vu cette nuit, car après avoir frôlé la mort si souvent ces derniers mois au cours de mes aventures, je juge désormais plus prudent, dès que j'en ai la possibilité – et malgré l'effort et la peur, alors qu'il me devient si doux de dormir et d'essayer d'oublier – de coucher sur le papier tout ce qui pourrait aider ceux qui me succéderont à continuer ma modeste contribution à lutter contre les forces obscures à l'œuvre ici-bas.

Mercredi 13 février 1929, Drosvona, Roumanie.

Ce qui suit est un complément au compte-rendu de notre équipée au château Hauptman. Après que nous fussions rentrés à Drosvona, nous racontâmes tout à Mircea, qui tint, bravement, à retourner seul dans les souterrains pour en déloger le baron. Finissant de les explorer, il trouva un caveau où se trouvaient les cercueils des Hauptman depuis le Moyen-âge. De façon forte étonnante, le plus récent portait la mention 1886-1927. Or, le corps qui s'y trouvait n'avait pas entamé de processus de décomposition. C'était celui d'un homme trapu et brun, qui correspondait, nous nous en enquîmes auprès de la populace, à celui que les villageois connaissaient comme le baron. En revanche,

le Père Ilie prétend que la description de l'homme blond que nous lui avons faite, et qui s'était hier présenté comme le baron Hauptman, ressemble bien différemment à un jeune anglais, prénommé Michael, que le baron aurait ramené de l'un de ses voyages il y a quelques mois... Voilà qui est bien étrange... Mircea planta un pieu dans le cœur de la dépouille, mais cela n'eut d'après lui aucune incidence. Notre ami roumain fit enfin mention d'une autre salle de torture, et d'un mur de briques de confection récente : c'était sans doute là le passage du tunnel que nous avons cherché au cours de notre fuite. Il était décidément bien vain de compter fuir de ce côté... Nous donnâmes l'information la nuit même à Ion, pour qu'il en fit ce que bon lui semblait avant que les villageois ne prissent d'assaut le château pour y mettre une nouvelle fois le feu. Il n'eut pas l'obligeance de nous dire s'il utilisa cet indice, et l'objet de sa présence à Drosvona restera pour nous un éternel mystère...

Nous essayons de regagner des forces avant de quitter le village. La satisfaction est grande d'avoir délogé le baron maléfique de ses terres, mais tous, nous avons été vivement ébranlés par les horreurs de la journée précédente. Seul l'enthousiasme du Pr. Costing semble faire front contre vents et marées, et il lui tarde déjà de retourner en Egypte, son second pays. Je ne me suis pas encore risqué aux différentes lectures qui nous attendent. Je crains que le choc ne soit encore bien rude, et mieux vaut avoir pleinement récupéré – mais peut-on seulement l'espérer après avoir rencontré cette abomination, Nyogtha, si c'est d'elle dont il s'agit ?

(Dixième séance) Mardi 1^{er} août 2006

Jeudi 21 février 1929, Bucarest, Roumanie.

Le Pr. Costing et moi-même nous sommes accordés quelques jours de repos avant de poursuivre nos investigations. En effet, nous souffrons d'un état de fatigue générale qui ne nous permet guère de nous concentrer.

Nous ne nous sommes pas attardés à Drosvona, où la population, aux exceptions de Dröbne et du Père Ilie, n'a pas marqué la reconnaissance que nous aurions été en droit d'attendre de sa part après que nous eussions chassé le baron de son château. Aussi avons-nous dès que possible loué une charrette vers Miklos, puis pris le train pour Cluj, et, de là, vers Bucarest, où nous espérons prendre le repos médicalisé, et éventuellement jouir des opportunités culturelles offerts par une capitale européenne.

Nous avons fait un état des lieux des éléments en notre possession qui attendent que nous les inspections plus avant :

- *De Bestiae Fraternitate*, le gros volume en latin trouvé dans la bibliothèque du baron Hauptman, dont nous avons survolé les généalogies, et reconnu la carte de la Vallée de

Rois. Nous reste à lire le texte d'une trentaine de page relatif à la Confrérie.

- *De Vermis Mysteriis*, le grimoire trouvé dans l'observatoire de la tour du château. Aucun d'entre nous n'est capable de dire s'il est de la moindre signification.
- *Brasser l'Hydromel de l'Espace*. Je viens de lire ce court texte en allemand, en fait une sorte de formule alchimique, qui, conformément à ce que son nom indique, permettrait de créer un liquide à même de protéger son bénéficiaire d'un voyage à travers l'espace. C'est un texte bien étrange, et qui ne fait aucunement sens pour l'instant. Certes les dernières paroles du troisième homme de main du baron peuvent laisser imaginer que ce dernier se serait échappé, ou aurait été enlevé, par la voie des airs. Mais alors, quel moyen de locomotion a-t-il employé ?
- Le casse-tête en marqueterie d'origine asiatique. Aucun de nous n'est parvenu à l'ouvrir. Nous sommes évidemment curieux de ce qu'il peut recéler. Peut-être en est-il fait mention dans le *De Bestiae Fraternitate* ?...
- Les cartes astronomiques trouvées dans l'observatoire du château Hauptman. Notre intention est de nous rendre au département d'astronomie de Bucarest et de demander à un spécialiste si ces cartes indiquent un intérêt pour un objet céleste particulier.
- Le journal du baron, couvrant de son écriture gothique, à la lecture très fastidieuse, les années 1922 à 1929. La chose est fort troublante à cet égard. Comment expliquer qu'y apparaissent des entrées jusqu'au début de cette année, alors que ce qui semblait être le cercueil du baron indiquait qu'il fût mort en 1927 ?
- Notre connaissance de l'existence de l'expédition Galloway dans la Vallée des Rois. Le Pr. Costing pourrait facilement faire jouer ses relations pour obtenir davantage d'informations à ce sujet. Il s'est préoccupé d'envoyer aujourd'hui un télégramme à l'un de ses vieux camarades arabes, Ali Ben Tarek, un antiquaire cairote qu'il a rencontré à Oxford il y a de cela quelques années déjà.

Vendredi 22 février 1929, Bucarest, Roumanie.

Avons fait plusieurs découvertes significatives aujourd'hui. J'avoue que les miennes, tout particulièrement, me laissent dans un état d'abattement et de stupeur face auquel je parviens difficilement à lutter. Seuls l'habitude et le devoir que je me suis fait de garder une trace écrite des événements extraordinaires

dont j'ai été le témoin privilégié depuis à présent plusieurs mois me permettent de trouver la force de continuer ce journal.

Le Pr. Costing a pu rafraîchir ses connaissances sur Nophru-ka, dont la carte qui est entrée en notre possession indique que la tombe se situerait à une vingtaine de kilomètres plus à l'ouest de l'endroit où le Pr. Galloway la cherche actuellement. Nophru-ka aurait été un prêtre séditieux de la XIV^e dynastie – cela semblait une évidence pour le professeur, mais j'ai dû lui demander de me placer ce règne dans une chronologie chrétienne, et il l'a associé aux alentours de -1700 av J.-C. Ce fut vraisemblablement une période marquée par de faibles souverains, et une ascension inverse de l'autorité cléricale. L'intérêt principal que le Pr. Galloway y attache est que la tombe semble être restée inviolée depuis que le prêtre y aurait été enseveli en secret par ses disciples. La retrouver signifierait donc exhumer un tombeau intact depuis plus de trois millénaires, et une telle découverte propulserait son auteur au firmament de l'égyptologie. Le Pr. Costing n'a pu se départir d'une véhémence certes communicative, mais aux effusions quelque peu débordantes, alors qu'il m'expliquait la gloire à laquelle tous ses confrères aspirent depuis les trouvailles de Carter et Carnarvon.

Pour ma part, c'est bien plutôt la consternation et l'accablement qui ont accompagné ma lecture du *De Bestiae Fraternitate*. Ses constantes allusions à des entités extraterrestres omnipotentes et amORALES, la terreur cosmique dégagée au détour de chaque page me laissent peu d'espoir, de nouveau, de pouvoir trouver le sommeil cette nuit.

La Confrérie aurait été fondée au XIII^e siècle par deux hommes : Lang Fu, un prêtre chinois, et le baron Hauptman. Son but serait d'aider à la réalisation de la prophétie de Nophru-ka, que les deux fondateurs auraient découverte dans un fragment du légendaire *Azif* qui l'aurait mentionnée. (La célébrité de cet ouvrage était peut-être réelle par le passé, mais le Pr. Costing m'a avoué qu'il n'en avait jamais entendu parler.) Sont impliqués dans la réalisation de cette prophétie les descendants de Nophru-ka, retrouvés à travers le monde et restaurés à leur véritable dignité depuis leur anonymat. Le travail de la Confrérie a été de maintenir cette lignée, dans l'attente d'un descendant particulièrement doué. (Le jeune Edward des lettres du Dr. Cornwallis est-il celui-ci ? Il aurait aujourd'hui 49 ans...) La Confrérie entend lancer de vastes opérations de contrôle du monde, de multiples façons, de même que le prêtre a tenté de le faire en son temps sur le monde antique. A terme, la Confrérie attend l'avènement du « Jour de la Bête », où se déclareront de

multiples déstabilisations, en même temps que l'invocation d'une immonde créature, pour laquelle la présence du descendant élu de Nophru-ka serait indispensable.

Samedi 23 février 1929, Bucarest, Roumanie.

Les dernières entrées du journal du baron Hauptman font mention de la proximité du « Jour de la Bête ». Il ambitionnait, avant notre arrivée à Drosvona, semble-t-il, un départ pour Chicago. L'arrivée de son jeune secrétaire anglais fut vécue par lui avec une sorte de divertissement sadique, de joie mauvaise, que nous comprîmes mal au début. En de nombreuses occurrences, le baron laisse poindre sa satisfaction, avec des phrases comme celle-ci : « Il me plaît beaucoup, il sera très bien. » Hauptman s'est repu pendant de longues semaines de l'angoisse du jeune homme, avant de faire état de la nécessité de « presser la chose », dans des formulations à chaque fois trop sibyllines pour m'être compréhensibles. Puis, en octobre 1927, il note ces mots : « C'est fait. Comme je le pensais, il s'est montré parfait pour cet usage. »

C'est le Pr. Costing qui m'a dessillé les yeux devant ce que je me refusais à croire : le baron Hauptman a transféré son esprit dans le corps plus jeune et plus vigoureux du jeune secrétaire anglais, qui lui offrira sans doute une parfaite couverture pour ce qu'il entend faire à Chicago. Toute la suite de son journal ne fait que le confirmer : il n'évoque plus le secrétaire que pour se féliciter de ce qu'il a reçu une éducation soignée, et de ce que son hygiène de vie l'a pourvu d'un corps dans lequel il évolue avec plaisir. Nous ne savons si un tel pouvoir de métensomatose permet à l'esprit du corps que l'on possède de survivre dans celui que l'on quitte. Ma crainte, dès que j'imagine une telle abomination, est que le pauvre jeune homme soit mort de frayeur en réalisant la chose, si tant est que tout cela ne soit pas qu'une affabulation de nos cerveaux épuisés d'avoir perçu tant d'horreurs.

Nous sommes parvenus à trouver un astronome à l'université qui voulût bien nous accorder un peu de son temps. Selon le Pr. Dorbescu, les cartes du baron montreraient un intérêt fort étrange, dans la mesure où les mesures semblent avoir été prises sur plusieurs générations, pour une seule et même étoile, au mouvement céleste soigneusement étudié, l'étoile nommée Xoth. Si le mystère reste plein, il est cependant éclairé pour nous par ce en quoi nous sommes désormais convaincus que la lignée prétendue des Hauptman n'a en fait été que la succession des corps volés par un seul et même esprit maléfique.

Nous avons réservé des billets de train pour Varna sur l'Orient-Express. De là, nous prendrons la route maritime jusqu'à Constantinople, puis Port-Saïd via des escales en Grèce et en Crète.

Mercredi 27 février 1929, mer de Marmara.

Je vais mettre à profit notre long voyage pour avancer dans ma lecture du *De Vermis Mysteriis*. A l'instar du *De Bestiae Fraternitate*, et peut-être même plus encore, c'est un ouvrage fort dérangeant, qui semble compiler les savoirs de son auteur sur l'occultisme arabo-oriental. J'y ai retrouvé des allusions fréquentes au blasphématoire *Al Azif* nommé dans le *De Bestiae Fraternitate*, ouvrage de sorcellerie arabe qui serait, selon Prinn, autrement connu sous le nom de *Nécronomicon*. L'ouvrage a été régulièrement annoté de la main du baron Hauptman. Il semble notamment qu'il ait porté une attention particulière à d'étranges rituels, composés de runes, dont l'usage est abondamment commenté. Un premier de ces sortilèges permettrait d'invoquer, et contrôler, une créature que Prinn nomme un Vampire Stellaire – cela a-t-il un rapport avec la chose translucide qui avait entrepris de vider le bohémien de son sang à Drosvona ? Un second, confirmant hélas nos pires craintes et ratifiant nos théories les plus abracadabrantes, permettrait de transférer son esprit dans le corps d'autrui. Comment douter dès lors que le baron en ait fait usage ?

Samedi 2 mars 1929, Athènes, Grèce.

Le Pr. Costing et moi-même avons appris le sortilège permettant de contrôler un Vampire Stellaire. Si aucun de nous n'espère en avoir jamais l'usage, nous sommes dans une telle incertitude quant aux événements et aux adversaires auxquels nous nous apprêtons à faire face que nous ne savons plus quelles précautions prendre. Ai continué le livre de Prinn, où l'auteur évoque sa vie – plusieurs siècles selon lui – consacrée aux pratiques occultes. Je deviens indolent et d'humeur constamment chagrine, et je sens bien que ce pernicieux ouvrage en est la cause, mais je ne trouve plus la force de m'arracher à la fascination qu'il exerce sur moi, et continue ma lecture, au péril même de ma raison et de la vie qui m'anime.

Si l'on s'en réfère à l'ouvrage, l'Hydromel de l'Espace serait destiné à protéger celui qui l'utiliserait lors d'un voyage spatial. Faut-il croire dès lors que le baron aurait utilisé un Vampire Stellaire pour fuir le château Hauptman alors qu'il se sentait menacé ? Le troisième sbire est peut-être tombé de la tour alors que, voyant son maître les abandonner, il tentait de l'en empêcher dans un geste fou ?...

Vendredi 29 mars 1929, Le Caire, Egypte.

Sommes arrivés en fin d'après-midi au Caire par le train de Port-Saïd pris ce matin. Accueil chaleureux d'Ali Ben Tarek chez qui nous sommes logés. Le Pr. Galloway a répondu au télégramme que le Pr. Costing

lui a envoyé de Bucarest, manifestement intrigué par la perspective d'informations inédites sur la localisation du tombeau de Nophru-ka. Deux hommes de main arabes de son expédition ont été détachés depuis Thèbes, qui viendront s'enquérir de notre arrivée au Sémiramis tous les jours.

Ali a fait des recherches à la bibliothèque de l'université Al-Azhar selon les indications que je lui donnai dans un second télégramme. Nophru-ka aurait eu le projet de ravager le royaume de Pharaon par le biais de divers cataclysmes. Neferhotep Ier aurait alors envoyé à sa suite des assassins pour tuer le prêtre, qui passait pour adorer un ensemble d'obscurités divinités en rupture avec le panthéon égyptien. Il aurait ainsi trouvé la mort, et aurait été enterré par ses disciples dans un temple souterrain secret.

Nous sommes décidés à partir sans attendre pour la thébaïde. Les hommes du Pr. Galloway nous ont préparé des chameaux, et nous partirons demain, très tôt, pour profiter de la fraîcheur qui précède les températures brûlantes de la journée dans le désert égyptien.

Samedi 30 mars 1929, près Béni-Mazar, désert arabe, Egypte.

Ai fait une chute de chameau qui a réveillé la douleur de mon épaule blessée à Corbiswood. Sommes passés devant les pyramides et le Sphinx. J'avoue que l'émerveillement a été entaché des réminiscences de la lecture de Prinn, qui voit dans ces constructions cyclopéennes la main d'autres entités que l'homme. Je ne sais plus que penser, tant il est difficile d'imaginer de simples hommes, à l'aide d'une instrumentation dérisoire, capables d'échafauder de telles merveilles... A l'époque où les pyramides étaient encore recouvertes de leurs pierres blanches et tendres, réfléchissant la lumière, leur présence numineuse devait alors être à tous autant de signes de la présence de dieux païens et omnipotents.

Nous reprenons la route dès demain, avec pour ambition de rallier Thèbes lundi dans la soirée.

Dimanche 31 mars 1929, près Assiout, désert arabe, Egypte.

Seconde journée à dos de chameau. J'ai le dos en capilotade. Ma monture m'a de nouveau éjecté, mais cette fois j'ai anticipé ses regimbements capricieux, et j'ai pu me laisser tomber sans heurts sur une dunette. Avons discuté le Pr. Costing, Ali et moi sur la démarche à suivre une fois dans la Vallée des Rois. La carte à notre disposition indique un endroit d'une croix, mais si nous n'en savons pas davantage, cela pourrait nous

prendre des mois pour excaver les premiers éléments d'intérêt.

A tout le moins, nous pouvons espérer mettre fin dès demain – provisoirement à tout le moins – au calvaire du voyage en chameau. Même si je commence à me sentir moins mal à l'aise avec ces bêtes, la crainte est grande à tout moment de faire une mauvaise chute.

Mercredi 3 avril 1929, campement du Pr. Galloway, Vallée des Rois, près Thèbes, Egypte.

C'est par miracle que je retrouve ce carnet à l'endroit le plus imprévu, et que je suis encore en vie pour le raconter. J'ai été alité d'office sur l'un des lits de camps du campement de l'expédition de la Miskatonic menée par le Pr. Galloway, après la forte déshydratation dont j'ai souffert les jours précédents. Mon insolation aura néanmoins eu ceci de bon qu'elle m'aura permis de faire croire aux terrassiers indécis à un délire mystique que je me suis vu forcer d'improviser... Mais je brûle les étapes, l'esprit encore passablement en désordre après tant de péripéties. Je ne sais combien de temps encore nous pourrons jouer les trompe-la-mort dans cet effroyable désert, et sans doute suis-je mû par l'urgence de tout épancher sur le papier avant qu'un nouveau péril ne m'en empêche en menaçant tout notre groupe.

Nous approchions de Thèbes, avec la perspective d'y parvenir avant la tombée du jour selon nos ambitions, et j'étais fort satisfait de mes progrès dans le maniement des rênes. J'avais passé une journée sans jamais démonter, et ma monture semblait enfin m'avoir accepté, quand nous avisâmes un groupe d'une dizaine d'hommes à cheval, surgissant du désert. Nous réalisâmes assez tôt qu'ils étaient armés de fusils, et nos terrassiers arabes reconnurent, dès que les cavaliers furent suffisamment près, le groupe d'un bandit nommé Kemal, connu pour sa férocité à l'égard de ceux qui lui résistaient. Nos arabes nous enjoignirent d'abandonner nos armes, Kemal ayant la réputation d'un voleur, non d'un assassin. Une résistance à un contre deux hommes, *a fortiori* tous armés d'un fusil, était de toute façon bien vaine.

Nous fûmes donc capturés et dépouillés de tous nos effets, y compris donc de notre précieuse carte ainsi que du présent carnet, dont j'expliquerai plus loin comment il me revint. On nous autorisa la dérisoire consolation de pouvoir nous rhabiller après avoir été délestés de tout, mais ce fut pour nous mener, les yeux bandés, à travers le désert, des heures durant, tirés par une corde comme des animaux. A ce moment, nous regrettâmes de ne pas avoir tenu tête à ce brigand, tant une mort rapide eût semblé préférable à cette interminable et épuisante épreuve, qui ne faisait pourtant que commencer.

Nous sentîmes après des heures de marche aveugle sous le soleil – une éternité – que nous passions à l'ombre d'un boyau souterrain. On nous ôta enfin nos bandeaux, mais ce fut pour nous jeter dans un gouffre qui s'ouvrait dans une grotte naturelle. Alors que je crus mes derniers instants arrivés, ma chute fut amortie par un monticule de sable qui me sauva la vie, alors qu'autour de nous, les débris de pierre d'un escalier qui gravissait jadis ce puits en entonnoir, si nous étions tombés dessus, eussent signé immédiatement notre mort. Nous nous relevâmes, le Pr. Costing, Ali et moi – nos terrassiers avaient été séparés de nous – pour prendre la mesure de nos blessures et maudire cet odieux Kemal qui avait décidé que notre mort aurait lieu ici, oubliés de tous, dans un trou quelque part perdu dans des paysages infinis de désert.

Mais le voleur et sa bande ne prirent pas la peine de se repaître de notre lente agonie, et ils quittèrent les lieux avec des rires sardoniques qui rebondirent en échos sur les murs du puits jusqu'à nous. Nos yeux s'accoutumant à l'obscurité, nous réalisâmes que le puits, outre la fosse béante, en entonnoir inversé, par laquelle on nous avait jetés, avait une autre issue, un couloir ténébreux où nous décidâmes, mus par l'énergie du désespoir, de nous enfoncer plutôt que d'attendre passivement que la mort nous prit.

Après ce qui sembla là encore une éternité – mais depuis longtemps, malgré nos tentatives pour essayer de nous repérer en gardant en mémoire l'écoulement des heures depuis notre capture, nous avions perdu toute notion du temps – nous parvînmes à une grotte naturelle aux parois éclairées par des torches allumées. Nous n'eûmes pas le temps d'y voir là notre salut, car une scène se déroula alors devant nos yeux horrifiés, que nous fûmes incapables de quitter du regard. Tenter de penser qu'il s'agit du fruit de la fièvre, du désespoir et de la fatigue mêlés serait une tentation confortable, mais comment oser y croire, puisque nous eûmes tous trois cette même vision ?

Au milieu de la cavité naturelle, nous distinguâmes un groupe d'hommes. L'un d'eux, au centre, avait la peau d'un noir de jet, et la lueur constamment changeante des torches ne permettait pas de distinguer son visage, toujours dans une zone d'ombre. Un égyptien s'agenouillait devant lui, dans l'attitude de la supplique, ou de l'allégeance. Un sifflement monotone provenait d'un balcon en surplomb. Deux hommes se tenaient derrière l'homme noir – je crus alors me souvenir de quelque chose au sujet d'un tel homme dans l'œuvre blasphématoire de Prinn, mais ma mémoire était en berne. Ils se mirent à psalmodier quelque formule inconnue, puis s'avancèrent dans le halo de lumière. Avec horreur, nous constatâmes qu'en lieu et place de visages humains, ils avaient des têtes de crocodile. La présence de figures si familières à la mythologie égyptienne – nous y reconnûmes les incarnations du Nil – eut pu paraître bénigne. Mais il n'en fut rien, car cette vision, qui n'en

était pas une, s'imposait comme un souvenir atavique, la réminiscence d'une scène très ancienne, vieille comme l'Égypte, qui se serait imposée à nous contre notre volonté, à travers une sorte de mémoire supra-individuelle et impérieuse. L'horreur culmina quand nous réalisâmes que le visage de l'homme noir, s'il nous avait jusqu'à présent été indistinct, ne le devait pas à sa position particulière face à l'éclairage ; mais bien plutôt, ses traits semblaient d'eux-mêmes constamment changeants et incertains, d'une labilité qui nous sembla étrangement le paroxysme de la terreur.

C'est à cette acmé que la vision se dissipa. Les torches s'éteignirent tout à coup, mais la grotte était toujours éclairée par la lueur bleutée de cristaux phosphorescents qui en constellaient les parois. Nous mîmes quelques temps à reprendre nos esprits, doutant de notre raison. Je m'expliquai la scène comme le symbole de l'allégeance de Pharaon, ou d'un autre dignitaire – d'ailleurs peut-être bien plutôt était-ce Nophru-ka – à l'homme en noir, encadré par les Deux Nils.

Le Pr. Costing, malgré la fatigue, décida promptement d'escalader le balcon. D'un bond leste, il se retrouva dans une alcôve creusée à même la roche, au centre de laquelle trônait l'étrange statue d'un sphinx sans visage. Des hiéroglyphes ornaient tout le pourtour de son socle, que la longue pratique du professeur lui permit de déchiffrer sans peine. D'après lui, il s'agissait d'une formule, qu'il mémorisa, qui permettait – c'est en tout cas ce qu'il l'avait compris – d'appeler et de renvoyer une créature qui n'était désignée que par ce mot – la Bête.

Encore une fois, nous nous retrouvions face aux cauchemars entrevus par Paul Le Mond. Que fallait-il penser de la présence de cette statue, de notre propre présence ici, ou de cette formule ?

La tête bouillonnant de questions sans réponses, le palais sec et râpeux, commençant à souffrir de la soif, nous continuâmes notre périple à travers ces souterrains inconnus. Un couloir prolongeait en effet celui par lequel nous étions venus, en épingle à cheveu par rapport à lui, et une nouvelle et angoissante marche à tâtons commença, tout aussi interminable que la précédente. Après une autre éternité, nous eûmes l'impression que le tunnel rétrécissait, jusqu'à ce que nous fussions obligés de ramper, pour enfin déboucher par un cul-de-sac. L'extrémité du tunnel semblait obturée par un bouchon de sable. Mais enfin ce n'était plus la roche, et nous trouvâmes l'énergie de creuser de nos mains jusqu'à déblayer, enfin, un passage vers l'air libre. Nous étions seuls dans le désert, sans plus aucune indication de l'endroit où nous nous trouvions. Une seule chose nous semblait sûre : nous n'avions pas passé le Nil. Nous décidâmes donc de suivre plein Est. Si nous gardions le cap, peut-être pouvions-nous atteindre le fleuve avant de périr de déshydratation ? Nous marchâmes toute la nuit, pour perdre moins d'eau que la

chaleur ne nous en aurait volée en plein jour, et tentâmes de nous abriter le jour à l'ombre d'une dune. Au crépuscule, hagards, la peau crevassée, titubants, nous reprîmes notre marche vers le Nil.

C'est alors que, à bout, je m'apprêtais à prier mes camarades de m'abandonner, que nous entendîmes un son étrange, une sorte de mélodie gutturale et étrangère. Incrédulés, nous tendîmes l'oreille, et l'entendîmes de nouveau. Tous, trébuchant et rampant dans le sable, nous nous dirigeâmes vers la voix. C'est le Pr. Costing qui le premier, ivre de joie, découvrit, du sommet de la dune où nous nous trouvions, le camp du Pr. Galloway. La mélodie n'était autre que l'appel à la prière du muezzin, et le Pr. Costing, dans un moment dont on peut lui pardonner le lyrisme impie, ne put s'empêcher de se mêler aux musulmans pour s'écrier avec eux : « *Allah Wak'bar ! Allah Wak'bar !* »

Nous fûmes soignés par le Pr. Galloway, et dormîmes plusieurs heures avant d'être capables de lui raconter notre mésaventure. Mais sans la carte, il nous fut impossible de le convaincre de la vanité de ses tentatives à fouiller à l'endroit où il se trouvait, au profit de celui dont nous étions convaincus que s'y trouvait la tombe de Nophru-ka. Il consentit à nous détacher quelques hommes néanmoins, ainsi que l'un de ses étudiants, Edward, et alla même jusqu'à nous prêter son véhicule automobile. Mais ni lui, ni son contremaître, dont la détermination à s'enliser ici nous sembla immédiatement suspecte, ne voulurent entendre parler de déplacer le camp.

Nous prîmes encore un peu de repos, buvant beaucoup. Une nouvelle conversation avec Galloway ne sembla pas infléchir davantage son jugement, mais il nous conforta dans l'étrange détermination de son contremaître, Ab Katif, qui se comportait comme s'il souhaitait nous empêcher délibérément de quitter le camp.

C'est alors que, mû par je ne sais quelle fantaisie, je décidai tout de go de jouer les fous de Dieu, hurlant au milieu du campement un bric-à-brac de souvenirs de latin biblique et d'imprécations païennes, jouant les victimes hallucinées d'une folie mystique, incarnant les prophètes derviches inspirés. Je n'avais évidemment d'autre but que de focaliser sur moi l'attention des travailleurs arabes pendant que le Pr. Costing, ayant immédiatement compris mon manège – quoiqu'il m'avoua par la suite qu'il avait douté un instant que ma raison eût définitivement vacillée – s'immisçait dans la tente de Katif en son absence. Dans un coffre au pied de son lit, quel ne fut pas sa consternation de retrouver plusieurs de nos effets personnels, dont notre carte, ainsi que ce précieux carnet, qui aura connu ainsi bien des vicissitudes, et que je retrouve aujourd'hui par extraordinaire.

Mais notre étonnement n'était pas terminé. En plus de nos affaires, le Pr. Costing ne trouva rien autre qu'une enveloppe, postée de Klausenburg, portant l'écriture caractéristique du baron Hauptman, qui contenait une lettre en arabe. Celle-ci, traduite par Ali – l'arabe du professeur est rudimentaire, destiné essentiellement à donner des ordres aux ouvriers de chantiers – enjoignait Katif à l'urgence. Hauptman – sa signature ne laissait place au doute – exigeait que des étrangers américains, intéressés de trop prêt à la Confrérie, fussent traités impitoyablement. Le baron insistait plus que tout sur la nécessité de détruire les parchemins qui se trouvaient dans la tombe de Nophru-ka.

Fort de tous ces éléments accablants, que nous présentâmes immédiatement au Pr. Galloway, nous n'eûmes aucune peine à jeter les plus noires suspensions sur Katif. Celui-ci profita alors d'un instant d'inattention de notre part pour voler un chameau et partir au galop dans le désert. Nous tentâmes de le rattraper, mais il était, à notre différence, un cavalier émérite, et il nous distança bien vite.

En fouillant plus en détail le coffre du traître, nous avons également trouvé deux feuillets en arabe. Ali nous indique qu'il s'agirait de sortes de rituels cabalistiques. Le premier, en cela similaire de façon confondante avec celui trouvé en langue hiéroglyphique sur le sphinx sans visage par le Pr. Costing, serait une formule pour appeler ou renvoyer la Bête. Le second, à la vérité un ensemble de croquis, est plutôt un signe complexe à réaliser avec les mains. Nous sommes incapables d'en déterminer l'usage.

Nous craignons que Katif n'alerte la Confrérie à notre sujet, et que celle-ci ne nous précède sur le site de la tombe. Mais le véhicule motorisé doit subir une réparation avant de pouvoir être opérationnel, et il serait de toute façon bien téméraire de partir sans un peu plus de repos supplémentaire. Nous attendrons donc demain pour partir en direction du tombeau de Nophru-ka, et j'écris ces lignes dans la tente que le Pr. Galloway nous a réservée sur son campement. L'ombre de la tente et le confort tout relatif d'un lit de camp me font un palace après l'épreuve des jours précédents, et mes yeux se ferment déjà malgré moi alors que je m'apprête à fermer ce carnet.

(Onzième séance) Mercredi 2 août 2006

Jeudi 5 avril 1929, emplacement supposé du tombeau de Nophru-ka, 20 km au sud de la Vallée des Rois, Egypte.

Nous partîmes donc ce matin pour le site du tombeau. La progression fut difficile, et il nous fallut

près de deux heures pour faire moins de vingt kilomètres vers l'ouest. A environ un kilomètre de l'endroit présumé, le Pr. Costing et moi mêmes pied à terre et avançâmes à couvert aussi prudemment que possible. Notre crainte était que les hommes de la Confrérie ne nous attendissent sur place, et nous voulions partir discrètement en éclaireurs. Nous découvrimmes une petite vallée enclavée, repliée sur elle-même, à la façon de la Vallée des Rois. Nous repartîmes chercher le véhicule, laissé aux mains d'Ali et Edward, ainsi que les travailleurs arabes. Il nous fallut plusieurs heures pour monter le camp au sommet du berceau rocheux, et nous ne pûmes avant le coucher du soleil qu'inspecter brièvement la paroi à la recherche d'une anfractuosité, en vain. Avec à l'esprit que l'astrologie jouait un grand rôle pour la Confrérie, nous inspectâmes la vallée à la lumière des étoiles, pensant que peut-être la vallée était disposée en fonction d'un alignement stellaire particulier, mais rien ne sembla l'indiquer.

Nous avons entrepris de faire des tours de garde cette nuit, et j'écris ces lignes pendant le premier d'entre eux. Notre crainte est grande que la Confrérie ne nous surprenne ici à tout moment, et c'est d'ailleurs pourquoi nous avons choisi ces hauteurs plutôt que la vallée qui ne nous aurait offert aucune possibilité de fuite en cas de siège. En espérant que tout ce passera bien, demain nous commencerons les fouilles.

Vendredi 6 avril 1929, emplacement supposé du tombeau de Nophru-ka, 20 km au sud de la Vallée des Rois, Egypte.

Peu après que je me fusse endormi hier, après mon tour de garde, je fus réveillé par un coup de feu proche. Me levant en sursaut, j'ai vu le Pr. Costing attaqué par trois effrayantes créatures ailées et décharnées, dépourvues de visage. Nous sommes parvenus à tuer les trois abominations aux ailes membraneuses en leur tirant dessus à coups répétés de carabine. Ali, armé d'une machette, a été un soutien tactique décisif à cet égard. Nous avons enterré ces choses dès que possible. Je crains que les manœuvres arabes ne regimbent à la tâche très rapidement si ce genre d'évènement surnaturel se reproduit. Qu'était-ce donc, et pourquoi est-ce venu nous attaquer ? J'ai l'impression que la tombe de Nophru-ka a encore ses gardiens. Car je ne pense pas qu'il puisse s'agir de démons invoqués par la Confrérie. Si cela avait été le cas, ils auraient sans doute précédé ou soutenu une attaque des séides de Hauptman. A mon sens, ce sont bien des gardiens, et leur présence odieuse demeure, pour funeste qu'elle soit, un signe positif que nous approchons de notre quête.

Plus tard. Le Pr. Costing a trouvé quelque chose ! Il a repéré une dalle de pierre dans l'axe de l'entrée du défilé rocheux. Nous avons juste eu le temps

de déterrer la naissance du fronton de ce que nous supposons un caveau. Pas le temps d'en faire davantage, mais la griserie de la découverte est bien réelle ! Nous avons immédiatement envoyé un émissaire au camp de Galloway. Il devrait accourir à bride abattue !

Samedi 7 avril 1929, emplacement supposé du tombeau de Nophru-ka, 20 km au sud de la Vallée des Rois, Egypte.

Pas d'attaque des créatures volantes cette nuit. Le Pr. Galloway est arrivé au cours de la matinée, et son équipe a installé son campement dans la vallée. Nous avons peu progressé, mais demain devrait être décisif avec tous les hommes à disposition. Pour l'instant, nous avons dégagé une margelle autour d'un promontoire naturel. Comme je comprends ce qu'a dû ressentir Carter il y a près de sept ans de cela !

Dimanche 8 avril 1929, emplacement supposé du tombeau de Nophru-ka, 20 km au sud de la Vallée des Rois, Egypte.

Ça y est ! Nous avons dégagé l'escalier creusé dans la grotte naturelle ! Hélas, il semble qu'il soit obturé par un nouveau bouchon de sable. Les Prs. Galloway et Costing semblent inquiets du fait de l'aspect étonnement meuble de ce sable, qui indiquerait selon eux qu'il aurait été remué récemment. Je comprends mal cependant quand nos prédécesseurs ont pu intervenir. Même si les tempêtes de sable doivent tout recouvrir très vite dans ce paysage, il aurait fallu plusieurs jours à n'importe qui pour effectuer cette excavation, même avec des moyens dépassant les nôtres.

Lundi 9 avril 1929, emplacement supposé du tombeau de Nophru-ka, 20 km au sud de la Vallée des Rois, Egypte.

Nouvelle attaque des démons volants cette nuit. Quatre cette fois-ci, qui s'en sont pris aux tentes des travailleurs arabes les plus à la périphérie du camp. La plupart se refusent catégoriquement à travailler désormais. Nous allons devoir retirer le bouchon de sable avec une poignée d'hommes.

Plus tard. Horreur ! Le sceau semble avoir été brisé ! Nous avons même décelé des traces de bottes dans le sable derrière le mur de mortier. Le Pr. Galloway semble effondré, mais sa curiosité scientifique l'emporte malgré tout, et il nous presse de descendre. Aucun arabe ne veut évidemment nous accompagner après les rumeurs de démons protecteurs de la tombe dont tout le camp bruisse, et puis-je vraiment les en blâmer ? Nous enfourchons notre équipement, et nous apprêtons à descendre. Je prie pour que ces mots ne soient pas les derniers de mon carnet.

Mardi 10 avril 1929, hôpital de Louqsor, Egypte.

Le Pr. Costing a été rapatrié d'urgence grâce à l'appel radio que nous avons pu passer par le biais du matériel du Pr. Galloway. Il oscille entre la vie et la mort, le torse abominablement lacéré, un pectoral arraché. Mais encore une fois je peine à ordonner la chronologie des événements survenus hier, tant ma peine est grande alors que j'observe impuissant le combat de mon ami face à la mort.

Vers seize heures, nous commençâmes à descendre les quelques marches de l'escalier du mausolée, puis passâmes le sceau de briques partiellement percé. Nous n'étions pas les premiers à découvrir le tombeau, c'était une certitude : quatre traces de pas semblaient avancer dans le boyau – mais trois seulement en sortaient. Après quelques mètres, des alcôves de chaque côté de l'étroit couloir révélèrent des sarcophages en pierre, qui suscitèrent l'intérêt immédiat du Pr. Galloway. Ils s'inscrivaient très précisément dans la période de la XIV^e dynastie selon lui, et il ne les abandonna qu'avec réticence, se promettant d'y revenir plus tard. Une double porte fermait le couloir, qui recelait sans doute l'objet privilégié de notre convoitise. Nous l'ouvrîmes sans problème sur une vaste chambre, aux murs couverts d'hiéroglyphes. Une boîte en pierre y trônait en son milieu, et un ameublement sommaire complétait le tout. Notre choc fut grand cependant de voir le cadavre d'un arabe, partiellement momifié, étendu par terre. C'était sans doute le quatrième de nos prédécesseurs. Il portait des traces de blessures évidentes à la nuque, que nous pûmes identifier malgré l'état du corps. Notre seule assurance était qu'il devait être là depuis plusieurs années. La boîte hélas était vide, conformément à nos craintes à tous. Nous n'eûmes cependant pas le temps de nous en lamenter, car un bruit provenant de derrière nous nous fit nous retourner. Nous vîmes alors deux créatures de cauchemars, deux momies à tête de crocodile – les mêmes que dans notre vision – avancer lentement vers nous, levant leurs mains griffues en gestes explicites à notre intention. Certains d'entre nous firent feu alors que quelques mètres nous en séparaient encore, mais il fallut se rendre à l'évidence, les balles traversaient les bandelettes sans les affecter. Dès qu'elles furent au contact, nous portâmes de taille et d'estoc avec ce qu'il nous restait sous la main. Ali fut aussi redoutable que Soliman avec sa machette, je tentais moi-même d'asséner quelques coups de la crosse de mon fusil, et même le Pr. Galloway, farouche, asséna aux immondes morts-vivants des coups de pied frénétiques. Nous parvînmes à les défaire, mais au pris d'une grave blessure pour le Pr. Costing, toujours au premier rang

du danger au cours de cette aventure. Un coup de griffe terrifiant lui sectionna une artère jugulaire, et nous parvînmes *in extremis* à stopper l'hémorragie alors qu'Ali hachait la dernière chose-crocodile en un coup rageur pour venger son ami.

Nous portâmes le corps inconscient du professeur, qui se vidait de son sang, aussi vite que possible à l'extérieur du tombeau, puis passâmes un appel radio d'urgence à destination de Louqsor. Je suis resté depuis au chevet de mon ami, et c'est le Pr. Galloway qui m'a raconté la fin de la fouille de la pièce par son équipe.

Le sarcophage était bel et bien introuvable, et manquaient également les vases canopes qui, me l'apprit-il, contenaient les viscères. En revanche, Galloway trouva des parchemins rédigés en hiéroglyphes, dont il me dit que, incompréhensibles pour lui, ils semblaient recéler quelque formule magique destinée à invoquer une créature qu'il nomma, phonétiquement, un Dhole, sans pouvoir m'en dire plus. Le professeur a également commencé la traduction des inscriptions aux murs, qui nous confirment qu'il s'agissait bien de la tombe de Nophru-ka. Outre les éléments biographiques qui nous étaient déjà connus sur le prêtre rebelle, nous apprîmes qu'il vénérât un certain Nyarlathotep dans des temples surnaturels et secrets. (Ainsi l'homme en noir que nous vîmes n'était-il autre que ce Nyarlathotep dont j'avais déjà rencontré le nom dans Prinn.) Nophru-ka aurait conçu ses plans de destructions de l'empire de Pharaon après ses conversations avec Nyarlathotep et d'autres dieux étranges. Son but aurait été d'apporter le chaos au monde, par un faisceau de fléaux, projets de soulèvements politiques, invocations de créatures des étoiles appelées Dholes par les psalmodies de prêtres dans des temples secrets, appel de ce que Nophru-ka appelait la Bête.

Mardi 17 avril 1929, Le Caire, Egypte.

Le Pr. Costing a pu être transféré à l'hôpital du Caire, où il devrait pouvoir se rétablir avant d'envisager un rapatriement à New-York. J'ai envoyé un télégramme à Paul pour le tenir informé de l'état de santé du professeur. Le jeune médium a très vite donné suite, avec son intérêt et sa compassion habituelle. Il me confiait que sa mère avait enregistré les rares paroles nocturnes prononcées pendant une série de nouveaux rêves qui le hantent depuis quelques semaines. Les voici très exactement : « La Bête approche. La terre tremble. Le Pérou. »

Evidemment, notre confiance est désormais totale dans le caractère prémonitoire des rêves de Paul, et nous nous sommes empressés d'éplucher la presse en quête

de l'actualité péruvienne. Mais nos journaux ici datent de quelques jours, et il nous faudra sans doute retourner aux Etats-Unis pour obtenir toute information. Notre état de santé ne nous permet de toute façon pas d'envisager quelque aventure que ce soit avant longtemps.

Jeudi 30 mai 1929, New-York, NY.

Au cours de notre traversée retour, j'ai consulté le *De Vermis Mysteriis* pour m'enquérir de la nature d'un Dhole. D'après Prinn, il s'agirait de créatures titanesques, cyclopéennes, venues des étoiles, et constituant une race indépendante, majeure.

En quoi pouvons-nous l'associer à un tremblement de terre andin ? Je l'ignore, et nous avons cherché à en savoir un peu plus dans la presse.

Le *New-York Times* faisait état d'un « nouveau tremblement de terre au Pérou. » Il s'agirait de secousses sismiques localisées, dans les hauteurs des montagnes au nord-ouest du pays, sur un rayon de quatre-vingts kilomètres. Toutes auraient été situées près des installations minières de la *NWI*. Le porte-parole de cette société aurait déclaré que les secousses ne leur auraient causé aucun problème. Nous nous sommes évidemment intéressés de plus près à cette compagnie. *NWI* est le sigle de *New World Incorporated*, dont le siège social est basé à Chicago – ville censément la destination du baron Hauptman, ce dont aucun de nous ne pense qu'il puisse s'agir d'une coïncidence. Et ce n'en est certainement pas une que son PDG soit un certain Edward Chandler : Edward était le prénom du jeune Maître des lettres à Cornwallis. Les différentes informations à son sujet disponibles dans la presse mentionnent qu'il serait né le 1^{er} février 1880 à Chicago. (Nous avons vérifié, le patronyme Chandler apparaît bien dans les arbres généalogiques de la Confrérie.) Il semble que cela soit un homme très connu, et fort charitable : il préside notamment à une fondation caritative homonyme, comparable à celle de Ford. La *NWI* est une multinationale diversifiée dans maintes branches très novatrices, dont les technologies d'extraction minière, du pétrole, de l'aéronautique ; dans les chantiers navals avec système de navigation électronique – ce dernier conçu par une succursale californienne. Elle possède également, nul philanthrope n'étant parfait, une usine de munitions au Mexique, qui lui permet sans doute d'être responsable d'estropier les milliers de pauvres hères à qui elle fait l'aumône à travers ses fondations caritatives.

Les trois derniers étages d'un immeuble de Chicago sont entièrement occupés par Chandler. Au sommet du building se trouverait même le dirigeable personnel du magnat. On fait état à son sujet de rumeurs d'ambitions politiques, dont il se défend officiellement, bien évidemment.

Il n'est pas difficile d'obtenir quelques informations sur son parcours, celui d'une belle réussite à l'américaine.

Enfant maladif, il aurait été envoyé en Europe à l'âge de dix ans. (Nous savons quant à nous qu'il a bien plutôt été cédé par son père pour éponger ses dettes.) Le père en question était propriétaire d'une usine d'outils à Chicago. A dix-huit ans, Edward revint aux Etats-Unis. Sa santé allait croissante, et il put intégrer un Collège, l'université de l'Illinois, où il brilla dans la pratique du football. En 1910, ses parents moururent dans un accident de bateau au large de San Francisco – l'évènement avait été mentionné, mais de façon détournée, et avec un humour particulièrement noir, par le baron Hauptman. Je crains qu'il ne faille imaginer qu'Edward eût mis fin prématurément aux jours de ces mêmes parents qui lui avaient préféré une somme d'argent. Il prit alors en main la société, et la fit fructifier pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui. La *NWI* est présente au Pérou depuis 1924 : elle y procéderait aux essais d'une modalité révolutionnaire d'extraction des minerais précieux.

Que faire à présent ? Tout semble désigner Edward Chandler comme la source de tous les maux qui s'appêtent à fondre sur la planète. Devons-nous d'abord nous rendre au Pérou pour contrecarrer le plus imminent ? Ne pouvons-nous pas combattre le mal à sa source et nous rendre à Chicago pour défier Edward Chandler dans son fief ? Plus que jamais l'indécision est accablante face à la responsabilité qui nous incombe...

(Douzième séance) Samedi 19 août 2006

Alors que le Dr. Badstuff peine à se rétablir – il était avec nous sur le bateau retour pour New-York, mais n'est plus que l'ombre de lui-même – nous avons jugé bon de mettre dans la confidence une charmante jeune femme rencontrée pendant la traversée, Miss Inès de Loyola. Celle-ci, issue des meilleurs milieux portègues, s'est révélée passionnée par les histoires extraordinaires que nous avons traversées depuis notre rencontre avec Paul Le Mond. Elle s'est dite prête à relire mon journal, tâche ingrate dont je lui sais infiniment gré, mais qui lui permettra de prendre connaissance de tous les détails de notre périple à travers le monde.

Notre passe-muraille, Jose Nose, a entrepris d'apprendre quelques-uns des prétendus sortilèges à notre disposition : j'ai en effet cru pouvoir déterminer grâce à ma lecture du *De Vermis Mysteriis*, que ces sorts, s'il devait s'avérer nécessaire de les utiliser, seraient d'autant plus puissants que nous serions nombreux à les connaître. Néanmoins, je trouve toujours très étonnant que des parchemins de Renvoi d'un Dhole aient été oubliés dans le tombeau de Nophru-ka : j'en viens à me dire qu'ils l'ont été à dessein, et que l'on veut nous manipuler comme de vulgaires pantins, en nous faisant croire qu'ils sont l'inverse de leur véritable nature, à savoir un sort d'invocation, ou quelque autre abomination de cet ordre... De même, il m'a toujours

paru suspect que le contremaître arabe du Pr. Galloway ait gardé dans ses effets personnels, sans la moindre protection, la lettre ô ! combien compromettante du baron Hauptman à son attention... J'avoue que ma suspicion est exacerbée, et qu'elle s'applique tous azimuts.

Je suis parvenu à défaire l'ingénieur casse-tête de marqueterie. A l'intérieur, se trouve un vieux parchemin recouvert de quelques lignes d'un arabe médiéval, trop difficile à déchiffrer pour le Pr. Costing. Celui-ci essaiera de le soumettre dès que possible à l'un de ses confrères de la Columbia.

Nous venons d'apprendre, atterrés et tristes, la mort du Pr. Galloway peu avant de descendre du bateau. Il semble qu'il ait disparu dans un – très étrange – accident de dynamite survenu dans le tombeau de Nophru-ka, où il continuait ses recherches en compagnie de ses deux assistants. Nous nous imaginons mal que le Professeur ait pu à aucun moment envisager d'utiliser de la dynamite au cœur même du tombeau, aussi ne concevons-nous sa fin tragique que comme le plus vil des assassinats. Nous sommes persuadés désormais d'être surveillés par la Confrérie.

Plus tard. – Pour plus de sûreté, nous avons décidé de placer tous les objets d'importance associés à la Confrérie dans le coffre-fort de Miss de Loyola. Celle-ci étant *a priori* inconnue de la terrible fraternité, nos livres, parchemins, et divers objets récoltés depuis Boston sont plus en sûreté chez elle.

Plus tard. – Nous avons été bien inspirés de procéder comme nous l'avons fait ! L'appartement du Pr. Costing a été saccagé, tout comme le mien ! La police est bien incapable de nous dire qui a fait le coup, et nous n'en saurons jamais davantage, mais les agissements de la Confrérie sont de nouveau transparents. Mr. Nose propose un ingénieux plan destiné à piéger de futurs cambrioleurs, mais je crains que cela n'épuise nos ressources et notre précieux temps pour un résultat trop maigre.

Les Le Mond nous ont écrit, au Pr. Costing ainsi qu'à moi. Dans ses lettres, Irène Le Mond nous écrit que son fils est de plus en plus agité au cours de ses rêves. Ces derniers temps, il n'aurait cessé de répéter pendant son sommeil : « *Elle approche ! Elle approche !* » Il semble que la Bête ne va pas tarder à se manifester. Peut-être devrions-nous cesser d'essayer de chercher plus avant toute information sur la NWI et les récents tremblements de terre péruviens, pour partir dès que possible pour Lima.

De fait, nos recherches de l'après-midi ont été bien vaines. Le Pr. Costing est parvenu à obtenir une traduction approximative du parchemin de la boîte en

marqueterie, qui disait à peu près ceci : « *Et l'on rêva à nouveau de Nophru-ka et des mots qu'il prononça à sa mort. Le Fils se lèverait pour réclamer le titre et venger la mort du Père... On invoquerait la Bête... Les sables boiraient le sang de la descendance de Pharaon.* » L'allusion à la descendance de Nophru-ka et au projet de déstabilisation politique mondiale de la Confrérie est à présent diaphane, et cela ne fait hélas que confirmer nos pires craintes.

Iñes m'a appris, alors que nous étions tous les deux à la *Public Library* pour rechercher à travers la presse des informations complémentaires sur la NWI et le Pérou, que la date de naissance supposée d'Edward Chandler, le 1^{er} février, veille de la chandeleur, avait une signification mystique très forte depuis les celtes. On y célébrait alors Imbolc, une fête de purification au sortir de l'hiver, et destinée donc à apporter la fertilité.

Pour ce qui est de nos recherches dans la presse anglo- et hispanophone, hélas donc, rien de bien nouveau : nous avons appris cependant que le site péruvien de la NWI accueillait sur des bases régulières différentes missions scientifiques, et qu'il se trouvait à une centaine de kilomètres de Lima, à l'intérieur des terres, au nord-est. La perspective de nous faire passer pour une mission scientifique universitaire, chapeauté par le Pr. Costing, était tentante, car elle aurait pu nous permettre de présenter un prétexte viable pour pénétrer dans la mine. Cependant, nous jugeons préférable, autant que possible, de nous faire discrets, et de ne pas annoncer notre venue aux autorités de la NWI, dont nous sommes trop convaincus qu'elles ont maille à partir avec la Confrérie.

Vendredi 31 mai 1929, New-York, NY.

Nous nous sommes décidés après concertation à partir dès que possible pour le Pérou. Nous avons commencé à faire nos bagages, à changer des dollars pour des réaux, et à constituer un arsenal : Mr. Nose s'est proposé pour me fournir un fusil à canon scié par ses soins ; Miss de Loyola est une excellente tireuse au pigeon, dont elle possède une impressionnante collection ; le Professeur et Jose ont toujours sur eux leur arme de poing, où ils excellent. Nous nous sommes pourvus de vêtements chauds et de solides chaussures d'escalade, ainsi que de matériel de spéléologie. Nous partons pour Lima sans savoir davantage qu'y faire, mais il semble que cela soit notre destin que d'essayer d'empêcher l'avènement de la Bête...

Dimanche 2 juin 1929, New-York, NY.

Avons embarqué pour Lima via le canal de Panama. Si tout va bien le trajet ne devrait pas nous prendre beaucoup plus d'une semaine.

Lundi 10 juin 1929, Lima, Pérou.

Avons débarqué à Lima, où nous sommes logés à l'*Hotel Grande*. Miss de Loyola a fort heureusement un contact sur place, personne autre que le consul d'Argentine, qu'elle s'est empressée d'aller solliciter. Dans la soirée, il a pu nous communiquer quelques informations utiles : la mine de la NWI se trouverait à proximité du village d'Huancucho, à 88 km de Lima par une mauvaise piste. Au-delà du village, il faudra se rendre à pied à la mine, et surtout engager sur place un guide pour nous mener jusqu'aux montagnes. Un véhicule motorisé devrait nous y emmener demain. Monsieur le consul nous a néanmoins mis en garde contre les rebelles qui sévissent dans la région.

Mardi 11 juin 1929, Huancucho, Pérou.

Le voyage en camion jusqu'au village, sur une piste cahoteuse, a été passablement éprouvant. Nous étions logés sur d'inconfortables et odorantes cargaisons de légumes et d'épices, alors que Miss Loyola partageait bien sûr la cabine avant en compagnie du chauffeur, et de son jeune frère Raul, manifestement quelque peu demeuré, mais sans doute un très brave garçon. Les longues heures n'ont été égayées que par l'achat à de braves autochtones de ponchos et de bonnets fort pittoresques, dans lesquels le Pr. Costing et moi avons pausés quelques instants devant l'objectif de Miss de Loyola.

Le comptoir commercial du village, seul lieu d'importance, était notre destination naturelle pour tenter de dégoter un guide-interprète : les compétences de notre belle argentine n'incluent pas une pratique du Quetchua, et les conversations avec les locaux deviennent presque souvent impossibles.

Quelle ne fut pas notre surprise d'y trouver une très ancienne connaissance d'Iñes, un français du nom de Victor, qui tient le commerce avec son épouse, une indienne taciturne. Nous parlions depuis quelques minutes dans l'arrière-salle où il nous avait invités à venir nous délasser du voyage, quand nous entendîmes des coups de feu venant de la boutique. Nous précipitant pour intervenir, nous vîmes, alors que deux soldats péruviens se tenaient debout dans la salle, le corps gisant d'un troisième, baignant dans son sang. Ils ne firent évidemment aucun effort pour expliquer ce qui c'était passé, et s'empressèrent bien plutôt de partir avec le corps de leur camarade. Un homme à l'épaisse moustache, qui nous avait dévisagés quelques instants auparavant alors que nous entrions dans la boutique, avait semble-t-il pris la fuite vivement, tuant dans sa course l'un des militaires. Nous finîmes par obtenir de Victor qu'il soupçonnait l'indien d'être le chef des rebelles locaux, un dénommé Goyo.

Alors que nous discutons plus avant de la possibilité de trouver un guide jusqu'à la mine, et que nous évoquions de fumeuses recherches archéologiques

sur les mystères comparés des pyramides aztèques et égyptiennes, Victor se risqua à nous parler d'une carte au trésor, acquise de longue date, et qui avait motivé sa venue et son installation jusqu'ici. Il était prêt à s'en délester pour une somme qu'Iñes, avec une grande libéralité, lui concéda sans barguigner. Le vieux parchemin indique en effet d'une croix un emplacement dans la montagne, à une dizaine de kilomètres à l'est de celui de la mine de la NWI. Se peut-il que, à l'instar du Pr. Galloway qui ne cherchait pas le tombeau de Nophru-ka au bon endroit, la NWI cherche à tâtons quelque mystérieux objet dont nous serions seuls désormais à connaître l'emplacement exact ? Et quel rapport avec les tremblements de terre et la Bête ?...

Voilà bien des mystères qu'il nous faudra résoudre. Victor, qui nous assure que son beau-frère Sancho fera un parfait guide pour notre expédition pédestre de demain, nous a vivement mis en garde contre les rebelles à l'autorité du gouvernement militaire, lequel passe pour être corrompu par les américains ; et d'autre part, contre une obscure tribu d'indiens primitifs, dont il n'a pas pu même nous dire s'ils portaient un nom spécifique, mais dont il nous assure qu'ils ont une très mauvaise opinion des blancs. Aussi irons-nous dans les montagnes armés jusqu'aux dents...

(Treizième séance) Mardi 22 août 2006

Mercredi 12 juin 1929, dortoir de la NWI, nord-est d'Huancucho, Pérou.

Nous sommes ainsi partis ce matin d'Huancucho, guidés par Sancho. Après que nous lui eussions montré la vieille carte de Victor, il se montra très enthousiaste pour nous mener jusqu'à l'endroit marqué d'une croix. Dans son espagnol malhabile, il nous expliqua que Victor lui avait à plusieurs reprises parlé de la carte, qui indiquait selon lui l'emplacement d'une idole d'or couverte de pierreries. Il exigea d'ailleurs comme condition de son service qu'il fût payé d'une pierre arrachée à l'idole, car selon lui les dangers étaient multiples : outre les indiens Huari et les rebelles, la région semble pulluler de serpents venimeux, souvent trouvés en nids. Sancho, qui, contrairement à Victor, semble connaître les Huari, insista sur leur caractère dangereux, et leur extrême méfiance à l'égard des blancs. L'une de leurs légendes prédirait en substance ceci, que « *lorsque les hommes blancs viendront des montagnes, ils lâcheront les mauvais esprits dans son ventre. Les (indiens) Huari doivent résister, mais ils ne seront délivrés que par la venue de « l'Ombre qui Marche.* » En outre, Sancho sembla indiquer que la légende avait été ravivée dans les esprits des Huari récemment, car certains auraient vu depuis peu l'Ombre qui Marche.

Nous n'étions plus à un mystère de plus, et cédâmes sur toutes ses exigences à Sancho. La température commença à baisser sensiblement à la mi-journée, et notre groupe se réjouit de s'être équipé des

chauds ponchos en laine de Lama achetés la veille. Quant à moi, le *trench-coat* dans lequel j'avais rangé mon fusil à canon scié me devenait beaucoup plus supportable. Des vipères, intimidées, disparaissaient à notre approche alors que nous grimpons. Arrivés en début d'après-midi au niveau de la zone indiquée par une croix, nous commençâmes à fouiller la paroi avec méthode. Après plusieurs heures, c'est Mr. Nose qui trouva ce qui était selon toute probabilité l'objet de notre quête : en contrebas, un petit plateau rocheux laissait apparaître, a-demi renfoncée dans une anfractuosité, la naissance d'une grande pierre sculptée. Le Pr. Costing, puis moi-même, y descendîmes en rappel. Nous fûmes vivement impressionnés par la statue, la représentation choquante d'un serpent anthropomorphisé, ceint d'un bouquet de reptiles de pierre à la présence inquiétante. La statue s'ornait sur sa partie basse d'un ensemble de glyphes que nous fumes incapables de lire : sans doute était-ce un exemplaire d'écriture Huari. Mais ce qui me choqua le plus, ce fut que je me rappelai alors que, dans le *De Vermis Mysteriis*, Prinn évoquait une divinité ophidienne, Yig, dont je compris que la statue était une représentation. Il semblait néanmoins me souvenir que, contrairement à d'autres entités innommables de son panthéon païen, Yig, protecteur des serpents, n'était pas intrinsèquement maléfique, et qu'il était capable de bienveillance à l'égard de ceux qui respectaient ses enfants et l'adoraient. Était-ce là un moyen de lutter contre les forces de la Confrérie à la solde de Nyarlathep ?

Nous n'eûmes guère le temps d'y réfléchir sur le moment. Alors que nous prenions une copie des pictogrammes, un serpent s'approcha de moi, sorti de derrière le piédestal de la statue. S'arrêtant pour me regarder, il resta quelques secondes indécis. Je me figeai, mais ne pus sans doute contrôler mon effroi, car mes membres commencèrent à trembler malgré moi : sentant ma peur, le reptile rampa vivement dans ma direction pour me mordre. Je n'eus que le temps de le chasser d'un vigoureux coup de canne pour l'envoyer au loin. Par chance, la vipère ne fut pas projetée sur le Pr. Costing, qui se tenait alors auprès de moi. Mal remis de ma frayeur, j'avisai un petit morceau d'étoffe rouge, de texture comparable à celle de nos ponchos, à l'endroit où un éboulis naturel, s'enfonçant le long de la pente, portait des empreintes de pieds nus. Nous fûmes tentés de les suivre, ayant à l'esprit la possibilité de demander conseil et assistance aux Huari pour lutter contre les gens de la NWI. Mais voyant le soleil décliner, Sancho nous pressa de rebrousser chemin, faute de quoi, selon ses conditions, il nous abandonnerait sur les lieux. Nous nous résolûmes donc – était-ce par prudence, ou par un rehaut d'inconscience ? – à demander l'hospitalité à la mine de la NWI – c'est-à-dire dans notre idée à nous jeter dans la gueule du loup. Nous prîmes cette

précaution minimale de nous accorder à nous présenter selon de faux patronymes : j'étais Moses Malavista, le professeur, Benjamin Jones, et Jose, Mr. Groin.

Nous n'atteignîmes le camp de la NWI – nous reconnûmes l'étrange logo, figurant une sorte de « léopard passant » d'héraldique – que vers neuf heures ce soir. Un garde nous pressa d'entrer dans l'enceinte, soigneusement gardée. A l'intérieur de la cour close contre la falaise rocheuse, trois bâtiments se détachaient, dont nous comprîmes qu'ils étaient, respectivement, un bâtiment administratif, un entrepôt à outils, et un dortoir.

Un homme énergique et aimable, Jonathan Harris, nous accueillit et nous pria de l'accompagner dans son bureau. Au cours de la conversation informelle que nous échangeâmes, et pendant laquelle nous nous présentâmes – il est ingénieur en chef de la mine, formé à Yale – nous apprîmes notamment qu'il attendait dans quelques jours l'arrivée d'une délégation des administrateurs de la NWI. Notre imagination débile s'enflamma aussitôt, et nous nous vîmes acculés à affronter sur les lieux le baron Hauptman, voire Edward Chandler lui-même, venus se repaître de notre naïveté à être allés avec une telle candeur nous immoler au fin fond du Pérou. En outre, Harris sembla s'étonner de ce que Victor fût une ancienne connaissance d'Iñes, ce qui ne fit qu'asseoir nos craintes que le français soit impliqué dans la Confrérie, et n'eût contribué à notre destin funeste.

Mais enfin nous sommes à présent dans les chambres qui nous ont été gracieusement allouées par Harris. J'écris ces lignes alors que le Pr. Costing fait des copies des pictogrammes précolombiens décalqués sur la statue ophidienne, et rien ne semble nous menacer pour l'instant. Après nous être concertés, nous avons décidé d'essayer d'en savoir davantage sur les projets de la mine en infiltrant Mr. Nose dans les locaux dans quelques heures, à la faveur de la nuit. Le procédé décrit par Mr. Harris, consistant à retirer des carottes de métal, à en extraire les minerais utiles, puis à replacer la masse restante, semble fort intrigant, et nous sommes de toute façon décidés à croire que les agissements de la NWI dans ces montagnes ne peuvent être que malhonnêtes.

Plus tard – Mr. Nose est revenu de son expédition nocturne avec une masse de nouvelles révélations, et autant de questions restées sans réponses. Alors que le Pr. Costing faisait nonchalamment le guet devant le bâtiment administratif, et que j'essayais pendant ce temps, tant bien que mal, à renfort de cigarettes américaines et de conversation sur le base-ball, d'accaparer l'attention de la vigie, Mr. Nose crochetait sans peine la porte d'entrée, puis celle du bureau de Jonathan Harris. Deux autres portes, auxquelles nous

n'avions pas prêté attention plus tôt, indiquaient respectivement les bureaux de Mr. Peale, et du Dr. Lawrence Richards. Dans le bureau d'Harris, Mr. Nose trouva des cartes de relevés géologiques, lesquelles mentionnaient avec insistance un même secteur, baptisé A48, marqué sur chacune d'un astérisque, et qui se trouverait à environ 3,5 km de la mine. En outre, le brouillon d'une lettre, rédigé sur la feuille arrachée d'un carnet, n'a laissé de nous glacer encore davantage alors que Mr. Nose nous en rendait compte. Elle était rédigée à peu près dans ces termes : « *Cher Mr. Chandler, Je vous prie de bien vouloir noter que le processus d'extraction du secteur A48 a pris de l'avance sur le programme prévu, laissant entrevoir un démantèlement du camp, après une diminution du chantier, plus tôt que nous n'aurions pu l'espérer. Nos alliés de Y. semblent être satisfaits des dispositions prises à leur égard dans nos projets. Je pense que tout ira bien. Longue vie à Shub-Niggurath, Jonathan Harris.* »

Qu'est-ce que tout cela signifiait, nous n'en avions aucune idée, sinon que l'implication d'Harris dans les projets de la Confrérie ne faisait désormais plus aucun doute pour nous. Même si nous en avions douté dans un premier temps – l'homme était d'un abord franc et sympathique – sa formule d'envoi en faisait un cultiste corrompu à la solde d'Hauptman et de ses sbires. Quant à savoir ce que le sibyllin « Y » désignait, nous ne pûmes le dire : le seul nom qui me vint à l'esprit fut Yamoussoukro ; le Pr. Costing suggéra la Yougoslavie ; après quelques moments je pensais à Yig, mais alors toute notre théorie s'effondrait comme un château de carte, car nous avions à l'idée depuis notre arrivée au Pérou que les indiens pourraient être un allié pour lutter contre la Confrérie, et non l'inverse.

Mais la récolte de Mr. Nose ne s'arrêtait pas là : dans un classeur en bois, au milieu de nombreux dossiers, bilans comptables et financiers, facturiers, il trouva une liasse de bordereaux de chargements qui faisaient état du transport depuis le port de Lima d'un matériau appelé Jean-Bleu, envoyé par petite quantité, par bateau, à une adresse de San Francisco, adresse suivie de deux idéogrammes chinois. Est-il possible que nous ayons obtenu là un moyen de débusquer le cofondateur de la Confrérie selon le *De Bestiae Fraternitate*, le prêtre Lang Fu ?

Nous sommes trop fatigués pour parvenir à comprendre quoi que ce soit à tout cela. Demain nous avons l'intention d'accepter la proposition d'Harris de visiter ses locaux : peut-être y trouverons-nous davantage d'éléments à même de nous permettre une vue claire des différentes forces à l'œuvre ici.

Jeudi 13 juin 1929, dortoir de la NWI, nord-est de Huancucho, Pérou.

Ce matin, le camp s'est réveillé dans une effervescence inquiète dont nous n'avons pas tardé à comprendre la raison : un des techniciens, William Boyle, est porté manquant. Mr. Peale, le chef de la

sécurité, a donné un ordre de consignation. Un groupe d'hommes armés a été envoyé à sa recherche tôt ce matin, et il vient de revenir avec les cadavres de deux indiens Huari abattus, selon les propos de Mr. Peale, « parce qu'ils s'étaient montrés agressifs. »

Alors que nous nous intéressions aux cadavres des indiens, et à leurs colifichets si particuliers – l'un d'eux portait une plaque en bois portant un texte dans des caractères tout-à-fait comparables à ceux de la statue de Yig – le Dr. Richards, le médecin du camp, a remarqué l'attention que nous leur portions. Nous avons découvert qu'il était un assez bon connaisseur de cette tribu, savoir qu'il semble tenir de son père, anthropologue à la Columbia. Nous nous sommes longuement interrogés sur la pertinence qu'il y avait à lui demander conseil et à lui montrer notre copie de l'inscription de Yig, puis nous y sommes résolus : tous ne peuvent être impliqués, et le savoir des motivations réelles de la NWI est sans doute très scrupuleusement cloisonné. Peu porte à croire que le médecin ait été dans la confiance.

Quoi qu'il en soit, il nous a donné une traduction de l'inscription – celle de la tablette en bois n'en ayant été qu'une version tronquée, semble-t-il. Il s'agirait d'un rituel adressé à Yig, destiné à *Calmer la Fureur d'un Enfant de Yig*, et également à *Adorer Yig*. Le Dr. Richards nous a donné, à notre demande insistante et avec beaucoup de mises en garde, une version phonétique du rituel, selon lui approximative et sujette à caution. Chacun de nous a essayé de la mémoriser, mais je n'y suis pas parvenu.

Nous avons décidé de passer outre la consignation et nous sommes excusés auprès de Mr. Harris de ne pouvoir honorer son invitation. Il ne nous a pas été fait de problème pour nous retenir au camp, même si des mises en garde répétées à l'encontre des Huari ont été abondamment formulées par tous les membres du personnel. Nous partons donc pour le secteur A48 – bien que bien sûr nous ayons prétexté vouloir retourner immédiatement au village.

Jeudi 13 juin 1929, secteur A48, nord-est de Huancucho, Pérou.

J'écris ces lignes, peut-être les dernières, avant que ma raison ne vacille irrémédiablement et que la mort ou la folie ne m'en empêche à tout jamais.

Nous avons atteint le secteur A48 au début de l'après-midi. D'abord intrigué par le calme de l'endroit, irréel – et sans doute par le fait d'une inactivité anormale de la faune – nous avons remarqué de nombreux blocs de pierres, à la découpe nette, et pourvus de soigneuses traces d'extractions, qui auraient tout-à-fait pu être le résultat des procédés évoqués par Harris. Il s'agissait de cannelures mécaniques autour desquelles restaient les vestiges, sous formes de dépôt bleu, de ce que nous soupçonnions être le mystérieux Jean-Bleu. Autour de l'un des blocs – il ne s'agissait certes pas des carottes

évoquées par Harris – étaient-ce le résultat des tremblements de terre localisés ? – nous trouvâmes une étrange empreinte à deux doigts, que nous ne pûmes attribuer à aucune créature connue.

Alors que nous poursuivions notre chemin vers les hauteurs d'une crête, nous comprîmes alors avec horreur à qui appartenaient ces empreintes : au fond du cratère que nous surplombâmes alors, nous vîmes voler trois créatures effrayantes, espèces de grosses libellules, mi-insectoïdes, mi-végétales, dotées de cerveaux répugnant surmontant leur torse prolongé de série de pattes grêles à deux doigts. Je compris alors, d'après les descriptions de Prinn, qu'il s'agissait là de Mi-Go, autrement appelés Fungi de Yuggoth. L'« Y » de la lettre d'Harris à Chandler valait donc ainsi pour Yuggoth ! Car en outre, nous reconnûmes, semblant adresser une sorte de conversation à ces choses, Jonathan Harris, lequel se trouvait devant l'entrée d'une grotte au fond du cratère.

Sans hésiter désormais, délestés de tout scrupule, nous décidâmes d'abattre le groupe. Les Mi-Go semblaient fragiles, mais ils étaient armés de petits tubes métalliques projetant de terribles rayons d'énergie. Nous fûmes tous touchés par les armes, et je ne réussis qu'*in extremis* à sauver le Pr. Costing – dont un rayon avait traversé l'épaule – et Mr. Nose en les empêchant d'avaloir leur langue dans leurs convulsions. Par je ne sais quel miracle, nous pûmes faire preuve de suffisamment de sang froid et d'adresse au tir pour décimer le groupe, mais au prix de lourdes pertes : Mr. Nose et le Pr. Costing étaient inconscients, Iñes et moi-même étions gravement blessés, et Sancho n'était pas loin de perdre les pédales.

Mais nous n'étions pas venus si près pour renoncer. Je confiai ce carnet à Sancho, en lui donnant ordre de repartir pour le village avec mes deux amis s'il ne me voyait pas revenir de la grotte d'ici à la tombée du jour. Iñes décida avec un courage sublime de m'accompagner, et nous pénétrâmes, fébriles et prêts à faire feu au moindre mouvement, dans la petite grotte. Nous découvrîmes bientôt qu'elle était de dimension modeste, un mur plat et lisse, noir, couvert d'étranges motifs sur toute sa longueur, se trouvant en son fond peu reculé. Sans doute les motifs relevaient-ils de l'écriture cunéiforme des Fungi. Je réalisai, alors que des souvenirs de Prinn me revenaient de façon erratique à l'esprit, que les Mi-Go, race indépendante, passent pour être d'excellents mineurs, ayant essaimé partout dans l'univers. Sans doute l'extraction du Jean-Bleu, quoi que cela puisse être, avait-elle été leur œuvre.

Ne sachant s'il m'était possible de trouver d'autres indices, je posais l'extrémité des doigts sur le mur pour en éprouver la texture. Sa pierre tiède sembla se réchauffer peu à peu, puis s'assouplir jusqu'à ce que

ma main s'enfonçât à travers. Regardant Iñes, je décidai de tenter de le traverser. Elle me suivit.

Un tunnel se trouvait de l'autre côté. Sous le coup d'une stupeur croissante, nous le suivîmes jusqu'à ce qu'il se prolongeât en un couloir de céramique blanche. Marchant toujours, nous arrivâmes à une intersection en Y, de laquelle partaient, sur la gauche, une section carrée, et sur la droite, une autre, pentagonale. Un bourdonnement inquiétant provenait de cette dernière. Nous prîmes à gauche, et arrivâmes bientôt devant une double porte ornée de symboles cunéiformes phosphorescents, et de petits carreaux de verres, à travers lesquels je regardai. L'hébétude, la stupeur la plus hallucinée, je l'ai dit, dictaient alors nos mouvements. Peu auparavant, nous avions été affectés par un étrange dérèglement des gestes, comme si nous avions été soumis à une pesanteur différente de celle de la terre. A présent, je voyais dans un laboratoire de porcelaine immaculée, un groupe de Mi-Go travaillant autour d'un étrange appareillage. Mû par une répulsion incontrôlable à l'égard de ces choses, je réagis instinctivement, et ouvris à la volée la double porte, déchargeant une volée de mon fusil à canon scié. Tous ne furent pas tués sur le coup, mais l'adresse d'Iñes au fusil lui permit d'abattre les derniers Mi-Go, qui fort heureusement n'avait plus que leurs frères appendices pourvus de deux doigts pour se défendre.

Le laboratoire était équipé de tubes à l'éclat argenté reliés par un jeu de câbles complexe. Le métal brillant dont ces divers éléments semblaient constitués m'était inconnu. Sur une plaque en plastique, le corps nu d'un homme – je ne pus m'empêcher de penser qu'il s'agissait là de celui de William Boyle, dont on attribuait la disparition aux Huari – le sommet de la boîte crânienne découpé, son cerveau disparu, gisait. Je regardais dans l'un des tubes, et au fond d'un liquide brunâtre, j'y trouvais évidemment, avec une logique aussi horrible qu'implacable, le cerveau du pauvre malheureux. Je tranchais tous les fils de cet immonde appareillage – puisse William Boyle trouver ainsi la paix – et rebroussais chemin en compagnie d'Iñes.

Je croyais que l'horreur avait culminé dans le laboratoire, mais il n'en était rien. L'autre salle, desservie par le couloir de section pentagonale, ouvrait sur une gigantesque fosse. Au-dessus de celle-ci, à ciel ouvert, une membrane transparente laissait voir une nuit noire et plusieurs constellations que je n'eus pas à reconnaître : j'eus la stupeur de voir... la Terre depuis une hauteur qui ne pouvait alors être que la lune ! Nous nous penchâmes au bord de la fosse, et vîmes une monstrueuse orgie de corps, Mi-Go et humains mêlés, dont la copulation blasphématoire produisait l'épouvantable vrombissement, plus fort ici que partout ailleurs. Comme nous regrettâmes alors de n'avoir pas les moyens de détruire cette antichambre de l'enfer en y

lançant des chapelets de grenades et de dynamite ! Nous rebroussâmes chemin pendant qu'il en était temps, et j'écris ces lignes depuis le sommet de la crête du cratère du site A48, où nous prenons tous un peu de repos avant de repartir.

Que faire à présent ? Si nous devons toujours nous fier aux visions de Paul, la Bête, quoi que cela soit, devrait apparaître bientôt. Et il semble de notre devoir d'en empêcher l'advenue. Mais comment procéder ? Puisse Dieu nous donner la réponse...

(Quinzième séance) Lundi 13 août 2007

Lundi 24 juin 1929, *Cosy Coffin Hotel*, San Francisco

Si nous avons profité de notre voyage sur le *Pathetic* essentiellement pour penser nos plaies, nous avons également utilisé ce temps afin de nous remémorer le déroulement extraordinaire de nos aventures depuis notre rencontre, décisive, avec Paul Le Mond, un jour du printemps 1927. Un tel passage en revue, pour fastidieux qu'il fût – il charriait son lot de mauvais souvenirs, de blessures et de chagrins – fut cependant bien loin que d'être stérile. Il nous permit de relever plusieurs détails sur lesquels il nous sembla que nous n'avions pas suffisamment mis l'emphasis à l'époque où je les consignai scrupuleusement dans ce carnet – manie diariste dont je me suis particulièrement félicité à cette occasion, tant ces notes nous furent précieuses pour pallier nos mémoires, souvente fois défaillantes.

Un premier élément d'intérêt, qui fut, encore une fois, relevé grâce aux compétences et à l'enthousiasme égyptologiques hors pairs du Pr. Costing, fut la disparition des vases canopes du tombeau de Nophruka. À aucun moment, me sembla-t-il, nous n'avions insisté suffisamment sur ce que la 'boîte de pierre' que je décrivis négligemment dans mes notes contenait sans doute le corps momifié du prêtre renégat ; et que la disparition de sa dépouille, associée à celle de ses viscères, conservés dans les vases, pouvait laisser présager les usages les plus innommables et impies. Nous ne l'évoquâmes que du bout des lèvres, mais chacun pensa immédiatement aux pratiques nécromanciennes les plus opposées à toute foi chrétienne, et, pour tout dire, que Hauptmann et Lang Fu n'ambitionnaient rien moins que de ressusciter le très lointain ancêtre d'Edward Chandler. C'est une crainte à conserver toujours à l'esprit, car, si nous sommes toujours dans l'ignorance de la nature de la Bête dont nous voulons contrecarrer l'advenue, voici un nouveau péril qu'il nous faudrait être capable de déjouer avant qu'il ne se produisît.

Un second point est que l'on soupçonne Edward Chandler, malgré ses dénégations officielles, d'ambitions politiques. Or, quelle situation lui serait-elle la plus

favorable, pour s'arroger le pouvoir, que celle où, le président Hoover décédé dans quelque tragique accident provoqué par l'une des nombreuses entreprises de déstabilisation mondiale de la Confrérie, le pays se retrouvait en outre dans une situation de crise, économique, politique, militaire, climatique – que sais-je ? – et ouvrirait les bras à un tyran accueilli en sauveur providentiel ? Je ne sais encore quelle échéance politique majeure, ou quelle réunion de chefs d'états, serait la plus propice à un tel coup d'éclat, mais il me semble que c'est une direction que nous ne devons pas perdre de vue par la suite. Mais qui sont les descendants de Pharaon qu'évoquait le texte arabe trouvé dans la boîte de marqueterie ? Faut-il comprendre l'expression au sens littéral – un phylum remontant à la dix-septième dynastie, et dont la Confrérie aurait gardé une trace scrupuleuse dans le *De Bestiae Fraternitate* ? Ou, au sens figuré, les nouveaux puissants de ce monde ?...

Voilà les questions, qu'entre beaucoup d'autres, Mr. Nose, le Pr. Costing et moi soulevâmes à bord du paquebot ; le temps que nous leur consacraâmes ne fut certes pas vain, car il nous prodigua un sursaut de détermination à poursuivre notre quête, malgré l'adversité.

Nous débarquâmes ce matin vers huit heures, quatre heures après l'arraisonnage du *Pathetic*. J'avoue n'avoir que peu dormi cette nuit. Nous devenons de plus en plus inquiets, et, crainte d'être victimes de quelque fourberie fomentée par Lang Fu et ses sbires chinois, que les idéogrammes du bordereau d'expédition trouvé au Pérou nous amenaient à penser que nous trouverions ici, nous nous sommes monté en épingle, par notre seule imagination débile, qu'aucun indice concret ne vint pourtant étayer, la possibilité qu'une horde d'assassins bridés ne cherchât à mettre fin à nos jours avant même que nous ne foulâssions le sol californien. Il n'en fut rien, mais nous perdîmes beaucoup de temps et d'énergie dans ces excès de prudence infondée, prenant des tours de garde dans l'une de nos petites cabines, puis déambulant sur le pont pour nous mêler aux membres d'équipage, parmi lesquels nous nous sentions moins exposés au péril jaune.

Après avoir débarqué sans incident – la douane ne nous fit aucun ennui pour les armes que nous avons ramenées de Lima – nous rejoignîmes Mircea, notre ami Roumain, acquis à notre cause depuis le triste épisode de Drosvona, venu nous attendre sur la jetée après que nous lui eussions câblé la date de notre arrivée à notre départ de la capitale andine. Nous regretterons sans doute beaucoup la présence féminine, et le tir précis, de Miss de Loyola, experte dans le maniement du fusil de chasse et autres gros calibres, mais celle-ci, gravement choquée par les horreurs péruviennes, a préféré naviguer vers des cieux plus cléments, et regagner via le canal de Panama son Argentine natale – ce dont nul ne

saurait la blâmer. Désireuse de continuer à contribuer néanmoins à notre lutte contre la Confrérie, elle nous a prouvé, si besoin était, sa générosité, en faisant en sorte qu'une somme de \$500 nous fût versée pour financer la suite de cette vaste campagne.

Mircea profita de ce que nous nous offrîmes une sieste matutinale pour commencer nos recherches. Nous tergiversâmes beaucoup sur notre façon d'approcher l'entrepôt, que nous imaginions le cœur de tous les maux, la boîte de Pandore, et il fut enfin décidé que, dans un premier temps, notre ami roumain essaierait d'entrer en contact avec un sinophone anonyme pour qu'il lui traduisît les deux idéogrammes – lesquels nous avions soigneusement reproduits, pour les en isoler, du bordereau d'expédition. Sans doute le siège d'une fébrilité excessive – j'ose à peine l'écrire tant cela semble plus extravagant que tout ce que nous avons vécu d'extraordinaire depuis deux ans, et jusqu'à mon propre voyage sur la lune – Mircea peina à trouver un chinois en plein cœur de Chinatown... Entre deux nems dont il nous avoua qu'ils étaient innommables, il put néanmoins trouver quelqu'un, enfin, à même de lui apprendre que, conformément à nos anticipations, les idéogrammes se lisent 'Lang Fu'.

Notre après-midi fut consacré en recherches communes et laborieuses sur l'entrepôt. Nous ne trouvâmes rien de tangible à la chambre du commerce, mais l'on nous apprit à la capitainerie que l'adresse était la propriété de la Société d'Outils Chandler & Fils – là encore une confirmation plus qu'autre chose, qui rappelait la mémoire du père d'Edward, le fondateur probable de l'entreprise, mort, sans doute tout près d'ici, dans la baie de San Francisco, dans un 'accident', dont tout porte à croire qu'il n'en était pas un, mais bien plutôt un odieux parricide.

C'est alors que nous attendions le résultat de notre requête à la capitainerie que, épluchant la presse locale, nous découvrîmes dans le *San Francisco Chronicle* la publicité suivante : « *Ouverture du centre de recherche de la NWT à Oakland – à quelques kilomètres au nord-est de San Fran. Merveilles de l'ère de l'électronique. Visites guidées, 9h-17h.* » Bien sûr, nous fîmes immédiatement chorus pour admettre qu'il s'agissait là de notre destination obligée du lendemain. Je ne sais ce qui nous y attends, et nous avons tous l'impression de nous jeter dans la gueule du loup, mais en l'absence de toute autre information, nous ne voyons guère quelle démarche effectuer, sinon nous présenter benoîtement à l'entrepôt, où nous craignons qu'un sort nous y soit fait bien vite...

(Seizième séance) Mardi 14 août 2007

Après un dîner médiocre, nous rentrâmes au *Cosy Coffin*, où une réponse câblée de Paul Le Mond nous attendait, libellée ainsi : '*Prière me recontacter téléphone immédiatement. Nouvelles informations urgentes. PLM.*' J'appelai bien évidemment notre cher ami – ce devait être le milieu de la nuit sur la côte est – qui décrocha immédiatement. Manifestement fébrile, il prit soin de s'enquérir de notre santé à tous, puis s'empressa de me raconter un rêve éveillé, ou plutôt, comme il le précisa, une sorte de crise diurne, au cours de laquelle le sommeil le prit subitement. Selon lui, il n'avait pas éprouvé ce genre de transe depuis son retour de voyage, il y a des années de cela. Les images qu'il vit, dotées d'une prégnance rare, se rapportaient selon lui à notre enquête sur La Confrérie. J'essaie ici de retranscrire aussi fidèlement que possible la substance de ses propos : « *Je me trouvais sur le plateau de Gizeh. Je voyais les trois pyramides, le sphinx. Puis, alors que je levai le regard vers le ciel étoilé, la terre commença à trembler. Je voyais la grande pyramide écrasée par une masse noirâtre – La Bête. Alors, je me rappelle m'être dit 'quel dommage que je ne connaisse pas le sortilège de La Barrière de Naach-Tith. Que ne l'ai-je pris avec moi en revenant de La Bibliothèque de Celaeno.'* »

Après que Paul et moi nous fûmes enjoins mutuellement à la prudence, nous nous quittâmes, et notre équipe discuta la pertinence de changer nos plans pour le lendemain. Depuis le début les visions de Paul avaient été décisives dans notre lutte contre La Bête, et cette dernière apparition, comme les précédentes, devait peut-être se voir accorder la plus haute priorité. Nous gênait le fait que San Francisco, contrairement à Los Angeles, à une journée de train, ne brille pas par la renommée de ses bibliothèques universitaires, et nous doutions de trouver aucun indice d'intérêt à la bibliothèque municipale. Le volume de Prinn ayant été placé en sûreté dans un coffre new-yorkais, et donc inaccessible pour l'instant, nous décidâmes néanmoins ce pis-aller pour le lendemain matin.

Nous essayâmes de lire la presse des deux côtes avant de nous coucher, mais sans qu'aucun élément d'intérêt n'émergeât, et c'est dans la plus grande expectative que nous sommes partis nous reposer de cette première journée californienne.

Mardi 25 juin 1929, *Cosy Coffin Hotel*, San Francisco

Après nous être levés aux aurores – nous avions demandé la veille au soir à ce que la réception y veillât – nous nous rendîmes le Pr. Costing et moi à la bibliothèque municipale, attenante à la mairie où nous nous étions déjà rendus hier. Nous ne trouvâmes qu'une allusion très parcellaire à la bibliothèque de Celaeno, nommant à travers un écran de citations un auteur du

XVI^{ème} siècle qui augurait de son emplacement possible dans la lointaine Chine, et évoquait les rumeurs selon lesquelles elle passait pour renfermer un savoir magique important.

Ces recherches ne nous ayant pris que quelques heures, nous décidâmes de partir pour Oakland immédiatement après. Le bâtiment de la NWI, tout de béton et d'acier, évoquait quelque bunker fonctionnel. Il arborait le logo, désormais familier, de la multinationale, figurant un lion marchant, une patte levée. Nous arrivâmes hélas à peine quelques minutes après le début d'une visite, et dûmes donc attendre dans le salon prévu à cet effet, pendant qu'un jeune et charmant guide, par ailleurs étudiant en science, Brad Thomson, qui avait remarqué notre vive curiosité, évoquait auprès de nous les modalités de la visite, sans en vouloir cependant déflorer les mystères. Le moment venu, fut remis à chacun un badge à bande magnétique que l'on nous demanda de porter. Alors que nous passions un portique métallique, une sonnerie retentit au passage du Pr. Costing, qui avait sur lui son revolver. Utilisant une astuce pleine d'à propos, il souleva son chapeau pour dévoiler la plaque de fer recouvrant partiellement son crâne depuis le triste épisode de la disparition de Paul Le Mond, et fut immédiatement, et bien évidemment, soulagé de toute velléité de fouille sur sa personne.

La visite commença, soigneusement chronométrée pour s'étendre sur une heure mais n'en pas déborder, au cours de laquelle nous passâmes devant une succession de vitrines et de tableaux animés qui montraient les recherches scientifiques de pointe, dans des domaines extrêmement divers, de la NWI. Ainsi vîmes nous tour à tour : des cultures dites 'hydroponiques', où des plantes poussaient, hors du sol, dans des solutions aqueuses ; des études aérodynamiques réalisées à l'aide de bourdonnants souffleurs mécaniques, devant lesquelles Brad évoqua d'une part, les projets de confection d'un autogyre de sa compagnie, ainsi que, d'autre part, le zeppelin allemand, emblème notoire de la société de Chandler ; un atelier de robotique industrielle, maculé de taches d'huile, où un bras mécanique poly-articulé reproduisait avec un luxe de détail la complexité du mouvement d'un vrai membre humain ; un diorama sur la formation de gisements pétroliers, les techniques d'extraction de la NWI, et ses méthodes sophistiquées de forage à travers des couches minérales denses à l'aide de forets en diamant ; une représentation lumineuse du ciel, figurant une animation des étoiles visibles depuis ces latitudes ; un laboratoire d'expérimentation animale, faisant état de travaux sur la génétique et le clonage, ce procédé démiurgique de reproduction à l'identique du vivant ; un échantillonnage d'innovantes méthodes de préservations et de datation de vestiges archéologiques, ces derniers notamment à l'aide d'éclairages ultraviolets et infrarouges ; une caméra manipulée par deux techniciens, dirigée vers une poupée de Félix le chat, et

qui en projetait une image sur une paroi de verre – ce procédé nommé par Brad télé-vision, soit littéralement 'vision à distance'... Une dernière vitrine était condamnée, et en cours de réfection. Je ne pus, malgré mes questions pernicieuses, savoir ce qui s'y trouvait auparavant, et Brad, selon lui arrivé récemment, sembla, à son crédit, sincèrement incapable de me répondre, mais il me dit qu'une prochaine exposition sur les avancées de la NWI en matière de guidage électronique de bateaux y était prévue.

Bien évidemment, notre émerveillement, parmi celui, sincère, des autres visiteurs, était feint. J'avais trop bien vu ce que la technologie des repoussants insectes ailés découvert à Huancucho, puis sur la lune, était capable de produire pour ne pas saisir dans ces débauches hubriques la marque de leur supériorité technologique. Simulant un intérêt naïf, j'accablais cependant le jeune Brad de questions, m'attachant à accaparer autant que possible son attention et celle de chacun, pendant que le Pr. Costing, attardé délibérément en queue du petit groupe, lesté comme un chat, prenait à l'insu de tous une porte réservée au personnel. Bien évidemment, il m'avait remis son badge, de façon à ce que son absence ne fût pas remarquée s'il devait s'attarder dans les locaux au-delà de la fin de la visite, auquel cas j'avais pour mission, en faisant passer subrepticement l'épinglette magnétique, d'embrouiller le décompte des visiteurs d'une façon ou d'une autre.

Comme il me le raconta par la suite, après avoir tenté sa chance dans différents laboratoires, de robotique ou d'électronique, le Pr. entra dans un bureau vide, sur lequel il trouva, d'un œil particulièrement perspicace, trois documents qui lui semblèrent suffisamment dignes d'intérêt pour qu'il les prît sur lui : un rapport d'analyse d'un minerai nommé Jean-Bleu ; le brouillon d'une lettre adressée à ce '*Cher Mr. Chandler*', et signée d'un '*Dr. Dieter*' ; un schéma électrique figurant un système de navigation entre bateaux de la NWI. Il ne s'attarda pas alors à les regarder en détail, et j'y reviendrai plus tard.

Après un autre laboratoire, celui-ci orné d'un grand tableau noir aux équations mathématiques incompréhensibles pour lui, le Pr. entra dans ce qu'il me décrivit comme un cabinet médical : des cages, accrochées au plafond, pendaient, recouvertes d'un drap, qu'il se refusa de soulever, crainte de quelque découverte macabre ; dans un meuble de rangement bas à tiroirs, il fit une nouvelle cueillette d'informations. Il s'agissait tout d'abord de photographies d'animaux, puis d'hommes, amputés d'atroce façon, et dont les membres avaient été remplacés par leur équivalent robotique. Le Pr. m'enjoignit vivement de ne pas regarder quand il nous les ramena, tant elles risquaient de choquer même les sensibilités les plus endurcies. Il trouva également un nouveau schéma électrique, sans

mention de titre ni annotation. Enfin, alors qu'il s'apprêtait à s'emparer d'un cahier à spirale recouvert d'une écriture en allemand, il fut surpris par l'irruption d'un individu grisonnant, échevelé, manifestement très fébrile, qui lui demanda d'un ton comminatoire ce qu'il était en train de faire dans cette partie privative, et, extrêmement nerveux, l'accusa bientôt d'être là pour espionner. Malgré ses dénégations, le Pr. ne parvint guère à le convaincre de son innocence, et le Dr. Dieter, puisqu'il comprit bien vite qu'il s'agissait de lui, commença à trépigner en s'arrachant les cheveux par poignée, tout en continuant d'éruer ses accusations. Il ne put être adouci que par l'intervention d'un jeune homme en blouse blanche qui tenta de calmer les esprits puis qui, alors que le Pr. Costing, voyant que le médecin tudesque était impossible à raisonner, l'ignorait et se forçait un passage vers la sortie, le rattrapa en hâte et l'enjoignit, sous prétexte d'une extrême importance, de lui laisser ses coordonnées pour qu'il pût le contacter. Le Pr., sceptique, donna à l'individu, qui prétendait s'appeler Philip Jurgens, avec la précaution d'un pseudonyme, l'adresse de notre hôtel.

Il parvint à sortir sans avoir été inquiété davantage. Pendant ce temps, comme prévu, alors que avions déjà quitté le bâtiment au terme de la visite, j'avais, par une salve de questions idiotes et redondantes, accablé le malheureux Brad qui, au plein milieu de son décompte, en perdit le fil, et ne remarqua pas, dans son embarras, la disparition du Pr. Costing, qui nous rejoignit alors que Mr. Nose, resté dans la voiture, faisait déjà tourner le moteur. Nous repartîmes en hâte pour San Francisco, le Pr. nous donnant au cours du trajet un compte-rendu détaillé de sa maraude au sein des ères réservées du bâtiment de la NWI.

Nous en profitâmes, alors qu'il sortait, au fur et à mesure de son récit, les différents documents d'intérêt qu'il avait collectés, pour les regarder plus attentivement qu'il n'en avait eu l'occasion. Le brouillon de lettre faisait état des remerciements du Dr. Dieter auprès d'Edward Chandler, pour la confiance que celui-ci lui avait témoignée en lui demandant conseil en matière de politique. S'ensuivait une litanie d'évocations des pires crimes politiques commis à travers le monde au cours des années passées, scènes où à chaque fois, des incitations au carnage en Chine, aux révoltes indiennes, en passant par les violences de la Révolution d'Octobre, se dessinait la présence en filigrane de la Confrérie qui oeuvrait dans l'ombre derrière toutes ces entreprises de déstabilisation. Dieter concluait par la pertinence du rapprochement avec le parti national-socialiste allemand, comme la Confrérie fondé sur la croyance en une race supérieure appelée à régner sur le monde. Il concluait enfin par un *'respectueusement'*, glaçant.

Le rapport sur le Jean-Bleu fut passablement décevant, dans la mesure où il ne faisait que confirmer, dans une langue vulgarisée, des éléments déjà connus : qu'il s'agissait d'un métal radioactif, vraisemblablement d'origine extra-terrestre.

Après avoir déjeuné de crabes sur les docks, nous nous résolûmes enfin à nous rendre à l'adresse de l'entrepôt. J'avoue que j'avais jusque-là freiné des quatre fers, renâclant à la perspective funeste de ce qui me semblait un parfait traquenard – quelque endroit isolé des quais, grouillant de chinois fourbes, dont je voyais déjà en pensée les regards obliques se poser sur moi au moment de me percer le cœur de leurs longs couteaux dentelés. D'un ton mi-soucieux, mi-railleur, le Pr. Costing ne manqua pas de relever ce qu'il estimait d'ailleurs de ma part une crainte excessive. Il en profita d'ailleurs pour, sur le ton d'une plaisanterie dont j'avoue que sur le moment elle me fit rire jaune, essayer de nommer ce qui pour lui semblait relever d'une phobie spécifique, et nous nous perdîmes quelque peu en digressions terminologiques sur mon affection mentale présumée, avant d'enfin que je trouvasse le cran de descendre de la voiture et de me diriger vers la porte, unique, de l'entrepôt. Sur le même ton narquois et désinvolte qu'il utilisait pour deviser sur mes peurs, irraisonnées selon lui, fruits d'une prudence légitime selon moi, le 'courageux' Pr. n'en tint pas moins à ce que nous adoptâmes ce qu'il nomma cavalièrement, en référence aux tragiques événements de Corbiswood, 'la formation Figueroa'. Reproduisant ainsi l'ordre que j'avais initié dans l'escalier de la cave des Tannerhill, comme, ne manquais-je pas de lui rappeler – nous en étions alors à ce niveau de bassesse – plus tard dans celle des Cornwallis, et en de nombreuses autres occurrences par la suite, je prenais donc les devants, armé de ma cane, alors que le Pr., qui depuis longtemps ne se sépare plus de son .45, qui bien plutôt lui tient désormais lieu d'oreiller, était prêt à tirer par-dessus mon épaule après que j'eusse bravement essuyé les premiers coups.

La porte, percée d'un petit hublot de verre, n'était pas fermée. À mon grand étonnement, le hangar était majoritairement vide, à l'exception d'un bric-à-brac de rares objets épars dispersés sur sa longueur, et du guichet d'un appareil désœuvré vers lequel je m'avançais, avec un courage retrouvé, pendant que le professeur faisait mine de flâner derrière moi. Il ne me fut pas difficile de soutirer au brave huissier, trop heureux de voir figure humaine, et manifestement à mille lieux de savoir quoi que ce soit de ce qui se tramait via le hangar dont il avait la charge, quelques informations pertinentes. Il recevait en effet régulièrement des bidons – il me désigna trois cylindres

métalliques sur lesquels le Pr. ne vit aucune inscription – qui, avec quelques jours de délai, étaient emmenés par la suite par des chinois. Il ne me fut guère difficile de le convaincre de me laisser jeter un coup d’œil à son registre, où je constatais qu’en effet un retrait avait été effectué une quinzaine de jours auparavant, et que la dernière livraison datait d’avant-hier. Selon toute vraisemblance, les chinois pouvaient tout à fait venir passer prendre livraison de ce dont nous étions sûr qu’il s’agissait du Jean-Bleu ce même après-midi. Après avoir vivement remercié le gardien, nous décidâmes de guetter, légèrement en retrait du hangar, l’arrivée possible d’un camion de chargement. Quelques heures passèrent, dans la crainte que notre interminable attente ne s’avérât vaine au bout du compte, jusqu’à l’arrivée d’un véhicule qui, correspondant à nos attentes – une camionnette dégorgeant à son arrêt devant l’entrepôt plusieurs asiatiques aux faces retorses et inquiétantes – nous incita à lancer le moteur de notre propre véhicule dans l’intention de les prendre en filature dès qu’ils repartiraient. Les suivre fut un labeur fastidieux. Mr. Nose, le meilleur conducteur parmi nous – ce qui s’avéra un titre au prestige très relatif, puisque je n’ai jamais touché un volant, et suis sans doute devenu plus compétent dans la montée des camélidés depuis nos aventures égyptiennes – ne dut sans doute de ne pas les perdre qu’à la propre incompétence de leur chauffeur, qui cala à plusieurs reprises, se trompa visiblement de chemin, et ne rallia sa destination dans Chinatown qu’après bien des difficultés.

Ils s’arrêtèrent ainsi dans une ruelle où ils commencèrent à décharger leur cargaison. Contournant le bâtiment pour ne pas attirer l’attention, nous déposâmes le Pr. Costing, qui partit à la chasse aux renseignements. Passant devant le camion à l’arrêt, il vit qu’il était accolé à une maison dont la façade était ornée d’une frise en bois, recouverte d’idéogrammes chinois dorés sur fond rouge. Interrogeant un passant, il comprit qu’il s’agissait d’un temple bouddhiste. Quand il revint nous l’apprendre, il était évident pour nous tous qu’il s’agissait là du repaire du prêtre Lang Fu – ce dont je confesse que cela n’avait rien pour estomper mes craintes sinophobes.

Nous en sommes là de nos investigations, et j’écris ces lignes depuis le *Cosy Coffin*, où nous sommes rentrés après un dîner sans joie au centre ville.

(Dix-septième séance) Mercredi 15 août 2007

Plus tard - Nous reçûmes un appel de Philip Jurgens quelques instants après que j’eusse achevé de rédiger l’entrée précédente. Il donnait rendez-vous au Pr. Costing, et exigeait qu’il vînt seul, au *Tentaculous*, un pub situé à quelques pas du *Cosy Coffin*. Bien évidemment, nous nous gardâmes de laisser le Pr. s’y rendre seul, et le précédâmes, Mircea, Jose et moi, pour prendre au

Tentaculous une table depuis laquelle nous avions vue sur l’ensemble du pub. Le Pr. Costing nous rendit compte d’un homme sombre, sur le qui-vive, très inquiet. Jurgens – qui s’adressa au Pr. en utilisant son vrai nom, et non le pseudonyme qu’il lui avait donné dans le local de la NWI – était en possession de renseignements compromettant sur son employeur. Il avait notamment intercepté certains courriers de cadres de la compagnie dans lesquels il avait appris que la NWI avait essayé de tuer les membres de notre petit groupe. Lui-même se présenta comme un ancien agent fédéral du ministère des finances, qui, alors qu’il enquêtait sur des fraudes fiscales présumées de la multinationale, comprit qu’il avait beaucoup plus d’argent à gagner à changer de bord, et intégra l’entreprise de Chandler. Il gagna beaucoup d’argent en volant de nombreux brevets futuristes de la NWI et en les revendant à des compagnies rivales. Il n’avait, selon lui, toujours pas été découvert, mais se sentait néanmoins en danger de l’être à tout moment. C’est semble-t-il dans le cadre de cet espionnage industriel qu’il découvrit plusieurs documents faisant état d’un complot d’envergure mondiale. Le Dr. Dieter aurait pour projet, en utilisant ses compétences dans le domaine neurologique – et par le biais d’implants introduits directement dans le cerveau de ses victimes – de contrôler ‘mécaniquement’ des personnes influentes jusqu’aux plus hautes sphères de l’État, aux États-unis comme dans plusieurs autres pays du monde. Ses appareillages lui permettraient de diriger les actes de ces personnes pendant quelques minutes, ce qui serait suffisant pour causer de très graves répercussions politiques. En outre, la NWI semble vouloir diriger ses actions de façon à ce qu’elles se déroulassent un même jour, dont la date n’apparaît jamais, mais qui est désigné comme ‘le jour de La Bête’. Avant de quitter le Pr. Costing, Jurgens, craignant d’être percé à jour dans un avenir proche, l’enjoignit, pour corroborer ses affirmations, de s’enquérir du passé judiciaire du Dr. Dietrich Einmann, le véritable nom du Dr. Dieter. Il lui remit en outre une épaisse chemise reliée, qui contenait selon lui copie de tous les documents compromettants qu’il avait pu se procurer jusqu’ici sur la NWI. Enfin, il le pria instamment, s’il lui arrivait malheur, de contacter son ami Jonas Albertson, L.A., fonctionnaire au ministère des finances comme lui l’avait été avant de le quitter par vénalité.

Pendant ce temps, Mr. Nose inspectait plus avant le circuit électrique anonyme ramené d’Oakland : il s’agissait selon notre expert ingénieur du plan d’un interrupteur à distance. Le circuit de guidage radio des bateaux, quant à lui, cachait en réalité un mécanisme de déclenchement à distance d’une arme complexe, dont le fonctionnement n’était pas décrit. Y figurait en tout cas un fût, destiné à propulser un projectile de nature indéterminée.

De retour à l'hôtel, nous inspectâmes le contenu de la chemise remise par Jurgens. Elle incluait notamment la liste de noms, dont beaucoup prestigieux, de ceux qui avaient déjà reçu, au cours d'une opération chirurgicale, un implant cérébral, ainsi que des personnes qu'on ambitionnait de voir subir le même traitement. Parmi ces personnalités, le nom du chef de cabinet du vice-président des États-unis se détachait, mais de nombreux autres pays du monde semblaient concernés, en Amérique du sud et au Canada.

Cette journée fut bien longue et riche en éléments à ajouter au dossier à charge de la NWI. Mais, même si le sommeil demande son dû, nous avons pris le parti, avant de nous coucher, de chacun retranscrire les éléments les plus significatifs de nos découvertes, et de faire en sorte, si le pire nous arrivait demain, que ces copies parvinssent à différents organismes gouvernementaux, ainsi qu'à la presse. Je viens enfin de sceller ma copie, et c'est les yeux embués de sommeil qu'enfin, mon devoir diariste terminé, je m'accorde quelques heures de repos.

Mercredi 26 juin 1929, Heretic Mansion Hotel, San Francisco

Horreur! En pleine nuit, le Pr. Costing a été attaqué par une abomination limoneuse, pourvue de pattes flasques et gluantes et d'un œil unique. Réveillé par un bruit de succion, le Pr. n'eut le temps que de voir la forme molle bondir sur lui pour adhérer à son visage. Il sentit tout d'abord la brûlure de l'acide, avant que des filaments ne commencent à frayer leur chemin à l'intérieur de ses narines. Nous tentâmes désespérément d'intervenir, essayant diverses stratégies – Mr. Nose, jamais avare d'expériences, répandit sur le limon un broc d'eau, ce qu'y n'eut aucun effet notable, puis asséna sur la tête du Pr. un coup du même récipient, ce qui s'avéra sensiblement plus efficace – jusqu'à ce que notre gaillard Mr. Speçes, ancien officier de cavalerie, ne lui portât un coup de sabre qui sembla fatal. La chose glissa du visage brûlé du Pr. jusqu'au sol, pour se dissoudre après quelques instants comme si elle n'avait jamais été là. Essayant de soulager autant que possible ses brûlures – dont je craignais fort qu'elles ne laissassent des séquelles aussi voyantes que l'incident du *general hospital* sur la face déjà très marquée du Pr. – nous nous hâtâmes en outre de simuler l'entrée par effraction et l'assaut à l'aide d'acide de quelque malfaiteur en cassant un carreau de notre fenêtre et en nous accordant sur les grandes lignes de notre pieux mensonge. Les coups de feu du Pr. avaient en effet réveillé tout l'hôtel, et nous nous imaginions mal expliquer l'attaque d'une créature suintante dont par ailleurs toute trace avait disparu.

Comme Jurgens avait identifié le Pr., la NWI savait manifestement que lui au moins était à San Francisco. Nous décidâmes évidemment de changer immédiatement d'hôtel – je n'appréciais guère pour tout dire l'espace confiné aux velours cramoisis du *Casy Coffin* – convaincus cependant que c'était une précaution sans doute futile, tant les adversaires que nous affrontions disposaient de moyens surnaturels et de paires d'yeux chassieux à leur solde pour retrouver notre trace.

Quoi qu'il en soit, cet évènement – qui aurait pu s'avérer plus tragique, ce en quoi nous fûmes rassurés par le médecin qui appliqua du bicarbonate sur le visage du Pr., l'assurant qu'il n'aurait pas de séquelles de ses brûlures, qui n'étaient que superficielles – nous incita à l'action : il n'était plus question de tergiverser, mais d'aller débusquer Lang Fu dans son antre. Ainsi nous rendîmes-nous au temple bouddhiste de Chinatown, alors que, en pleine nuit, et incapables de retrouver le sommeil, nous jugions que nous pourrions peut-être trouver le temple vide, et y récolter ainsi quelques indices, ou à tout le moins faire jouer un effet de surprise face à un ennemi qui aurait été, lui, endormi.

La porte d'entrée n'était pas fermée, pas plus que celle à l'extrémité du petit couloir sur laquelle elle donnait, elle aussi surmontée d'une frise de bois peint. Des bougies placées dans des alcôves éclairaient faiblement nos pas. La seconde porte, donnait sur une petite pièce aux murs de plâtres recouverts de tentures, et qui baignait dans une même lumière feutrée. Devant un autel portant la statue d'un bouddha, un petit homme habillé en robe semblait tenir une attitude de prière. Alors que Mircea, très nerveux et décidé à en découdre après l'incident de l'hôtel, le menaçait de son pistolet et le sommait de répondre à nos questions, nous l'éclairâmes en plein visage à l'aide de l'une de nos torches. Ses traits n'étaient plus qu'une parodie de visage humain – ils offraient pour tout dire un spectacle encore plus navrant que la face rougie et cabossée du Pr. Costing. Deux yeux protubérants et fixes, au regard glauque, saillaient d'une complexion jaunâtre, au nez complètement épaté, à la peau squameuse, à la bouche démesurément agrandie en une gueule plus batracienne qu'humaine. Alors que, feignant de ne pas comprendre nos questions, auxquelles il répondait dans un sabir d'anglais aux fortes nasalizations chinoises, nous nous étions décidé à le fouiller, il sortit un couteau de sous ses robes et tenta d'attaquer Mr. Nose qui avait été dépêché à la besogne. Nous fîmes immédiatement feu, mais l'homme aux traits d'anoure, coriace et fuyant comme une grenouille, fut long à neutraliser, et nous causa bien du fil à retordre. Alors que nos armes fumaient encore, et que nous peinions à reprendre nos esprits – je dois avouer que je deviens quant à moi de plus en plus

sensible à ces apparitions infernales et que, bien loin que de m'habituer à leur étrangeté, je sens qu'elles mettent ma raison de plus en plus en péril – la statue du bouddha se mit à trembler, jusqu'à ce qu'elle tombât de son piédestal pour se briser par terre. Son socle lui-même pivota, pour révéler une trappe de laquelle émergea un autre homme-grenouille furieux, prêt à bondir sur nous. Nous fîmes feu sans scrupule, tout comme sur le deuxième, puis le troisième de ses congénères qui suivirent. Alors qu'ils se vidaient de leur sang, alignés impitoyablement au fusil de chasse, nous inspectâmes les restes de la statue de plâtre, qui à la vérité en masquait une autre, plus solide, métallique celle-là, qui n'était pas sans ressembler aux grotesques parodies d'humanité que nous venions d'abattre. Hybride aux membres effilés, son corps pourvu d'un fasciés pisciforme, il était sans doute l'objet de la véritable vénération des créatures.

Les poches de la robe contenaient plusieurs petits papiers recouverts d'idéogrammes, que nous emportâmes en vue de les soumettre plus tard à un traducteur.

Une porte dérobée menait à un débarras dépourvu d'intérêt. Nous prîmes donc le parti de descendre par la trappe, laquelle menait via une courte échelle au couloir d'une cave s'enfonçant légèrement. Une entêtante odeur de poisson, ainsi que le bruit d'un léger clapotis, parvenaient jusqu'à nous. Avançant prudemment sur la pierre glissante, nous débouchâmes dans une petite pièce aux murs grossiers, d'où nous empruntâmes des escaliers humides. En bas de ces derniers, une nouvelle pièce au plafond bas, éclairée par des lanternes accrochées aux murs, voyait s'entreposer tout un fouillis d'objets, accumulés sur une table. Un appareillage mécanique à manche, que Mr. Nose s'empressa d'inspecter, se révéla être une presse à encens ; il était maculé de petites tâches bleuâtres, et nous comprîmes, à l'aune des trois fûts de Jean-Bleu que nous retrouvâmes dans un coin de la pièce, partiellement vidés, que c'était le minerai extraterrestre qui avait été utilisé pour former les blocs odoriférants. Une boîte en caoutchouc hermétique nous le confirma, puisque s'y trouvaient des portions d'un encens bleuâtre, en plus d'un parchemin plié, recouvert d'une écriture qu'y s'avéra de l'espagnol, qu'aucun de nous ne pouvait lire.

Nous emportâmes également les journaux chinois qui se trouvaient sur la table, ainsi que les feuilles éparses, et un feuillet accroché au mur, sorte de *check-list*, dont toutes les lignes, sauf une, avaient été barrées.

Un tunnel, d'où semblaient parvenir les relents marins, prolongeait la pièce. Nous le suivîmes l'un et les autres jusqu'à ce qui s'avéra le terme de notre descente, puisque le boyau se terminait par une caverne occupée par une grande flaque d'eau salée dont nous ne doutions pas qu'elle était reliée à la mer et que les créatures

batraciennes, sans doute amphibiens, s'en servaient pour rallier incognito la baie. Quelle ne fut pas notre stupeur quand nous vîmes surgir de ses eaux quatre répugnants représentants de leur engeance. Elles semblaient avoir atteint le dernier terme de la dégénérescence que l'on avait lue à l'œuvre sur le visage du prêtre et, à un moindre niveau, sur celui des autres malheureux, dont les traits étaient, pour répugnants, moins sévèrement décomposés que chez leur aîné. Le fusil de chasse ou le .45 prêt à faire feu, passé le premier moment de surprise, nous tirâmes sur ces assaillants agressifs, dont un eut le temps de ficher solidement ses griffes dans l'avant-bras de Mircea, commençant à le happer vers l'eau avant que Mr. Nose ne le mit hors d'état de nuire d'une balle bien placée. En quelques instants nous eûmes gain de cause, et nous partîmes aussitôt les hybrides abattus.

Nous nous rendîmes sur le campus en quête de deux traducteurs, l'un chinois pour les nombreux documents dans cette langue, l'autre hispanophone pour le court texte qui accompagnait les encens. Un jeune homme vers lequel le secrétariat des langues orientales m'orientait se fit un devoir, moyennant quelques dollars, de satisfaire nos attentes sinophiles. La *check-list* mentionnait des adresses aux quatre coins du monde – New York, Paris, Londres, Berlin, Mexico, Rio, Bruxelles, Sydney, San Francisco. Seule cette dernière occurrence n'avait pas été barrée.

Les feuilles éparses indiquaient la façon de préparer de l'encens, ainsi qu'un rituel religieux dont certains passages, selon lui incompréhensibles, semblèrent profondément troubler le petit Yang – à moins qu'il ne se fût nommé Chang ? je ne sais plus – mais qu'il nous lut, néanmoins, à notre demande insistante, de façon phonétique : Nyarlathotep, Azathoth, Cthulhu, etc... C'étaient là des noms dont je ne me souvenais que trop bien pour les avoir lus dans Prinn.

Les petits papiers retrouvés dans les poches du prêtre mentionnaient quant à eux des sommes de quelques dollars associées à des noms – des paiements du prêtre à ses hommes de mains, convîmes-nous – ainsi qu'un autre, qui portait une date, le 28 juin, et un lieu, *Pearl Beach*.

Le journal, une publication locale de Chinatown, ne présentait aucun intérêt pour nous.

Yang nous renvoya à l'un de ses amis mexicain, prénommé Ernesto, qui sembla tout autant déstabilisé par le parchemin que le petit chinois l'avait été à la lecture des feuilles éparses. Il s'agissait selon lui d'un rituel païen, contre-nature, dont le but était de faire descendre des étoiles une créature monstrueuse, un Dhole. Il nous sembla alors que la Confrérie avait pour ambition de lancer ces invocations en différents endroits de la planète, en recourant à un même rituel qui, traduit en plusieurs langues, utilisait néanmoins les fumées délétères d'une même substance, le Jean-Bleu,

diffusée dans tous les grands ports du monde par le biais des hommes-poissons.

Après avoir pris un rapide déjeuner pour restaurer un peu nos forces, nous nous hâtâmes de nous rendre à l'adresse mentionnée par le papier du prêtre. Sise dans un quartier résidentiel, sa porte en était surmontée d'une banderole ornée des mots Rhon-Paku, qui ne firent sens pour aucun de nous, mais que nous identifîâmes comme vraisemblablement hindis. De nouveau rendus indécis par cette suite imprévue, nous décidâmes, plutôt que de nous précipiter, de nous enquêter du sens de ces mots. Nous retournâmes alors à la bibliothèque municipale, où je découvris assez vite dans un magazine que Rhon-Paku était le mentor d'une nouvelle religion pacifique, essaimée tout le long de la côte ouest, et dont les disciples se pliaient aux enseignements de cet obscur vieux sage hindou, lequel vivait encore de façon traditionnelle dans son pays. Beaucoup de jeunes gens de bonne famille semblaient avoir cédé aux sirènes du gourou, dont les pratiques relevaient d'un important fait de société.

Nous en sommes là de nos investigations, et avons décidé de mettre les choses à plat avant ce que nous espérons les toutes dernières étapes de notre enquête californienne. Il me semble quant à moi très vraisemblable que ces jeunes gens de Rhon-Paku soient, comme beaucoup d'autres à travers le monde, complètement manipulés par les prêtres de la Confrérie, dont ils ignorent tout des desseins, et que leurs forces vitales soient exploitées malgré eux pour invoquer un Dhole, voire la Bête elle-même. Mr. Nose a évoqué très finement la possibilité de jouer nous-mêmes les livreurs de l'encens, ce qui me semble en effet une belle opportunité de nous introduire dans les lieux, voire de convaincre les adeptes de la malignité des intentions de leur gourou. Quoi que nous fassions, il faudra sans doute auparavant essayer de nous remémorer l'ensemble des informations récoltées ces dernières quarante-huit heures avant d'envisager la meilleure suite à donner...

(Dix-huitième séance) jeudi 16 août 2007

Encore indécis, nous cherchâmes à en apprendre un peu plus sur le gourou de l'église locale de Rhon-Paku en nous adressant, sur le ton de la badinerie, à un cafetier proche de leur parodie de temple. Selon le tenancier du bar, l'homme, comme tous ses adeptes, était charmant. Dans les souvenirs vagues du bistrotier, leur chef spirituel était un érudit, un écrivain, mais il ne savait pas nous en dire davantage. Il sentait souvent, comme tous les voisins, des odeurs d'encens, comme il entendait de régulières psalmodies en provenance de la

maison, mais jamais cela n'avait occasionné pour lui la moindre gêne.

À ce point, il nous sembla que les risques que nous encourrions à nous introduire dans le temple étaient minimes. Néanmoins toujours armés, nous décidâmes de nous présenter tous à la porte de l'église, et de nous faire passer pour autant de personnes intéressées à rallier leur foi. Nous prîmes la précaution de remplacer l'encens à base de Jean-Bleu par un autre, parfaitement inoffensif, acheté à Chinatown, et la formule en espagnol par une parodie de prière à la Vierge, où toutes les occurrences de 'Marie' furent remplacées par 'Dhole'. Notre étudiant hispanophone ne vit pas sa foi catholique choquée d'accomplir cette besogne pour cinq dollars. Notre idée était ainsi de jouer les naïfs en demandant à être présentés au gourou pour qu'il nous introduisît personnellement à la doctrine de Rhon-Paku, et, une fois seuls avec lui, d'aviser s'il était dangereux, ou complètement inconséquent. Nous conservâmes par devers nous cette autre carte à abattre, nous faire passer pour les livreurs, qui se seraient tus jusqu'alors pour jauger la vivacité de sa foi, et n'eussent révélés leur véritable identité qu'assurés de sa dignité par la ferveur du gourou local. Le persuader que nous étions les envoyés de son mentor, si nous nous y prenions bien, pouvait nous permettre de récolter quelques informations.

C'est une charmante jeune femme qui nous ouvrit, souriante et vaporeuse, et qui nous invita, avec un luxe de formules d'un œcuménisme de pacotille, à entrer dans son église. Elle accéda immédiatement à notre demande de rencontrer le prêtre local, un homme entre deux âges, échevelé, vêtu d'une robe blanche quand ses disciples en portaient de multicolores. Ses silences affectés, ses propos grandiloquents et vides de sens, sa mystique d'opérette, tout coopéra à nous faire trouver le personnage détestable, mais sans doute parfaitement inoffensif – sinon pour ces malheureux jeunes gens convaincus de ses hautes vertus spirituelles, qui n'étaient qu'autant de poses. Il nous montra sans la moindre réticence les lettres reçues d'Inde du prétendu Rhon-Paku, à la vérité un salmigondis ésotérique de bas étage rédigé en un mauvais anglais. Nous ne pûmes obtenir de lui rien qui nous eût permis d'en savoir davantage sur les manigances de la Confrérie, qui utilisait très manifestement la secte à la façon dont nous l'avions deviné – c'est-à-dire à son plein insu. Encore nous apprit-il que sa religion vivait dans l'attente d'un signe, dont il ignorait sous quelle forme il lui proviendrait, que son groupe aurait alors une grande prière de paix à adresser au cosmos – ce que nous savions, bien plutôt, l'invocation d'un Dhole. La dernière lettre de Rhon-Paku laissait entendre que les prémices de ce moment

semblaient d'ailleurs proches. Nous utilisâmes un stratagème consistant à jouer de l'impressionnante blessure occipitale du Pr. Costing, décidément une source inépuisable de diversions, pour que celui-ci, feignant un malaise, pût se retirer quelques instants dans la cuisine, chaperonné par Mr. Nose, tandis que je priaï instamment Michaël Hofmann, puisque c'était son nom, de bien vouloir me faire progresser sur le chemin de la foi en me présentant une par une ses différentes ouailles du rez-de-chaussée. Le Pr. et Mr. Nose purent ainsi fouiller à leur aise le premier étage pendant que j'accaparaï Hoffmann. La démarche fut vaine cependant, puisque le bureau, pas plus que les autres pièces, ne révélait quoi que ce soit d'intérêt. Encore trouvâmes-nous quelques photographies salaces entre les pages de revues géographiques. Quelque peu dépités par la stérilité de notre démarche, et sincèrement désireux de détourner ces naïfs jeunes gens de cette foi fantoche, nous tentâmes *in fine* de créer un esclandre et de les ramener à la véritable nature de leur mentor en leur découvrant les images pornographiques. Mais leur conditionnement était sans doute trop grand pour que notre tentative n'ébranlât leurs convictions, et nous partîmes sans avoir pu les arracher à leur état.

Nous quittâmes l'église de Rhon-Paku pour les locaux du *San Francisco Chronicle*, où nous étions décidés à faire des recherches sur le passé du prétendu Dr. Dietrich Einmann. Si le passé judiciaire de celui-ci était notoire, nous estimions qu'il existait des chances raisonnables que sa notoriété eût dépassé l'Allemagne, et que les archives du grand quotidien local en gardassent la trace. Nous fûmes cette fois payés de nos efforts, et très vite, car nous ne tardâmes pas à exhumer deux articles : le premier évoquait le procès d'un médecin dément, dont les atroces exactions sur ses patients – d'ignobles greffes mécaniques sur de malheureux amputés – lui valurent d'être emprisonné après des assises retentissantes ; le second faisait quant à lui état, suite à son emprisonnement, de la mystérieuse disparition d'Einmann, alors que sa cellule était restée fermée de l'intérieur. L'énigme de son évasion, alors que l'on avait retrouvé des traces de craies dans la geôle, avait alors abondamment défrayé la chronique judiciaire, pour s'étendre aux rubriques ésotériques, devenant une marotte journalistique.

Fatigués, nous rentrâmes à l'*Heretic Mansion* où la réception nous fit part des tentatives, nombreuses, que Philip Jurgens avait faites pour nous contacter au cours de la journée. Il nous rappela d'ailleurs alors que nous passions juste à table, et nous pria solennellement de venir à un rendez-vous qu'il nous fixait pour deux heures du matin. Il désirait récupérer une dernière salve de documents compromettants pour la NWI, mais pour cela avait besoin de notre soutien pour s'introduire dans les locaux de la compagnie, dont il savait désactiver le système de surveillance, mais dont il ignorait si

quelqu'un y serait cette nuit, ce qui exigeait notre soutien armé.

Le Pr. a accepté le rendez-vous en notre nom, et nous avons décidé de nous y rendre sensiblement plus tôt, afin d'inspecter les lieux et de repérer un éventuel traquenard qui nous aurait été tendu autour du stade de base-ball où nous sommes censés le rejoindre. Nous avons pris le temps de dîner à notre faim, et certains d'entre nous se sont accordé quelques heures de sommeil avant que nous ne partissions pour Oakland. J'ai profité de ce moment de calme, comme j'ai pris l'habitude de le faire depuis longtemps déjà, pour consigner dans ce carnet, scrupuleusement je l'espère, les événements de la journée. Mais voilà que le Pr. Costing, qui vient de graisser son .45 sur la table basse du salon de notre chambre commune, se lève et se dirige dans ma direction pour me faire signe que l'heure d'honorer notre rendez-vous est arrivée.



Les mots que vous venez de lire constituent la dernière entrée du journal de Moses Squinting.

Ses carnets me furent remis solennellement par le Pr. Costing, qui m'apprit sa mort, et le contexte particulièrement dramatique de celle-ci, au surlendemain de leur occurrence. Le corps de mon oncle ayant été rendu méconnaissable dans des circonstances sur lesquelles j'aurai à revenir, me basant en ceci sur le récit oral des dernières heures de sa vie par le Pr. Costing, je ne pourrai jamais me recueillir une dernière fois devant sa déposition, et son journal intime, corpus désormais clos, tiendra dorénavant lieu pour moi des paroles que j'aurais aimé que nous eussions échangées au moment de son décès, et que je ne l'entendrai jamais prononcer.

C'est dire l'importance que j'accorde à ses derniers écrits, et à ses tous derniers mots notamment. Comme le parfait gentleman qu'il fut toujours, il se fit en effet un point d'honneur de respecter un rendez-vous dont il avait sans doute deviné qu'il cachait un piège, mais auquel la parole donnée l'appelait à se rendre néanmoins. Ses mots résonnent aujourd'hui, après sa mort, comme quelque funeste prémonition, et je ne peux m'empêcher de penser qu'il avait eu alors le pressentiment de sa disparition imminente, et qu'il s'était néanmoins rendu à ce rendez-vous avec la camarade avec cette même élégance distanciée, cette espèce de détachement myope qui le caractérisait, qu'il l'eût fait à honorer l'invitation la plus anodine.

Son héritier universel, il m'incombe plus qu'à tout autre d'honorer sa mémoire et de relater la façon héroïque dont il mourut. Les pages qui suivent sont basées sur les récits du Pr. Costing, qui a bien voulu avoir la gentillesse de les relire afin d'en corriger certaines inexactitudes. Le lecteur, habitué à la prose impeccable d'un écrivain admiré par ses pairs, voudra bien pardonner la sécheresse et les imperfections de mon récit qui, s'il ne pourra jamais prétendre à égaler jamais les vertus diaristes du journal de Moses Squinting, se targuera néanmoins de la plus profonde et de la plus éternelle admiration à son égard.

Les Joensen, Boston, Juillet 1929

Jurgens se présenta avec plus d'une demi-heure de retard au rendez-vous prévu. Il était seul, et son comportement n'éveilla pas de suspicion particulière chez le Pr. Costing et ses amis. Ils le suivirent donc en voiture jusqu'à une distance respectueuse des locaux de la NWI, éclairés la nuit, chacun garant son véhicule à quelques centaines de mètre des bâtiments pour terminer le trajet à pied. Le Pr. en profita pour lui apprendre le fruit de leurs recherches sur le Dr. Einmann, et Jurgens ne fut pas surpris des théories extravagantes que l'égyptologue déploya pour expliquer son évasion. Il prétendait en effet avoir surpris, dans la correspondance d'Einmann, de nombreuses références ésotériques, qui rendaient vraisemblables ses talents de sorcier. Une fois sur place, l'ancien agent des finances

désactiva facilement le système de sécurité avant de faire entrer le groupe d'investigateurs dans les locaux.

Le robot que le Pr. Costing avait vu la veille avait été manifestement changé de pièce, ce qui n'éveilla pas outre mesure ses soupçons. Ce ne fut qu'au moment où, alors qu'ils parvenaient dans le laboratoire suivant, plongé dans le noir, les lumières de ce même robot, cette fois manifestement fonctionnel, se mirent à briller tout à coup, accompagnées du rire dément du Dr. Einmann, que le traquenard éclata au grand jour. Jurgens, prit d'un dernier remord, ou d'un dernier accès de lucidité, leur demanda pardon, avant de sombrer, mort, le cerveau grillé, de la fumée s'échappant de ses oreilles, alors que dans sa chute son chapeau révélait sur son crâne un horrible implant mécanique que le savant fou avait, comprirent-ils soudain, utilisé pour manipuler le pauvre homme.

C'est au cours de la bataille avec le robot qui s'ensuivit que Moses Squinting trouva la mort. Lui l'intellectuel, le pacifiste convaincu, qui toujours avait répugné à l'utilisation des armes à feu, il s'avança bravement, brandissant sa canne face à l'abomination mécanique, permettant ainsi à ses compagnons de faire feu sur le robot. Se déplaçant sur des chenilles, armés en fait de bras de redoutables pinces, révélant, émergeant d'un sas pectoral, un petit canon duquel jaillissaient des rayons blanchâtres, la création du Dr. Einmann était un engin du diable. Saisissant mon oncle dans l'un de ses bras mécaniques, elle le broya en quelques secondes, avant de rouler sur son corps agonisant, ôtant jusqu'aux derniers espoirs de le sauver. Tous comprirent trop tard que tirer sur l'appareil était vain, et qu'ils devaient essayer de repérer au fond de la salle le docteur qui manipulait sa création en jubilant de ses exactions. Enfin ils le localisèrent avec une lampe torche. Mr. Nose le toucha sévèrement à la tête avec son arme de poing, avant que Mircea Speșes, dégainant son sabre de cavalerie, et dépassant lestement le robot, ne lui assénât un violent coup de sa lame, et ne désactivât enfin le petit émetteur grâce auquel Einmann manipulait à distance sa création dantesque.

La police fut appelée afin qu'elle prit livraison du Dr. Einmann, qui avait survécu à ses blessures. Le Pr. Costing et ses amis, qui avaient déjà déposé à l'antenne locale de la police fédérale un certain nombre de preuves à charge contre le savant fou, laissèrent là encore des directives très précises des précautions à prendre à l'égard d'Einmann, avec un nouveau faisceau de documents l'incriminant. J'espère qu'il sera jugé pour ses crimes devant la justice des hommes.

Le groupe quitta, la mort dans l'âme, les locaux de la NWI, obligés d'abandonner là la dépouille de mon oncle, qui n'était plus qu'une masse de chairs sanguinolentes, sur laquelle avait roulé le lourd robot. Ils se firent soigner dans différents hôpitaux de la ville, pour ne pas attirer l'attention des médecins par la similarité de leurs blessures, et regagnèrent au petit matin leur hôtel.

Le lendemain, il fut décidé que leur dernière piste les menait à *Pearl Beach*, dont le nom, accompagné de la date du 28 juin, apparaissait sur l'un des papiers retrouvés sur le prêtre chinois à tête de batracien. Ils firent un premier repérage de la plage isolée, puis, ne sachant exactement quand l'évènement devait survenir, commencèrent à attendre sur une dune haute depuis laquelle ils avaient une bonne vue sur la mer, comme sur la route, sans être pour autant trop à découvert. Ce n'est que le lendemain soir, après une attente interminable, que les premiers signes d'une réunion nocturne se manifestèrent.

La même camionnette qu'ils avaient suivie la veille s'arrêta au bord de la plage, pour vomir une cohorte de chinois qui se mit à faire un feu, puis à danser, chanter et jouer de divers instruments de musique. Leurs sautilllements avaient quelque chose d'inquiétant, et il fut confirmé plus tard que tous avaient sur les traits les mêmes marques de dégénérescence que les précédents asiates abattus au temple.

Une voiture les rejoint ensuite, de laquelle débarquèrent cette fois plusieurs gardes du corps caucasiens, lesquels entouraient la frêle et chétive silhouette d'un vieux chinois parcheminé, vêtu, selon une coutume ancestrale, d'une *robe de longue vie* richement colorée. Une fois que tous se furent réunis autour du feu, des créatures comparables à celles qui avaient attaqué le Pr. Costing et les siens au fin fond du temple sortirent des eaux pour se mêler à leur liesse obscène. Le vieux chinois sortit alors une sorte de vase qu'il tint d'une main au-dessus de sa tête, puis commença à psalmodier d'une voix forte quelques paroles incohérentes. Devinant qu'il s'agissait cette fois de Lang Fu, et qu'il s'appropriait à exécuter quelque abominable rituel, Messrs. Nose, Speçes, et le Pr. Costing, se décidèrent enfin à agir. Le Pr. mit le feu à la camionnette à l'aide d'un mouchoir enflammé, créant ainsi une diversion, pendant que les deux autres, s'étant subrepticement rapprochés des cultistes pour être à bonne distance de tir, firent feu pour tuer. En quelques minutes, les chinois, chargeant de façon fanatique, tombèrent comme des mouches, tandis que Lang Fu, protégé par ses hommes, parvenait malgré tout à invoquer une abomination gigantesque des eaux. La créature, haute comme plusieurs étages, avait comme les créatures dégénérées une tête de poisson, et de son torse pendait des mamelles répugnantes. Lang Fu monta dans la main qu'elle lui

tendit, et en quelques instants ils disparurent dans l'eau, suivis par les hommes-grenouilles, sans que le groupe du Pr. Costing n'y put mais.

Une fouille des cadavres agglutinés autour du feu de camp révéla que le vase qu'avait utilisé Lang Fu n'était autre qu'un canope – sans aucun doute l'un de ceux de Nophru-ka ! Il contenait un foie momifié. Les récipients sacrés qui contenaient les viscères du prêtre renégat n'étaient ainsi pas destinés à le ressusciter, mais à invoquer aux quatre coins du monde différentes abominations ! Et si leur groupe avaient échoué à faire avorter celle-ci, il était à craindre que les autres avaient elles aussi réussi...

(Dix-neuvième et dernière séance) Lundi 20 août 2007

Le Pr. Costing et son équipe, rentrant à l'aube sur le centre-ville de San Francisco, fit un rapide tour d'horizon de la presse pour savoir si elle faisait état des évènements d'Oakland. Un article mentionnait *'un accident impliquant deux scientifiques du centre'*, sans que davantage de détails n'eussent été diffusés.

Après une sieste matinale qui s'imposait après les fatigues accumulées par leur longue veillée sur la plage, le Pr. Costing prit le parti d'appeler Albertson, l'ami de Jurgens dont ce dernier nous avait laissé les coordonnées. Leur idée était de se faire un allié afin de pouvoir utiliser les relations fédérales d'Albertson pour parvenir jusqu'à Chandler. Un rendez-vous fut pris au *Tentaculous* pour le soir. L'après-midi fut occupé à essayer d'en savoir plus sur Xoth, car l'équipe n'entrevoit guère comment parvenir à percer quand et où la Confrérie donnerait son coup de grâce, et il semblait encore que les déplacements de l'astre, auquel ils n'avaient prêté qu'une attention limitée, étaient susceptibles d'en donner la clé. Ils n'obtinrent rien de plus qu'un rappel de bon sens, qui était que l'étoile n'était pas visible à l'œil nu, et que donc tout relevé antérieur à la diffusion de lunettes astronomiques ne pouvait être qu'un canular – ce qui ne leur permit pas de clore la discussion, puisqu'il était entendu que la Confrérie disposait de moyen surnaturels pour cela. Les relevés n'avaient-ils servi à Hauptmann qu'à dessein de connaître les moments propices pour se rendre dans le système de Xoth par le truchement d'un vampire stellaire, et non, comme ils le crurent d'abord, pour pronostiquer la date propice à la mise en place de leur Apocalypse ?

Au *Tentaculous*, Albertson se montra attentif et tendu. Il avait lui aussi remonté la trace de tentatives de déstabilisation à l'échelon national, et pria instamment le Pr. Costing de lui remettre les documents en sa possession qui lui eussent permis de compléter son dossier contre la NWI. Il fut conclu que le Pr. lui enverrait une copie de tout ce dont il disposait,

Albertson s'engageant quant à lui à œuvrer par les voies officielles pour désamorcer les attaques initiées par Chandler.

Le Pr., Messrs. Speçes et Nose partirent pour New York au soir du 29 juin 1929. Ils arrivèrent le 5 juillet au matin. Ils m'apprirent le décès de mon oncle le 7 juillet, et il leur fallut plusieurs jours pour me mettre dans la confiance des lourds secrets qu'ils avaient décidé de partager avec moi. La lecture des carnets de mon oncle finit de me convaincre de la véracité de leurs propos, pour irréels qu'ils paraissaient, et c'est en conscience que je décidai de me joindre à leur quête.

Le Pr. Costing contacta Paul Le Mond pour savoir si celui-ci avait eu de nouvelles visions, en vain. La seule façon d'en apprendre davantage sur le jour de la Bête lui parut alors de se plonger dans le *De Vermis Mysteriis*, où il tenta d'en apprendre davantage sur la nature des Vampires Stellaires. Il ne tarda pas à y trouver plusieurs passages annotés de la main du baron Hauptmann, notes stipulant qu'il les avait en effet utilisés pour '*voyager dans les étoiles*'. Le Pr. apprit en outre dans Prinn que le sortilège appelé *Barrière de Naach-This* n'était accessible que dans un volume unique nommé *Livre de R'Ljeh*, et qui n'était consultable qu'à la bibliothèque de Celaeno. Le rituel aurait permis de créer un champ d'énergie capable de contenir quelque chose pendant quelques instants.

Pendant que le Pr. se livrait à la fastidieuse lecture, nous entreprîmes d'essayer de convaincre, en vain, le gourou de la secte locale de Rhon-Paku de la dangerosité fallacieuse du rituel qu'il s'appropriait à exécuter. Nous envoyâmes en outre, par le biais d'un cabinet de notaire ayant une succursale indienne, un exemplaire d'une lettre-type, à l'attention de chacune des sectes dont nous avions conservées les adresses – puisque toutes avaient été livrées par les Profonds à travers le monde. Notre idée était de faire croire à chacune que Rhon-Paku les enjoignait à détruire l'encens qui leur avait été précédemment livré, sous prétexte qu'un défaut de fabrication y avait été découvert, et de substituer à la litanie destinée à invoquer les Dholes, une autre de notre propre crû – en fait une prière à la Vierge où nous nous étions contentés de substituer les occurrences de son nom par celui des créatures cyclopéennes. Évidemment, chaque lettre devait préalablement être traduite dans l'idiome de chaque destinataire.

Le 11 juillet, le Pr. Costing invoqua un Vampire Stellaire, absorba une portion d'Hydromel de l'Espace, et se rendit à la bibliothèque de Celaeno. Il nous revint quelques moments plus tard, le visage marqué par une expérience qui l'avait choqué au point que ses cheveux

avaient blanchi d'un coup. Il nous raconta avec réticence, et des quintes d'un petit rire nerveux qui ne laissa pas de nous mettre mal à l'aise, son voyage à travers les étoiles, les hautes colonnes de la bibliothèque, et les créatures répugnantes qu'il vit accrochées à son plafond, leurs déjections en maculant le sol et imprégnant le lieu d'une odeur difficilement supportable. Le *Livre de R'Ljeh* se trouvait bien parmi les enfilades de rayonnages à perte de vue, et il dut déchiffrer depuis le latin. Il apprit par cœur la formule de la *Barrière de Naach-This* qu'il y trouva. Elle était accompagnée d'indications qui laissaient entendre qu'elle pouvait être utilisée en joignant les substances de celui-là même qui la lançait avec celles de qui voulait bien participer au rituel.

Le 12 juillet, après avoir récapitulé à maintes reprises les moyens à notre disposition pour découvrir quel était le jour de la Bête, nous eûmes une nouvelle idée : nous avions trop vite oublié que les pouvoirs médiumniques de Paul Le Mond consistaient avant tout à convoquer les esprits des morts. Comme il avait dans la maison des Tannerhill utilisé un diable à ressort pour appeler les mânes d'un enfant, il pouvait peut-être user du vase canope comme d'un focalisateur pour ramener d'entre les morts l'esprit pervers de Nophru-ka. Nous prîmes le premier train pour Buffalo, et, là-bas, exposâmes fébrilement notre plan à Paul, qui nous concéda qu'il était sensé, même s'il répugnait à se faire l'hôte d'un être aussi maléfique. L'expérience fut à bien des égards couronnée de succès, puisque, s'adressant à nous d'une voix sépulcrale, le prêtre égyptien nous révéla, avec une condescendance et un mépris venimeux, que la cérémonie d'invocation de la Bête se déroulerait sur le plateau de Gizeh, le 15 août. Il le dit avec d'autant plus de dédain que selon lui il était déjà trop tard pour que nous puissions espérer nous y opposer. Dans son esprit, il était en effet impossible de traverser les océans dans le délai aussi bref qui nous séparait de la date fatidique – ce en quoi il se trompait, leurré ostensiblement par l'existence du fossé technologique entre nos deux époques, progrès dont, dans son orgueil infini, il n'avait nulle conscience.

Nous nous hâtâmes évidemment de prendre le premier bateau pour Port-Saïd, que nous ralliâmes le 5 août. Grâce à Ali Ben Tarek, nous nous procurâmes au Caire une quantité significative de dynamite, que nous avions la ferme intention d'utiliser si les sortilèges en notre possession ne suffisaient pas à neutraliser Chandler et consorts. Mr. Speçes notamment semblait pressé d'en découdre, et les quelques jours d'attente fébrile au Caire, au cours desquels nous ne pûmes rien apprendre sur l'éventuelle présence dans la capitale d'Edward Chandler, ne firent qu'accroître notre nervosité à tous.

Nous repérâmes soigneusement le plateau de Gizeh, d'ores et déjà évidemment familier du Pr. Costing. Nous embarrassait le fait qu'il était inaccessible au public la nuit, seul moment où pouvait à notre sens se dérouler l'invocation. Grouillant de touristes occidentaux le jour, le site des pyramides et du sphinx était en effet fermé chaque soir par de scrupuleux soldats de l'armée égyptienne, qui protégeaient ainsi ces trésors nationaux des pillages et des déprédations.

Nous attendîmes la nuit pour retourner sur le plateau, sans la moindre idée de la façon dont nous procéderions pour neutraliser les gardes. Nous n'eûmes cependant pas à y réfléchir plus longtemps, car nous constatâmes, à leur absence de réaction, que quelqu'un s'en était chargé pour nous – et de la plus radicale façon, puisqu'ils gisaient, morts, à leurs postes. Trop conscients de ce qu'il ne pouvait s'agir que de l'œuvre de la Confrérie, nous continuâmes notre trajet en voiture, pour aller nous garer de façon à être dissimulés partiellement derrière la Grande Pyramide.

Nous entreprîmes de commencer à fouiller les lieux, mais nous ne savions que chercher, ni à quel endroit du site exactement il nous fallait nous intéresser. Peu avant l'aube, un bruit de moteur interrompit nos réflexions. Nous vîmes depuis notre position en retrait plusieurs voitures venir se stationner à quelques dizaines de mètres du Sphinx. Plusieurs arabes armés de mitraillettes sortirent tout d'abord. Puis, scrutant les visages des personnes restés dans les véhicules, quel ne fut pas notre surprise de retrouver Lang Fu, le baron Hauptmann (dans le corps de son récent hôte), et une tierce personne que nous ne tardâmes pas à identifier comme Edward Chandler lui-même ! Le trio, supporté par ses acolytes arabes, entreprit de lancer un rituel à proximité du Sphinx. Craignant qu'il ne se fût agi là de l'invocation de la Bête, nous nous ruâmes au combat, dans une tactique suicidaire, essayant de profiter du couvert partiel qu'offraient les pierres qui jonchaient çà et là la scène. Nous abattîmes plusieurs arabes, mais ceux-ci faisaient rempart devant le trio démoniaque de leurs maîtres, et soudain l'horreur survint. La vision du Sphinx se brouilla, pour que son visage se transformât en un gouffre de ténèbres étoilées. Mircea, à cette vue de cauchemar, perdit la raison, et retourna son arme contre lui, faisant exploser sa boîte crânienne d'une volée de son fusil. Mais le reste de nous tint bon, et le Pr. Costing, qui avait entrepris d'invoquer le sortilège protecteur qu'il avait ramené de Celaeno, réussit le lancement de la Barrière de *Naach-Tiib* qui corseta la Bête et l'empêcha d'advenir sur Terre. J'entrepris de lancer des bâtons de dynamite sur la limousine de Chandler, où les trois prêtres de la Confrérie s'étaient réfugiés. Mes deux premiers furent des pétards mouillés, mais ils tombèrent assez précisément à l'endroit que j'avais visé, et se logeaient sous la voiture. Quand le troisième consentit enfin à exploser, entraînant avec lui

la détonation des deux autres, le véhicule, pour blindé qu'il parût, fut réduit en miette. Les quelques arabes survivants furent immédiatement démobilisés, et nous pûmes, incrédules, sortir de la vallée avant l'arrivée des autorités, dont nous étions assurés qu'elles ne tarderaient pas. Nous dûmes abandonner à son sort la dépouille de Mircea – paix à son âme.

Nous apprîmes au cours des jours et des semaines suivantes à travers la presse diverses apparitions dans le monde de créatures monstrueuses, les Dholes, dont nous n'étions pas parvenus à empêcher qu'ils ne fussent invoqués. Mais l'essentiel des autres parties du plan de la Confrérie avait été déjoué, ses intrigues politiques et économiques éventées grâce aux dossiers que nous avions fait parvenir aux différentes autorités compétentes, et la sinistre organisation millénaire avait reçu, nous l'espérions, un coup fatal en perdant dans un même souffle ses trois leaders. Mon oncle n'aura ainsi pas donné sa vie pour rien, ni Mircea la sienne, et le Dr. Badstuff une bonne partie de sa santé mentale et, si notre âme restera irrémédiablement souillée de toutes les horreurs auxquelles nous nous sommes tenus pour obligés de prendre part, au moins achevâmes-nous cette aventure avec la satisfaction que le monde serait peut-être un peu plus sûr qu'hier. Mais pour combien de temps ?!...

COSTING GHOSTBUSTING

Dramatis Personae

Pr. Benjamin « Ironhead » Costing, Égyptologue, Pr. à la *Columbia University*, NY.

Professeur titulaire à la *Columbia University*, égyptologue réputé, baroudeur infatigable, polyglotte patenté, pourvu d'un œil de lynx auquel aucun détail n'échappe, le professeur fut un membre clé, et omniprésent, de la lutte contre la Confrérie. Il eut à souffrir d'une première blessure reçue au *Wood's Estate Resthome*, qui le laissa avec une impressionnante plaque de métal recouvrant une partie de sa boîte crânienne – il sut d'ailleurs par la suite jouer avec humour et à propos de cette séquelle spectaculaire. Il revint en outre de sa visite à la bibliothèque de Celaeno le cheveu prématurément blanchi, altérant un peu plus ses traits naguère charmeurs. Nous craignîmes par ailleurs que les brûlures acides que lui infligea une immonde créature monoculaire à San Francisco ne lui laissassent de terribles cicatrices, mais il n'en fut heureusement rien. Compagnon unanimement apprécié, les sporadiques accès de mégalomanie auxquels il s'abandonnait néanmoins firent l'objet d'une taquinerie récurrente de la part de Moses Squinting, qui ne manquait pas de lui rappeler qu'il n'était jamais que le découvreur d'un tombeau vide.



Le Pr. Benjamin Costing, le front encore orné d'un cran charmeur, avant son opération en juin 1928.

Mr. Jose Nose, Ingénieur Mécanicien à New York, NY.



Les traits tourmentés de Jose Nose. Le portrait de face l'avantage (le trois-quarts ne rentrait pas dans le cadre)

Mr. Nose s'imposa très tôt comme notre indispensable passe-partout, expert scientifique, ingénieur mécanicien, pilote, comptable, crocheteur hors pair. D'un naturel timide, l'expression constamment tourmentée – la photo ci-contre lui rend hélas justice, qui a capté le regard perpétuellement inquiet sous le froncement tenace des sourcils – il a longtemps souffert d'un appendice nasal en effet fort encombrant. Témoignage explicite de ce handicap traumatisant, au moment de se trouver un pseudonyme au débotté, le seul qui lui vint à l'esprit fut 'Mr. Groin'. Son habitude de placer sa main devant son visage dès qu'il prenait la parole s'estompa cependant progressivement, et il sut même rapidement faire preuve de certaines audaces – ainsi de son intrusion pleine de culot dans le bureau de Herbert Whitefield – ou d'infiltrations dignes des meilleurs espions professionnels – sa réussite dans les locaux péruviens de la NWI força l'admiration de chacun.

Dr. David Badstuff, Médecin Aliéniste à l'*Arkham Sanitarium*, Arkham, MA

Médecin aliéniste à l'*Arkham Sanitarium*, le bon docteur Badstuff fut un élément irremplaçable des premières enquêtes qui vit le groupe du Pr. Costing œuvrer à mettre en échec la Confrérie. Hélas, il semble que sa fréquentation professionnelle de la folie n'ait eu peu à peu raison de sa santé mentale. Déjà, à l'époque de la maison Tannerhill, il avait quelque peu inquiété chacun par son usage hétérodoxe des seringues hypodermiques, ou par ce que Moses Squinting, non sans une certaine acuité, croqua comme 'la fixité inquiétante de son sourire'. L'accumulation d'une pédophilie incurable contractée après l'attaque de la Chose du Puits, puis celle d'une nyctophilie non moins handicapante après la lutte face à Nyogtha dans certaines catacombes transylvaniennes, durent le contraindre à sélectionner une clientèle uniquement adulte, et à circonscrire ses horaires de travail de façon à ce qu'ils fussent strictement diurnes. Elles l'obligèrent en outre à retourner *sine die* dans le Massachusetts, et il ne put hélas participer à la chute finale de la Confrérie. Avec un mauvais goût indiscutable, d'aucuns parmi ses camarades d'expédition le firent rire jaune alors que, prenant une voix enfantine, ils lui susurraient : « *Il est minuit, Dr. Badstuff...* »



Le Dr. David Badstuff. Il passa insensiblement du statut de thérapeute à celui de patient de son prestigieux établissement.

† **Mr. Moses Y. Squinting**, Ecrivain, 55 ans, et l'auteur du présent journal, Chelsea, MA.

L'auteur de nombreux romans psychologiques, dans la lignée d'un Henry James. Bostonien pur sucre, diplômé de la Latin School, puis d'Harvard (Ph.D. en Littérature), il partage sa vie depuis une quinzaine d'années entre le Massachusetts, dans la petite ville côtière de Chelsea, et New-York, où il jouit d'un bel appartement sur Central Park. Il s'est dirigé depuis quelques années vers le roman historique (*The Hag from Chelsea*, 1923, *The Praying of the Punkapog*, 1926) qu'il compose à partir de très importantes recherches archéologiques et anthropologiques. Fin lettré, sondeur des âmes et maître psychologue dans la grande tradition des Balzac, Dickens, ou Tolstoï, solide historien et archéologue amateur, il parle un allemand sans accent, et pratique un excellent latin. Pour les besoins de la rédaction de *The Hag from Chelsea*, il a également été amené à se documenter, puis à se passionner, pour l'histoire des religions et l'occultisme.



Moses Squinting dans l'un des derniers portraits qui fut pris de lui, penché sur son journal.

Avec la participation exceptionnelle de

Señora Iñes de Loyola, Dilettante portègne, Buenos Aires, Argentine.



Rencontrée sur le bateau en partance pour le Pérou, Miss Loyola mit rapidement son goût pour l'occulte et sa connaissance des gros calibres aux services du groupe d'investigateurs. Pour bref qu'il fut, ses compétences multiples et son statut de citoyenne argentine, dans un pays hispanophone, son passage parmi les ennemis de la Confrérie n'en fut pas moins décisif. Elle s'éclipsa par la suite, soucieuse de sa santé mentale, mais contribua par un don généreux à entretenir les efforts de nos héros.

Et les soutiens logistiques de

† **Mircea Speçes**
Ancien Officier de Cavalerie
Bucarest, Roumanie



Lester Loensen
Etudiant en droit
New York, NY



Ali Ben Tarek
Antiquaire



Dr. David Badstuff

Adultes uniquement
Consultations sur rendez-vous
Horaires : Hiver 9h-17h - Été 8h-20h